

8e Année-No 12
Decembre 1915

NOTRE ROMAN COMPLET :

LA BUISSONNIERE,

PAUL BERTNAY.

La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE
LITTERAIRE ILLUSTRE
MENSUEL.

M. Séguin



Les voyages d'autrefois. (Voir page 21)

172 pages *No de Noel* 172 pages
Articles d'actualité
et de saison.

POIRIER, BESETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DE DECEMBRE 1915

	Pages
Fin d'année	3
Les plaisirs de Noël	4
Noël en Alsace	5
Noël en Belgique	6
Quelques premières choses canadiennes	6
Noël en Ecosse	7
Noël en Italie	8
Un Héros de seize ans	9
Le Petit tambour du tsar	9
Noël en Espagne	10
Le cheval comestible	10
Noël en Russie	11
Le Canon déserteur	12
La Torche humaine	12
Noël en Pologne	13
Une île qui disparaît	14
Noël au Monténégro	15
La jalousie professionnelle	15
Noël en Bohême	16
Au Pays du Sauveur	17
Messe de minuit (poésie) par Louis Fréchette	18
Vingt millions d'arpents de terrain vacants	19
Les voyages d'autrefois	21
Présents de Noël extraordinaires	23
L'Habitude du pardon	24
Présents de Noël entre souverains	24
Noël et les concours bizarres	25
La Bédide Commerce	26
La Capitulation de Berlin	26
Noël d'artistes	27
Une arme imprévue	28
Le bagage français	28
Le Talisman	28
Les Héros du Foot-Ball d'Hiver	29
Dans les Catacombes	30
Les mangeurs d'osies	31
Reines de Noël en Angleterre	32
Un Héros	32
Les pays où l'on ignore encore la guerre	33
Les vrais chefs	33
Le Sifflet de la Mort	34
Noël en Serbie	34
ROMAN ILLUSTRE :	
<i>LA BUISSONNIERE.</i>	
par Paul Bertnay	35
Le Soufre—Son origine et ses usages	165
Grandeur militaire	166
Les Gamins belges	166
Les vêtements des Esquimaux	166
L'inutile bouclier	170
Une verge précieuse	170
Ruses de guerre	170
Une écriture difficile	170

La Revue Populaire

Vol. 8, No 12

Montréal, Décembre 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Fin d'Année



VEC le présent mois, une année s'achève et s'en va rejoindre dans le passé toutes celles qui l'ont précédée et dont le souvenir est composé, pour la plupart des mortels, d'un peu de joie et de beaucoup de tristesses.

L'année qui disparaît appartient désormais à l'histoire où elle prendra rang parmi les dates inoubliables.

Elle aura fait couler beaucoup d'encre et beaucoup de sang; elle aura vu le magnifique élan de certaines nations, la hideuse et criminelle rapacité de quelques autres et enfin l'indifférence étrange—pour ne pas dire plus—des dernières.

Fidèle à son héroïque passé, à ses glorieuses traditions, la France surtout a donné au cours de cette année une splendide leçon d'énergie qui portera certainement ses fruits. Cet admirable pays que l'envahisseur avait cru—selon son expression—aveuli et dégénéré a ébloui l'univers entier par son attitude.

Nation pourrie! avaient clamé les Huns... Pourrie? Peut-être... mais par qui? Par eux qui, dès le temps de paix souillaient son sol et minaient sourdement toutes ses

institutions. Par d'autres encore, cette tourbe infecte d'hommes politiques vendus au plus offrant, plats valets devant les puissants du jour, bravaches arrogants devant les faibles. Ils n'étaient pas nombreux pourtant mais leur audace égale à leur canaillerie eut cependant de longues heures de succès...

Tout cela disparaît, se fond sous le coup de balai qui s'est appliqué pendant cette année. Boches du dehors, boches du dedans s'évanouissent pour laisser enfin la place aux honnêtes gens...

Malheureusement cette oeuvre d'épuration aura entraîné de lourdes pertes dans le bon troupeau. L'oeuvre d'assainissement aura été coûteuse à l'extrême; puisse-t-elle avoir des effets durables!

L'année qui s'approche verra certainement s'accomplir de grandes choses; elle verra probablement le triomphe définitif du Bien sur le Mal et en même temps la glorification des pays qui auront combattu pour la bonne cause.

Parmi ces pays, le Canada aura droit à une mention toute spéciale et, dans le Canada lui-même, la branche canadienne-française méritera particulièrement d'être à l'honneur comme elle aura été à la peine, elle qui a déjà fait jusqu'ici certainement plus que le maximum.

Roger Francoeur.



LES PLAISIRS DE NOEL

Noël en Alsace

Sur la place du bourg, la foire de Noël bat son plein; les baraques de jouets, de parures et de sucreries resplendent de lumières, et, seuls ou accompagnés de leurs parents, la foule des enfants s'empare de ses abords. A certains endroits, quelques personnes en retard marchent les sapins de Noël et, vivement, s'en retournent au logis afin d'en préparer l'ornementation.

Ce ne sont que bruits assourdissants de trompettes d'un sou, de crécelles et, principalement, de sifflets. C'est le "Christ-kindel" d'Alsace, la fête des enfants. Dans quelques heures, ceux-ci seront réunis autour de la table de l'aïeul, où leur sera servi un succulent goûter, composé spécialement pour eux, de bonnes pâtisseries.

Bientôt, une cloche se fait entendre, c'est la "Dame de Noël" qui demande à faire son entrée, suivie de Hans Trapp avec sa hotte.

Souvent, la jeune personne qui symbolise la Vierge est montée sur un âne; elle en descend à la porte du rez-de-chaussée et s'avance, tout de blanc vêtue, au-devant des enfants. Hans Trapp vient par derrière; la tête recouverte d'un bonnet de fourrure, son visage barbouillé de suie est encadré dans une effrayante barbe rouge; ses vêtements ont beaucoup d'a-



La dame de Noël et Hans Trapp.

nologie avec ceux du ramoneur.

Il est armé d'une verge dont il menacera tout à l'heure les enfants désobéissants, tandis que la Dame de Noël récompensera les bons en les comblant de jouets et de gâteaux. Puis, le cortège se retire et continue sa route vers d'autres logis familiaux.

L'arbre de Noël est ensuite dépouillé, les jouets et gâteaux sont partagés parmi les enfants, et les parents se distribuent les branches du sapin, que l'on garde, comme le rameau bénit, autour du bûcher, près du lit familial.

— o —

Les feux sacrés de l'Inde n'ont jamais été éteints. Le plus ancien qui existe encore, fut consacré 12 siècles auparavant, en souvenir de l'émigration des Perses de la Perse aux Indes, et il a toujours brûlé depuis. Le feu est alimenté de bois parfumé cinq fois pendant vingt-quatre heures.

Noël en Belgique

Avant l'occupation allemande, les fêtes de Noël se passaient très gaîment en Belgique.

Reportons-nous en arrière de quelque temps par la pensée et assistons, par exemple, au "Bethléem" de Verriers.



La bénédiction de la bûche de Noël

Des hommes portent, de rue en rue, un petit théâtre, dont la scène ou "plateau" est une planche percée de trous et de rainures. Les marionnettes évoluent sur la planche, soutenues par des tiges de fer ou de bois que l'on tient avec la main.

Les costumes des marionnettes sont du dix-huitième siècle, et les pièces qu'elles jouent sont composées en patois wallon. Le sujet roule soit sur la naissance du Christ, soit sur la générosité du bonhomme Noël et la joie qu'elle inspire,

mais les costumes ne changent jamais d'époque et les habitants de la Wallonie se montrent toujours satisfaits.

Dans quelques maisons on avait encore conservé l'ancien usage de la bénédiction de la bûche de Noël par le vieux grand-père s'il existait encore.

Espérons que bientôt toutes ces charmantes coutumes reprendront et que le sol de l'héroïque Belgique sera délivré des barbares qui le souillent.

— 0 —

QUELQUES PREMIERES CHOSES CANADIENNES

1er Ouvrage de poésie canadienne.— Epîtres et satires par Michel Bibaud, 1 vol. in-12o. Publié en novembre 1830, à Montréal. Ce sont des portraits d'usuriers, de nihilistes, d'orateurs ennuyeux, de fausses dévotes, etc. L'auteur du "Tableau statistique et politique des deux Canadas" (Isidore Lebrun) lui a fait l'honneur d'une critique dans la "Revue Encyclopédique de Paris".

1ère Session du 1er Parlement en Canada.—L'ouverture en fut faite à Québec, le 17 décembre 1792, sous le lt.-gouv. sir Alfred Clarke (en l'absence de lord Dorchester). Le Conseil législatif se composait de 15 membres, et la Chambre basse de 50. L'orateur était l'hon. Wm. Smith. Cette première session (durant laquelle 8 actes furent passés par les deux chambres) se termina le 9 mai suivant.

— 6 —

Noël en Ecosse

Christmas! On a décrit mille fois les réjouissances qui accompagnent Noël dans les grandes villes de l'Angleterre. On a montré, presque jusqu'à satiété, le plum-cake haut comme une tour et dur comme un rocher, et les fils d'Albion s'esbaudissant alentour, l'arrosant et s'arrosant des flots d'un champagne ou précieux ou industriel, selon la fortune des insulaires à la joie bruyante.

Mais toute la poésie dont doit être empreinte la fête de l'Enfant sauveur est demeurée dans les coutumes champêtres de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Dans les villages situés au milieu des bois profonds et des vastes prairies, près des lacs millénaires, les temples rustiques allument dans la nuit de Noël les lampes modestes et tremblotantes comme de minuscules étoiles. Les bergers viennent de loin, avec leurs troupeaux, en jouant sur leurs cornemuses des airs plaintifs, parce que la cornemuse des pâtres est un étrange instrument qui pleure toujours, même quand il voudrait rire.

Les bergers arrêtent leurs troupeaux à la porte de l'humble sanctuaire; ils tâchent de ranger les moutons en bon ordre; et si les moutons se tiennent un peu tranquilles, les bons bergers pensent que, cette nuit-là, intelligentes par faveur exceptionnelle, les innocentes bêtes pres-



Les bergers avec leurs cornemuses.

sentent quelque chose et tâchent de prier aussi à leur façon.

Quand le jour est venu, les pâtres s'en retournent vers les bergeries et, laissant un peu leurs troupeaux, ils dansent; mais ils dansent au son de la cornemuse...

Les Irlandais manifestent plus d'alacrité et moins de mélancolie. Ils boivent beaucoup de whisky, ils en boivent trop. Mais ils ne peuvent pas faire autrement car la liqueur brûlante coule en l'honneur de tous les archanges et de saint Patrick qui, cette nuit-là, livrent aux démons une grande bataille. Il va sans dire que les archanges et saint Patrick sont vainqueurs, ainsi que les Irlandais auraient toujours dû l'être. Mais pourquoi saint Patrick ne l'a-t-il pas voulu?

— o —

Si la surface de la terre était parfaitement de niveau, les eaux de l'océan la couvriraient à une profondeur de 600 pieds.

Noël en Italie

Il y a, en Europe un Noël parfumé de fleurs et qui semble se célébrer au pays de "l'éternel printemps" chanté par les poètes. C'est le Noël d'Italie, surtout de Naples, pareil, de plusieurs façons, au Carnaval.



Le tambour-major fait jouer son orchestre pour la belle marchande

Des bandes de gens masqués ou, du moins, en costumes travestis, parcourent les rues. Les pâtisseries, les épiciers, les confiseurs et autres débitants de victuailles ornent, ce jour-là, leurs étalages avec un faste à la fois commercial et artistique.

Autour des saucissons s'enroulent des guirlandes, les fromages sont empanachés de myosotis et disent: "Ne m'oubliez pas!" Les melons eux-mêmes portent une solennelle perruque de fleurs et réclament l'attention des passants.

Ces passants arrivent, ils sont des légions. On voit tous les costumes.

Mais, de quelque costume qu'ils se revêtent (et ils sont toujours riches en plumes, en panaches et en galons), le personnage le plus important de chaque bande est le tambour-major.

C'est lui qui, brandissant sa canne lourde et somptueusement ornée, dirige le mouvement qui fait battre les tambours, tonitruer les grosses caisses, beugler les cuivres, siffler les fifres, hurler les trombones, miauler les violons, glapir les clarinettes.

Et quel homme, quel héros, quel triomphateur, quand il arrive devant une boutique bien fournie, bien parée, bien tenue par une jeune et jolie marchande aux yeux de diamant noir! Il commande à son orchestre de s'arrêter et de régaler d'un air choisi les oreilles de la belle boutique.

Et voilà l'une des scènes riantes du lumineux Noël napolitain. La musique ne tremble pas sur de la neige, elle palpite entre des fleurs.

Dans toutes les autres villes d'Italie, la Noël est aussi la fête gastronomique par excellence. Partout elle est fêtée en grande liesse, et elle motive des expositions de victuailles dignes de rendre jaloux les mânes de Gargantua.

A Venise, on mange successivement du riz, du poisson bouilli, du poisson frit avec de la salade, le "mandorlato" (gâteau aux amandes) et le massepain. Les Véronais, gros mangeurs, absorbent le risotto, le pâté de foie, la dinde—parfois suivie du poulet—et force gâteaux. Les Napolitains,

plus sobres, et qui aiment la fantaisie, font un repas qui est assez varié, suivant les goûts de chaque famille, mais qui doit toujours commencer par le traditionnel vermicelle aux moules, suivi du capiton frit, pour se terminer par les classiques "struffoli".

Ajoutons qu'autrefois à Rome, dans l'église Saint-Pierre du Vatican, on versait, pendant la nuit de Noël, du bouillon de poulet dans de grandes tasses, aux membres du chapitre de Sainte-Marie-Majeure. Cet usage a disparu.

— o —

UN HEROS DE SEIZE ANS

—

C'était un employé de ferme un jeune français âgé d'environ seize ans. Il rentrait un soir au village de S... dans l'Argonne, lorsque quelques uhlands, l'ayant aperçu, se jetèrent sur lui :

— Où sont les Français? lui demandèrent-ils d'un ton menaçant.

L'adolescent savait qu'ils étaient masqués dans les bois voisins. Il répondit, cependant :

— Je ne sais pas.

Un ordre bref. Les uhlands l'empoignent et l'attachent à un arbre.

— Puisque tu ne veux rien dire, déclare leur chef, on va te fusiller!...

Et ils le mettent en joue.

Cependant, devant le calme du garçon, et convaincus peut-être que, vraiment, il ne sait rien, les uhlands abaissent leurs armes et s'éloignent.

Ce héros de seize ans, avait par son courage, sauvé un régiment tout entier.

— o —

LE PETIT TAMBOUR DU TSAR

—

On a beaucoup parlé dans l'armée russe de l'odyssée héroïque d'un jeune volontaire, âgé de quatorze ans : Alexandre Cherviatkin, natif de Zashkent, où il s'était engagé comme tambour.

Etant en éclaireur de nuit près de Varsovie, il découvrit, parmi des morts, le corps d'un porte-drapeau russe qui tenait encore dans ses bras crispés son étendard. Ayant décloué celui-ci de sa hampe, il l'enroula sous ses vêtements, quand soudain, un projecteur ayant révélé sa présence, il fut fait prisonnier par les Allemands.

La nuit même, pourtant, il réussit à s'enfuir. En essayant de regagner les lignes russes, comme il traversait les positions ennemies, il vit un porte-drapeau allemand qui, harassé, s'était endormi. Cherviatki, s'étant approché en rampant, coupa la soie de la hampe et enroula le drapeau allemand par-dessus le russe. Comme il allait atteindre les tranchées des siens, un projecteur le fit de nouveau découvrir et une grêle de balles s'abattit sur lui. Grièvement blessé et se traînant péniblement, il réussit pourtant à rejoindre son armée et remit à son général les deux drapeaux tachés de sang.

Aussi a-t-il reçu la croix de Saint-Georges que le Tsar lui-même a tenu à lui décerner.

— o —

Les romains se servaient des citrons pour éloigner de leurs vêtements le petit ver destructif qui rongait ces derniers, tandis qu'au temps de Pline, les citrons étaient considérés comme un poison violent.

Noël En Espagne



Les danseurs avec leurs bougies allumées.

Noël n'est plus aujourd'hui, en Espagne, ce qu'il était autrefois. Jadis, des bals bruyants se formaient dans les églises. Les hommes et les femmes, les garçons et les filles, voire aussi les enfants, y arrivaient munis chacun d'un instrument de musique.

Les hommes portaient des violons ou des guitares, les femmes tenaient des castagnettes ou des tambours de basques; les gamins agitaient des flûtes ou des pipeaux.

Tous, d'abord, demeuraient quelque temps en silence, mais ils frémissaient dans l'attente du signal que la voix du célébrant allait donner tout à l'heure.

Quand celui-ci annonçait, avec des paroles latines: "Noël! Noël! Le Messie nous est né, l'Enfant est venu!" l'orgue éclatait en un air de triomphe et d'allégresse. Et soudain, tambours et violons, castagnettes et guitares, pipeaux et flûtes, y répondaient. Souvent, il arrivait qu'on les entendît à peine et que la voix mugissante de l'orgue couvrit tous les autres instruments.

Mais voici que la danse commençait. Bras et jambes battaient l'air et, d'abord élevés en cadence, se livraient ensuite à un délire de sauts et d'étreintes. Et ainsi la fête harmonieuse se trouvait, à la fin, profanée.

C'est pourquoi on exila les instru-

ments et les danses hors de l'église. Lorsque l'officiant a jeté à travers la nef l'annonce de la Bonne Nouvelle, musiciens et danseurs des deux sexes et de tous âges sortent, et c'est par le porche béant que l'orgue leur donne le signal de commencer, sur la place, la chorégraphie trop animée et parfois frénétique.

Les vieillards qui ne dansent pas, et les danseurs ou danseuses qui, jouant des castagnettes, gardent une main libre, tiennent des bougies allumées, que les tournoiements ne doivent pas éteindre; sinon, c'est un mauvais présage.

Il ne faut pas s'arrêter avant que les bougies soient consumées; ce serait presque un déshonneur pour la danseuse trop tôt lassée.

— o —

LE CHEVAL COMESTIBLE

Paris a 200 magasins où la viande du cheval est vendue. Les habitants de la capitale de la France ont mangé en 1895 au-dessus de 30,000 chevaux.

Noël en Russie

Le Russe qui observe fidèlement la Noël, a des mouvements encore plus mesurés et plus doux que d'habitude; il regarde et sourit paisiblement autour de lui. Le chef de la famille met de côté, ce soir-là, sa morgue et condescend à plaisanter avec sa femme et ses enfants.

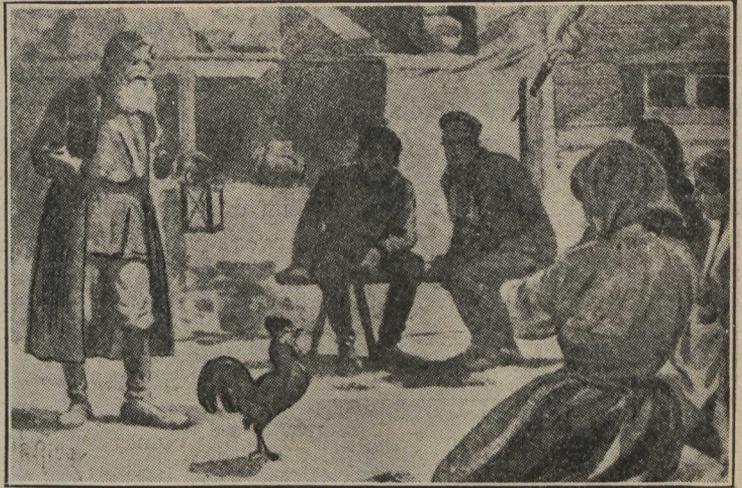
En plusieurs provinces de la Russie, c'est à Noël que l'on interroge le sort sur le mariage futur des garçons et des filles.

A la veillée, les membres de la famille se réunissent en cercle, et chacun pose à terre, en face de lui, une poignée de grains. A minuit, on apporte un coq dans la chambre. Dérangé en plein sommeil, le volatile serait tout prêt à donner des coups de bec: mais la vue du grain le rassérène, et le voilà qui se met à picorer, au hasard, dans les petits tas. Un sourire éclaire les faces un peu sombres, marquées d'indolence slave; les yeux se dirigent vers l'heureux possesseur du grain attaqué par l'oiseau. C'est le fils aîné, par exemple, et le père dit de sa voix grave:

«C'est toi qui te marieras le premier, mon fils.»

Aussitôt les regards reviennent à terre; on épie avec une naïve inquiétude les moindres mouvements du coq. A quel paquet de grains s'attaquera-t-il maintenant?

Celui-là se mariera en second lieu; et



L'interrogatoire du coq en Russie.

ainsi de suite, jusqu'à ce que le gallinacé ait satisfait son appétit et ne demande plus qu'à regagner le poulailler.

Le lendemain, parées de leurs plus beaux atours, les jeunes filles à marier s'assemblent dans la maison du doyen du village. Assises en rang, la tête couverte d'un voile blanc pour dissimuler leur visage, elles attendent patiemment leur sort.

Un à un, les garçons pénètrent dans la demeure et, au petit bonheur, semble-t-il, jettent leur dévolu sur une des têtes voilées.

Mais toutes les précautions ont été prises, auparavant, entre jeunes gens et jeunes filles; ceux-ci reconnaissent celles-là à la couleur de leur jupon, à la broderie de leur tablier ou à tout autre signe caractéristique de leur toilette.

Ainsi les garçons ne s'en remettent point à la chance du choix de leurs fiancées. Chacun trouve fort bien celle que son coeur a élue depuis longtemps peut-être, mais il semble que, ce jour-là, le

destin approuve sa décision et ratifie le choix qu'il a fait. Le père n'attendait que cette circonstance solennelle pour promettre sa fille au jeune homme préféré.

Ensuite, chaque jeune fille abrite sous son voile blanc la tête de son galant. Tous deux viennent se placer devant le chef de la famille, qui passe un anneau d'argent au doigt de la fiancée.

— o —

LE CANON DESERTEUR

Au cours d'une grande bataille, en Pologne, les Russes ont pris un gros canon allemand, sans avoir sacrifié un seul homme, sans même avoir livré combat. Voici comment :

Les Allemands étaient en train de poser toutes sortes de batteries, lorsque tout à coup, à côté d'une grosse pièce d'artillerie qu'on n'avait pas encore eu le temps de dételer, tomba un obus russe. Les chevaux effrayés prirent le mors aux dents et partirent à fond de train dans la direction des lignes russes. Pareil cas n'étant pas prévu dans le règlement, hommes et gradés restaient là tout ahuris, sans savoir quel parti prendre.

Pendant ce temps, l'attelage poursuivait sa course droit vers les Russes. En route, des enfants de paysans polonais rencontrèrent le canon, dont les chevaux avaient fini par reprendre une allure plus calme. Sans faire attention au danger, les gamins sautèrent sur l'affût de la pièce, qui sur le dos des chevaux et ils réussirent à amener l'attelage dans le camp russe.

On les félicita et l'on donna à chacun une gratification qu'ils avaient bien gagnée.

LA TORCHE HUMAINE

Les anciens employaient le "feu grégeois" et les Allemands l'ont remis à la mode sous forme de liquides inflammables dont ils arrosent nos soldats dans les tranchées.

Ceci, c'est une cruauté raffinée et qui n'est pas défendable. Car la guerre, entre nations civilisées, a pour but de tuer, et non pas d'infliger des blessures douloureuses et dont on ne meurt pas.

Mais les braves troupiers français ont connu une revanche inattendue qui leur fournit un spectacle tout à fait impressionnant. Dans l'ombre, une douzaine d'Allemands s'avançaient en rampant vers leur ligne. La sentinelle déchargea son lebel. Et aussitôt, dans la nuit silencieuse, on entendit pousser des cris atroces et un homme, "tout en feu", levant les bras au ciel et qui hurlait comme un possédé, bondit vers les tranchées françaises. Les soldats le virent venir à eux, mais aucun ne tira.

Ils étaient trop stupéfaits par cette apparition de cauchemar.

Bientôt, ils comprirent ce qui s'était passé :

Le Prussien portait un bidon de liquide inflammable que la balle de la sentinelle mit en feu et l'Allemand fut littéralement embrasé tout d'un coup. Maintenant, il n'était plus qu'une torche vivante, se tordant de douleur.

Et puis, il s'abattit à terre et mourut, dans des souffrances abominables, sous les yeux des hommes auxquels le liquide inflammable avait été destiné.

— o —

1ère Messe dite à Montréal.—Le 18 mai 1642 par le P. Vimont, Jésuite.

Noël en Pologne

C'est également, pour la Pologne, le Noël d'avant la guerre que nous allons raconter, Noël pittoresque et qui mérite description.

Dès que l'aurore, pâle et tardive, s'est levée sur les campagnes toujours recouvertes de neige, les jeunes gens d'un village se revêtent de peaux de bête dont la tête, principalement, est conservée.

Celui-ci se trouve donc transformé en ours, par le haut du corps; seules ses bottes apparaissent par le bas.

Celui-là s'enveloppe d'un manteau gris ou blanc; il tient serré contre lui un bâton enveloppé de langes. En haut de cette perche qui simule le long cou d'un oiseau, apparaît une tête de cigogne au bec énorme et effilé.

Un autre se cache sous la peau d'un âne; un autre encore sous la toison d'une brebis; un autre, enfin, est couvert de la dépouille d'un cerf et arbore le bois majestueux d'un dix-cors.

La troupe se met en marche, suivie des enfants du village.

Elle va de maison en maison et frappe à toutes les portes. Les bonnes gens apparaissent sur le seuil pour les recevoir; et, alors, la troupe des animaux pittoresques entonne, d'une voix humaine, des complaintes qui ont pour sujet non seulement la naissance de l'Enfant Jésus, mais aussi



La troupe d'animaux chanteurs.

des traditions locales.

Les animaux chanteurs reçoivent en récompense des gâteaux et des saucisses; ils remercient fort poliment leurs hôtes et passent à une autre maison.

Lorsque le seigneur du village est un fantaisiste d'humeur gaie, il fait verser à ces jeunes bonshommes de copieux verres de whisky. La forte liqueur ne tarde pas à produire son effet, et ce sont alors des danses follement grotesques ou de véritables pugilats auxquels se livre la bande des animaux quêteurs.

Et, à ce moment, le spectacle devient inénarrable: l'ours arrache la tête de la cigogne, l'âne lacère la robe laineuse du mouton, et le dix-cors perd dans la bataille ses fiers rameaux. Et les jeunes gens, ivres, retournent en marmelade en tant qu'animaux.

S'il leur reste une ou deux maisons à visiter encore, c'est dans un état lamentable, poils arrachés et museaux tordus, qu'ils chantent ou qu'ils annoncent, à la fin de cette journée mémorable, la com-

“Dans l'étable de Bethléem, le boeuf et l'âne adoraient l'Enfant. Ils le regardaient avec tendresse, et quand il vagissait, ils étaient joyeux!”

Et l'ours, l'âne, le cerf et la eigogne s'en retournent joyeux aussi, quoique peut-être déchiquetés; mais ils serrent, dans ce qu'il leur reste de peau, leur provision de gâteaux et de saucisses, qu'ils dévorent le lendemain.

— o —

UNE ILE QUI DISPARAIT

Les Allemands ont acquis de l'Angleterre l'île d'Héligoland. Ils s'aperçoivent avec colère que cette île se laisse ronger par la mer et que petit à petit elle tend à disparaître.

Il y a des îles qui s'en vont comme elles sont venues. L'île Julia, subitement apparue près des côtes de Sicile en 1831, a complètement disparu après quelques mois d'existence. Au milieu du dix-neuvième siècle, non loin des côtes de la Grèce, apparut soudain un bel îlot, avec un bouillonnement de vagues et une élévation de la température des eaux qui ne laissa pas de doute sur la nature volcanique du phénomène; puis cette île disparut avant même qu'on ait eu le temps de lui donner un nom.

L'île d'Héligoland, qui sert de base à l'action maritime des Allemands, y met plus de formes; elle s'en va peu à peu, grignotée et déchiquetée par les flots. Elle aussi sera vaincue par l'usure patiente et tenace.

— o —

SAUVE PAR SON CHEVAL

Le soldat anglais W. Green, en traitement dans un hôpital d'York, raconte l'histoire suivante dont il fut, dit-il, le témoin oculaire. Un jour, au cours d'une violente action, un cavalier des Lanciers-Royaux d'Ecosse, ayant été atteint d'une balle, fut envoyé à terre.

La troupe était en marche à ce moment lorsque, petit à petit, le cavalier vint toucher le sol. Son cheval s'arrêta alors, souleva l'homme avec sa bouche et, le prenant par ses vêtements, se rendit avec son fardeau près d'un groupe d'autres cavaliers qui, tout prêts à s'élaner à leur tour, en attendaient l'ordre. Le cavalier fut, de là, transporté à une ambulance de première ligne, où le médecin assura que si ce blessé avait séjourné quelques heures sur le sol, sans soins, il serait inévitablement mort.

— o —

UN ENNEMI A QUATRE PATTES

“Les armées russes et autrichiennes engagées dans les Carpathes n'ont pas seulement à combattre les hommes.

“Elles rencontrent de redoutables ennemis dans les bandes de loups affamés qui pullulent spécialement sur le versant sud est des montagnes.

“Les avant-gardes ont souvent à entamer de vraies batailles rangées contre ces animaux pressés par la faim et rendus fous par le bruit de la canonnade et qui n'hésitent pas à attaquer des soldats en troupe.

Noël au Monténégro

Les Monténégrins, pendant les six jours qui précèdent Noël, ne se nourrissent que de fèves et de choux.

La veille, on place de longues et lourdes bûches à la porte des maisons, autant qu'il y a de membres dans chaque famille.

A un moment, les Monténégrins, se tenant debout devant le pas de leur porte, tirent des coups de feu en l'air. Ils brandissent de vieux fusils, des pistolets et des revolvers d'un très ancien modèle.

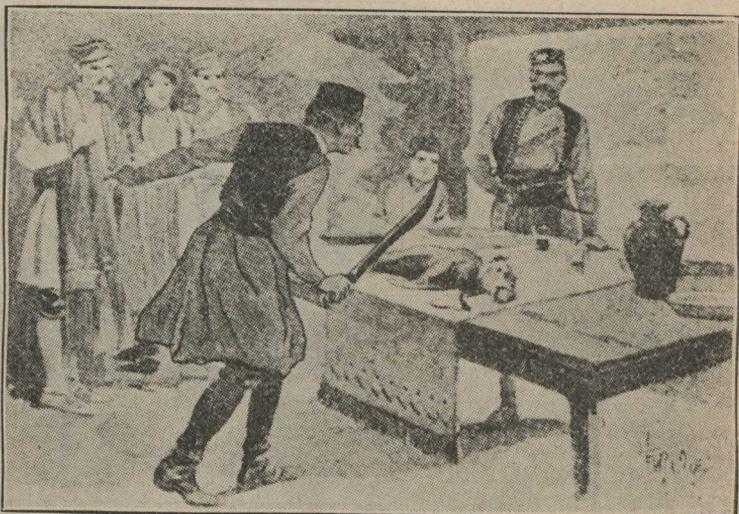
Ensuite, les Monténégrins réunissent les bûches et les entrent en grande pompe dans l'intérieur de leurs habitations. Car ces bûches jouent un rôle important dans la célébration de la Noël.

On allume de larges feux dans l'âtre. Des mets sont disposés sur une table, et les portes demeurent entr'ouvertes, de façon que tout passant, ami ou non de la famille, puisse entrer et prendre part au repas qui demeure toujours servi.

Sur les tables des Monténégrins aisés, s'étale un petit cochon de lait, rôti entier et étendu sur un plat, avec une orange dans le museau.

Le maître de la maison ou quelque hôte, s'il y en a un de présent, saisit un "handjar" ou yatagan en usage dans le pays et décapite le cochon d'un seul coup.

Durant la journée de Noël, on symbolise



Le sacrifice du cochon de lait.

la victoire de l'Enfant-Dieu et de la Vierge sur le Démon qui a tyrannisé l'humanité. On tire donc d'innombrables coups de fusil dans toutes les directions, afin de ne point manquer, sans doute, ce Diable qui rôde autour des hommes, en général, et des Monténégrins en particulier.

— o —

LA JALOUSIE PROFESSIONNELLE

Un philosophe italien, Signor Ferriani a fait une échelle démontrant les divers degrés dans lesquels la jalousie professionnelle existe dans différentes professions. La dernière place dans cette gradation est désignée aux architectes; viennent ensuite après eux les avocats et les officiers militaires; alors suivent par ordre de bas en haut, les professeurs de science et de littérature, les journalistes, les auteurs, les docteurs et les acteurs. C'est une intéressante classification, qui ne sera pas, il est tout probable, complètement acceptée par qui que ce soit.

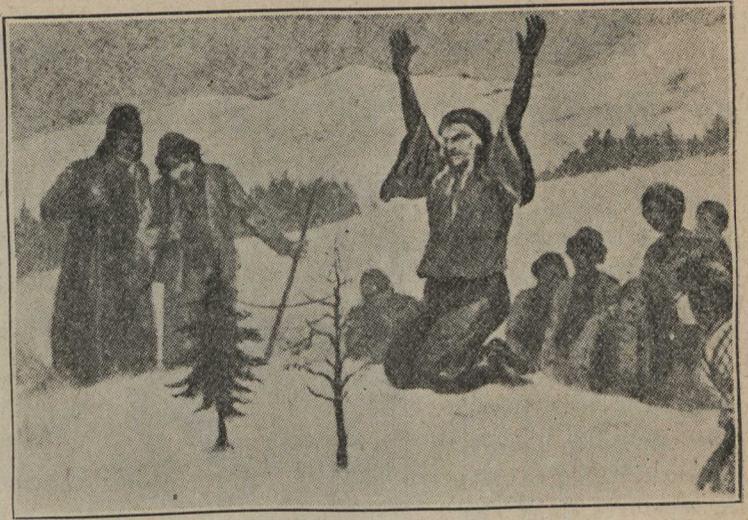
Noël en Bohême

La plupart des Bohémiens, aux premières neiges, se dirigent, avec la sûreté de la cigogne ou de l'hirondelle qui va retrouver son nid, vers les cavernes, aux premiers flancs des Carpathes, qui leur servent d'asile, chaque hiver.

La demeure est vite nettoyée, purifiée par le feu et mise sous la protection du "Kalo Manush", ou Homme noir... Et c'est Noël! le joyeux Noël! qui, pour les enfants de Galicie marque une date de félicité.

Les jours précédents, on a préparé les onguents, les baumes salutaires, les philtres, qui, fabriqués à cette époque de l'année, ont des vertus spéciales. Une noix de muscade, confite dans de la graisse de lièvre, a été accrochée à l'entrée de la grotte, pour en éloigner le "mulo", vampire désossé, recélant l'âme d'un enfant mort-né, qui, la nuit de Noël, poursuit les vieilles femmes et les emporte dans son antre, au sommet de la montagne. Cette nuit-là, enfin, les animaux parlent; mais il ne faut pas les écouter, sous peine d'avoir maille à partir avec les méchantes fées. Les Bohémiens resteront donc au logis, bien calfeutrés.

Avant le soir, chaque tribu se rend sur un tertre voisin, pour procéder au "mariage des arbres." Une vieille s'agenouille devant une branche morte et un sapin



Le mariage des arbres en Bohême.

vert, d'égale hauteur, fichés dans la neige. Les hommes, les femmes, en haillons, les enfants accroupis, lui font cercle. Après avoir relié les deux arbustes, image de la vie et de la mort, par un fil rouge, la sorcière psalmodie des incantations prolongées, jusqu'à ce que vienne la nuit.

Alors les méchantes fées font entendre comme un bruissement d'ailes, et les "mulo" velus secouent de sinistres frimas sur les Bohémiens effrayés. Vite au logis, dans la caverne!

— o —

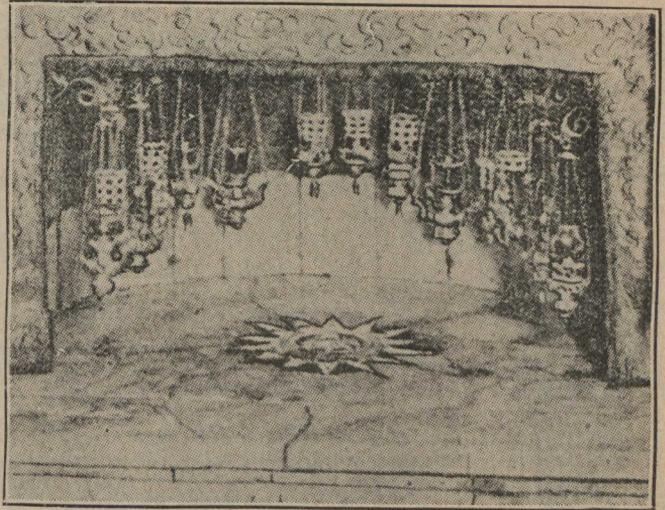
iers Religieux en Canada.— Ce furent les Récollets: les RR. PP. Denis Jamay, supérieur; Jean d'Olbeau, Joseph LeCarron et le Fr. Pacifique Duplessis. Ils débarquèrent à Tadoussac, en compagnie de M. de Champlain, le 25 mai 1615. Ils étaient partis de Honfleur, le 24 avril. Ils ont été les premiers apôtres du Canada; aussi, la Religion catholique, assise d'une manière stable en ce pays, date-t-elle de cette époque.

Au Pays du Sauveur

Plusieurs jours avant la cérémonie de la messe de Minuit, Bethléem regorge d'étrangers, on peut voir les pèlerins déambuler dans les petites rues de la ville à la recherche d'un logement et d'une bonne place pour assister à la fête.

Les hôtels, les plus modestes abris sont pleins au point que six, sept et même dix personnes doivent coucher dans la même chambre, quand on ne les installe pas dans une grange, un vestibule ou une cour. Mais qui songerait à s'en plaindre? N'est-ce pas à ce que Joseph et la Vierge n'avaient pas trouvé où se loger que Jésus dut de naître dans une étable?

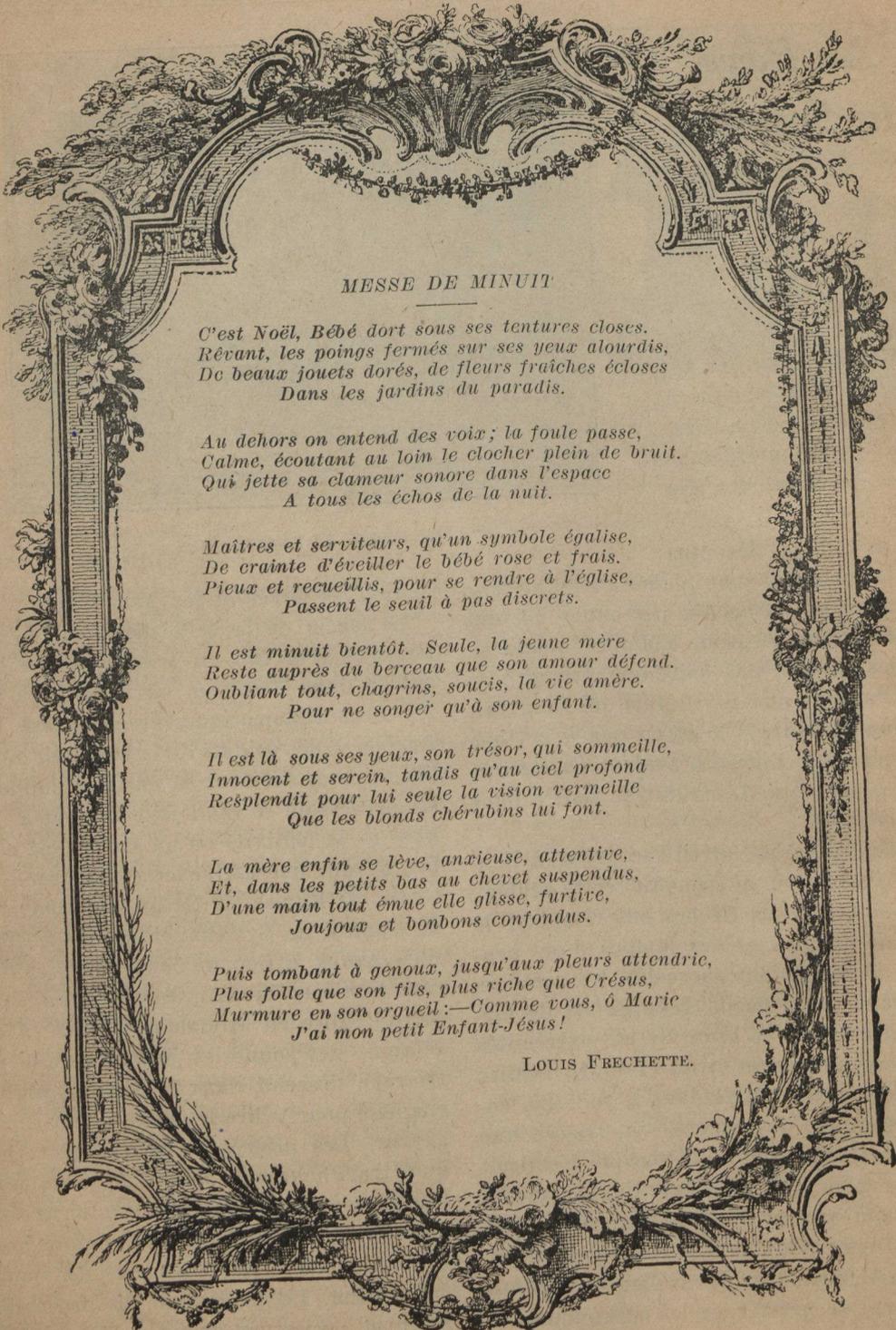
L'église de la Nativité se dresse à l'endroit précis où se trouvait cette étable. Les dômes et les flèches ont remplacé le toit de chaume et des lampes d'or pendent là où étaient accrochés les rateliers de l'âne et du boeuf. L'église est de forme circulaire. A l'une de ses extrémités on descend par un étroit et court escalier à une crypte creusée dans le roc. Là, encastrée dans le marbre, se trouve une grande étoile d'or qui marque l'endroit précis d'où l'on aperçut l'autre étoile, celle qui annonçait la naissance de l'enfant Dieu. C'est devant cette dalle éclairée faiblement par des veilleuses d'or que viennent se prosterner les catholiques ro-



La crypte de l'Etoile d'Or.

ains, les Grecs et les Arméniens.

Le matin de la veille de Noël, le patriarche grec fait en grande pompe son entrée dans Bethléem où il est reçu par les corps diplomatiques grecs et russes. Des Arabes et des soldats de la cavalerie régulière turque forment sa garde d'honneur. La procession se rend joyeusement à l'église de la Nativité où un service est célébré devant une affluence considérable de Grecs, de Russes, de Latins, d'Arméniens, de Coptes, de Syriens et même d'Abysins. Après, a lieu un long repas et durant tout l'après-midi, les pèlerins restent dans l'église en attendant minuit. Alors éclatent des sonneries joyeuses et le patriarche descend dans le sous-sol de la chapelle pour y lire le mystère de l'Incarnation. Les prières se poursuivent jusqu'à trois heures du matin. A ce moment, les diverses congrégations se retirent pour aller faire un repas qui se compose presque uniquement de poisson et de viande de mouton. Le lendemain, la procession retourne majestueusement à Jérusalem.



MESSE DE MINUIT

*C'est Noël, Bébé dort sous ses tentures closes,
Rêvant, les poings fermés sur ses yeux alourdis,
De beaux jouets dorés, de fleurs fraîches écloses
Dans les jardins du paradis.*

*Au dehors on entend des voix; la foule passe,
Calme, écoutant au loin le clocher plein de bruit.
Qui jette sa clameur sonore dans l'espace
A tous les échos de la nuit.*

*Maîtres et serviteurs, qu'un symbole égalise,
De crainte d'éveiller le bébé rose et frais.
Pieux et recueillis, pour se rendre à l'église,
Passent le seuil à pas discrets.*

*Il est minuit bientôt. Seule, la jeune mère
Reste auprès du berceau que son amour défend.
Oubliant tout, chagrins, soucis, la vie amère.
Pour ne songer qu'à son enfant.*

*Il est là sous ses yeux, son trésor, qui sommeille,
Innocent et serein, tandis qu'au ciel profond
Resplendit pour lui seule la vision vermeille
Que les blonds chérubins lui font.*

*La mère enfin se lève, anxieuse, attentive,
Et, dans les petits bas au chevet suspendus,
D'une main tout émue elle glisse, furtive,
Joujoux et bonbons confondus.*

*Puis tombant à genoux, jusqu'aux pleurs attendrie,
Plus folle que son fils, plus riche que Crésus,
Murmure en son orgueil:—Comme vous, ô Marie
J'ai mon petit Enfant-Jésus!*

LOUIS FRECHETTE.

LE SPITZBERG

Qui veut du terrain? Un pays entier à prendre—Vingt millions d'arpents de terrain qui n'appartiennent à personne.

Que ce titre alléchant ne soit pas une cause de désillusion pour vous plus tard si vous voulez vous rendre propriétaire d'une parcelle plus ou moins grande de ce terrain.

S'il n'appartient à personne c'est qu'en réalité sa valeur est minime bien qu'il y existe une exploitation houillère en pleine activité.

Il s'agit du Spitzberg et le fait qu'il ne dépend d'aucune puissance est d'autant plus étrange à notre époque que les nations se disputent volontiers les régions dont on n'a pas encore pris définitivement possession... et même celles qui font partie d'Etats nettement organisés.

Deux compagnies françaises essayèrent de se maintenir au Spitzberg contre les Hollandais, qui gardèrent la prépondérance à partir du milieu du dix-septième siècle. Néanmoins, ces pêcheurs continuaient leurs entreprises dans la région, établissaient des fourneaux à lard et des habitations pour l'exploitation des baleines. A un certain moment, les Hollandais avaient réussi à organiser un véritable bourg dit bourg de la fonte, en hollandais, Smeerenborg, station de pêcheurs qui, au moment de la saison, comptait une population de 15,000 à 20,000 habitants. L'air était empesté et chargé de fumées noirâ-

tres, une odeur affreuse se répandait, c'était la graisse de baleine qui brûlait quelquefois en sortant des chaudières où on la faisait fondre.

L'exploitation de la baleine a été tellement intense que, dans l'espace d'un siècle environ, on a calculé que les Hollandais avaient envoyé au Spitzberg 14,000 individus, qui exterminèrent 58,000 baleines; c'est d'ailleurs pour cela que, avant la fin du dix-huitième siècle, Smeerenborg était abandonné.

Il ne vint bientôt plus dans la région que des chasseurs d'animaux à fourrure, des chasseurs d'origine russe, si bien que l'impératrice Catherine II fit prendre possession de l'archipel en 1764. Les expéditions des trappeurs russes durèrent jusque vers 1850. Des postes militaires avaient été établis, qui furent bientôt abandonnés. Plus tard, ce ne fut plus guère que des chasseurs norvégiens que l'on vit venir.

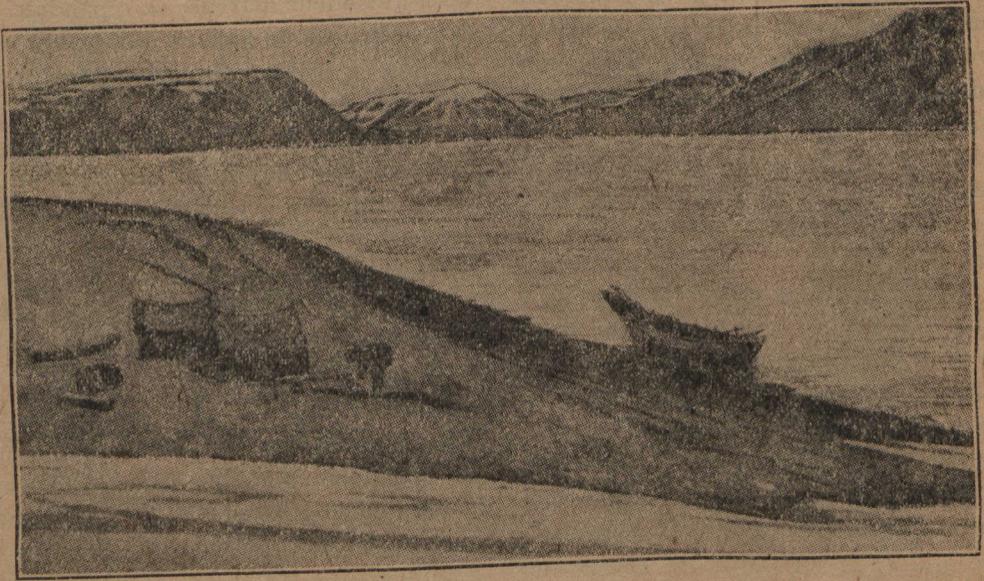
Mais bientôt le Spitzberg allait séduire les voyageurs à la recherche d'impressions nouvelles, en même temps que d'un climat froid et particulièrement sain, ainsi que des savants désireux de faire des découvertes scientifiques dans ces terres polaires.

Dans ces voyages scientifiques, nous re-

trouvons les Français, par exemple, avec l'expédition de la "Recherche", entre 1838 et 1839. Antérieurement, l'Anglais Scoresby avait fait dix-sept voyages dans ces régions, et le capitaine norvégien Tarlesen avait effectué la circumnavigation de l'archipel. Une série de savants suédois, à commencer par l'illustre Nordenskjöld, sont venus faire les observations les plus intéressantes dans tous ces parages; plus tard, sir Martin Conway, le célèbre alpiniste, s'est livré à de nom-

Au surplus le Spitzberg n'est point un pays sans valeur, bien loin de là! chaque année les Norvégiens rapportent du Spitzberg des cargaisons formées d'huile de baleine, de fourrures, de duvet d'eider, qui représentent une valeur de quelque deux millions et demi.

Le gibier abonde dans ces parages: des ours polaires, des rennes, des oies sauvages, des canards, des ptarmigans; tout naturellement on extermine sans compter tous ces animaux, puisqu'il n'y a aucune



breuses ascensions dans les montagnes du Spitzberg, et maintenant bien des imitateurs suivent la voie tracée par lui dans ce pays lointain.

Maintenant, le Spitzberg est devenu à la mode pour les excursionnistes. En outre, on y a découvert de véritables richesses minérales, dont l'exploitation est commencée; et il serait vraiment temps, si aucun pays n'ose ou ne peut annexer réellement le Spitzberg, qu'on se préoccupe, dans une conférence internationale, d'organiser l'administration de ce pays.

police, nulle réglementation, aucune surveillance.

Pendant une des dernières saisons de chasse, un groupe de touristes tuèrent plus d'une centaine de rennes, dont les carcasses, la chair, la peau demeurèrent abandonnées sur le sol, les chasseurs ayant seulement emporté avec eux quelques têtes et quelques bois comme trophées, pour ainsi dire. L'eider court lui aussi de grands risques de disparition, puisqu'il se laisse approcher sans la moindre inquiétude.

LES VOYAGES D'AUTREFOIS

Accoutumés que nous sommes à voyager dans de confortables et luxueux wagons, nous ne pouvons comprendre très bien ce que des voyages d'autrefois comportaient d'ennuis et de misères à supporter. Comment ferions-nous s'il nous fallait brusquement retourner aux diligences et aux chaises de poste. Nous qui nous plaignons parce que la fumée de la locomotive nous importune, parce qu'il fait trop chaud ou trop froid dans le wagon, parce que l'eau fournie par la compagnie n'est pas glacée, parce que le train sur un parcours de 800 milles est en retard d'à peu près dix minutes, nous en aurions eu, en diligence des sujets de plaintes. Voici une amusante peinture d'un voyage d'autrefois, que nous retrouvons dans un vieux livre :

“Nul, excepté celui qui a été la victime d'un voyage en diligence ne peut s'imaginer les misères qui en découlent. Les personnes sont entassées dans un étroit espace, si étroit que les jambes des occupants sont repliées sous le siège, que les dos sont courbés. Et puis, que l'air à respirer, dans ce lieu où s'entassent quelques centaines de livres de chair humaine ! l'hiver, quand toutes les ouvertures sont closes, c'est à mourir asphyxié. Parfois les occupants sont ; une grosse nourrice avec un marmot hurlant continuellement ; un fermier puant le fumier ; une ancienne beauté outrageusement fardée, ruisselante d'huile aromatique, de pommade et imprégnée outre mesure d'un parfum de patchouli ; un jeune homme, un dandy quelconque, confit dans le musc ;

un ivrogne sur le point d'être atteint de délirium tremens ; une vieille fille dont l'organe nasal chargé de tabac à prise provoque l'éternuement des voisins. Et, à l'heure des repas, quelle horreur ! L'un sort un saucisson à l'ail, un morceau de roquefort, une bouteille de vin ; un autre tire une bouteille de rhum ou de cognac ; il y en a qui se contentent d'une croûte de pain avec un oignon et un verre de bière.

“Quand vous sortez de la voiture, votre habit est complètement perdu, maculé qu'il est de taches de différents liquides et de différentes victuailles, sans compter les odeurs de toute sorte qui en ont si bien pénétré les fibres qu'aucun lavage ne pourrait les chasser.”

Plaignons-nous donc encore, après cela, de la senteur nauséabonde de nos wagons de chemins de fer !

Si seulement le voyage avait été accompli aussi rapidement que de nos jours, le mal aurait été à moitié supportable, mais il fallait plus d'une semaine pour faire le trajet que nous faisons maintenant en moins d'un jour.

L'été, les voyages offraient moins de désagréments que l'hiver, et même, pour quelqu'un peu pressé et désireux d'admirer le paysage, la diligence valait mieux que nos trains, car on pouvait prendre un siège à l'extérieur.

Pour l'amateur de sensations, il y avait il est vrai, en tout temps, l'attrait d'une attaque possible dans la forêt, mais il est probable que peu de personnes se souhaitaient semblable plaisir.

L'hiver on n'avait pas seulement l'inconvénient d'être obligé de voyager à l'intérieur, à moins d'être emmitoufflé des pieds à la tête, encore fallait-il craindre les tempêtes de neige. En 1836, vers Noël, l'Angleterre fut couverte d'une épaisse couche de neige. La diligencè de Brighton, après avoir fait environ huit milles tomba dans un banc de neige d'où il fut

quoique, au Canada, le fait se présente quelquefois.

"Ne parlons donc pas toujours du "bon vieux temps", mais disons avec cet auteur : "Je pense qu'il est heureux d'être né si tard."

Quand quelqu'un viendra nous parler des dangers multiples des chemins de fer, nous pourrons leur répondre que, en com-



Comment on voyageait autrefois.

impossible de la tirer. Le cocher partit immédiatement chercher de l'aide, mais, quand il revint, voiture passagers et chevaux avaient disparu, engloutis par la neige. On ne les retrouva qu'après de longues recherches.

L'aventure que nous venons de citer, n'est qu'un exemple parmi bien d'autres semblables. A notre époque il est plutôt rare qu'un train soit arrêté par la neige

paraison du nombre des voyageurs et de la distance parcourue, il n'arrive pas plus d'accidents qu'au temps des diligences. Et puis, quand même il serait vrai que, proportionnellement, les victimes sont plus nombreuses, nous ne voudrions pas retourner en arrière d'un siècle, les immenses progrès accomplis en cent ans valant bien quelques sacrifices.

PRESENTS DE NOEL EXTRAORDINAIRES

Certains présents de Noël sont parfois inattendus, d'autres sont extraordinaires ; les deux exemples suivants le prouvent bien.

Une jeune fille de l'aristocratie anglaise, présentée, il y a quelques années à Londres à un maharadjah de l'Inde, eut l'occasion au cours de la conversation de lui parler de la Noël, des fêtes qu'on donne en ce jour et de la gracieuse coutume qui permet à tout homme, passant avec une jeune fille, sous la touffe de gui, de déposer un baiser sur le cou de sa compagne.

Le maharadjah parut très intéressé par tous ces détails, et, le jour de Christmas, la jeune fille, qui avait depuis longtemps oublié la conversation, reçut une énorme touffe de gui en or vert émaillé, d'un travail admirable et d'une richesse fabuleuse. On s'en rendra un compte, d'ailleurs tout approximatif, quand nous aurons dit que les petites baies blanches de la plante étaient représentées par d'énormes perles dont chacune valait plus de mille dollars.

Une carte portant le nom du fastueux donateur invitait la jeune fille à faire mettre "ce modeste cadeau" à la place du traditionnel bouquet de gui. Ainsi fut fait.

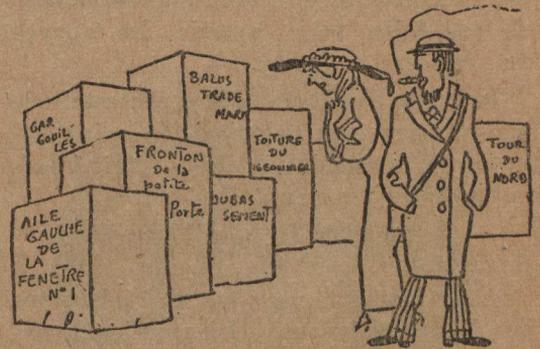
Peu après, le maharadjah se faisait annoncer, passait avec la jeune fille sous le joyau d'or, d'émail et de perles prenait un baiser sur son cou... et lui demandait d'être sa femme.

Est-il besoin de vous dire la fin de ce joli conte de fée ?

Un milliardaire américain eut une autre idée :

Un jour, il partit pour l'Europe, débarqua à Cherbourg, visita la France en tous sens à la recherche d'un château historique qu'il pût acquérir.

Il découvrit un vieux castel gothique, admirable oeuvre d'art que possédait une très ancienne famille noble, plus riche de titres que d'écus.

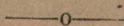


Le transport du château.

Notre homme alla trouver le propriétaire du manoir et lui offrit une fortune qu'on refusa. Il doubla, il tripla, la somme et vainquit les scrupules du propriétaire.

En deux mois, le château était démoli. Un mois plus tard, il était transporté soigneusement, pierre à pierre, dans les environs de Cincinnati et quand la Noël arriva, la fille du milliardaire put pénétrer au bras de son père dans l'antique demeure seigneuriale reconstruite avec les mêmes matériaux et exactement sur les mê-

mes plans que celle qui s'élevait fièrement il y avait moins d'un an auparavant, sur un coteau de la Lozère d'où, depuis des siècles, elle dominait les plaines environnantes... Et c'est là, sans doute, le plus extravagant cadeau de Noël qui ait jamais été fait.



L'HABITUDE DU PARDON



C'était en Woëvre, il y a quelques semaines. Le curé de la petite commune d'Essey-en-Mazerais discutait avec un officier allemand qui prétendait que des signaux avaient été faits dans le clocher de son église pour avertir les troupes françaises.

Energiquement, le prêtre protestait de son innocence, et s'épuisait en vains discours, en serments inutiles. C'était l'exécution sans jugement.

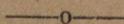
— On va vous fusiller ! trancha l'officier teuton.

A ce moment, un obus vint s'abattre sur les deux hommes. L'explosion terrible les projeta sur le sol.

Tout étourdi par le choc, ajouta le digne ecclésiastique qui racontait lui-même cette aventure, je me relève... Je secoue la poussière qui couvre ma soutane. Et j'aperçois, à mes pieds, le cadavre de l'officier allemand... Ma foi, je l'ai béni quand même...

Et, comme on s'étonnait qu'il ait eu pour son farouche ennemi le geste de pardon, le curé eut l'air de s'en excuser timidement et répondit :

— Oh ! vous savez, d'habitude !...



LES PRESENTS DE NOEL ENTRE SOUVERAINS



Tous les ans, à Noël, les princes régnants d'Europe avaient pour habitude de se faire mutuellement des présents : les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Les souverains anglais choisissaient eux-mêmes les objets qu'ils offraient aux autres têtes couronnées..

En temps ordinaire, dix jours environ avant Noël, deux messagers quittent Buckingham Palace munis des présents que le roi a choisis pour ses confrères.

Parmi les cadeaux qu'offre George, il y a toujours des boîtes à cigares en or, des livres magnifiquement reliés, un grand choix de bijoux, des pièces uniques de porcelaine, des cannes, des pipes d'ambre avec monture en or, etc.

Le roi offrit une fois à son cousin d'Allemagne une boîte à cigares en or ayant sur le couvercle des initiales de l'empereur en diamants, surmontées de la couronne impériale. La boîte avait coûté mille dollars.

En outre, un beau plum-pudding anglais partait chaque année de Buckingham Palace pour Potsdam.

A la même époque, une tête de sanglier provenant d'un animal tué par l'empereur lui-même était envoyée d'Allemagne à la cour d'Angleterre.

George V envoie toujours un bijou précieux, bracelet, broche en diamants, aux femmes des souverains. Ces cadeaux sont adressés en son nom et en celui de la reine.

Le tsar mieux que quiconque s'y connaît en cigares ; aussi ceux qu'il offre pour la Noël aux autres chefs d'Etat

sont-ils justement appréciés.

Le kaiser est toujours généreux, quoique ses choix soient quelque peu bizarres.

Pour les siens, tout spécialement pour sa femme, il choisit ses cadeaux avec le plus grand soin. Pour le reste, il a une liste et, en regard de chaque nom inscrit la somme qu'on doit dépenser, laissant le choix de l'objet à un de ses secrétaires.

A chaque cadeau, il joint son dernier portrait très bien encadré, avec une dédicace autographe.

Une année, il donna tous ses appointements de colonel des grenadiers de sa garde aux hommes du régiment.

La reine de Belgique est très habile aux travaux à l'aiguille. Elle envoie volontiers de petits ouvrages confectionnés par elle.

La reine d'Espagne fait également elle-même quelques-uns des cadeaux qu'elle offre. A ses parents d'Angleterre elle envoie de fort jolis petits mouchoirs brodés de ses mains. Elle y consacre ses moments de loisir de l'année tout entière.

Le roi d'Espagne est très généreux, mais il ne fait pas que de donner, il reçoit tous les ans un cadeau dont l'origine est historique. Par tradition et habitude, la ville de Valence lui offre un chèque de 15,000 dollars qui lui est payé pour son usage personnel.

Le cadeau le plus embarrassant reçu par un monarque fut sans doute celui qu'envoya au roi Edouard VII le shah de Perse. C'était un éléphant sacré qui devait être traité avec le plus grand respect.

Cette année, comme l'année dernière déjà, les présents ont un peu varié : ils sont remplacés par des balles de mitrailleuses et des obus explosifs...

NOEL ET LES CONCOURS BIZARRES

Dans beaucoup de pays, à l'occasion de Noël, on organise des jeux et des concours pour amuser la population.

Avant la guerre, il en existait un très drôle à Berlin en Prusse ; comme il y fait généralement très froid pendant l'hiver, les enfants se livrent beaucoup au patinage et quelques-uns y acquièrent même une grande habileté. Chaque année, à l'occasion de Noël, on organisait entre les meilleurs d'entre eux un singulier concours : il ne s'agit pas d'y décrocher la timbale mais le hareng.



Le concours du hareng

On suspend en effet à une corde tendue à environ 6 pieds au-dessus d'une surface glacée des harengs fumés. Il faut que les jeunes champions, chaussés de leurs patins, en sautant les attrapent avec la bouche et sans y mettre les mains.

Ce singulier exercice attirait toujours une grande foule de curieux. Il donnait lieu à d'amusantes péripéties, et très sou-

vent aussi à des "pelles" bien senties, car les concurrents conservent difficilement leur équilibre.

Lorsqu'un des patineurs avait enfin pu décrocher son hareng avec les dents, on applaudissait et on lui remettait le prix auquel il avait droit.

Il conservait naturellement aussi le hareng qu'il avait pu si habilement saisir.

—o—

LA BEDIDE GOMMERCE

—

Un jour, Guillaume Ier chargea Bismarck de remettre une décoration à un soldat. Le chancelier, peut-être pour tenter le pauvre diable, lui dit :

— Au cas où tu préférerais de l'argent, j'ai été autorisé à t'offrir cent thalers en échange de la décoration.

— Mais combien vaut-elle, la décoration ? osa demander le soldat

— Trois thalers, environ.

— Alors ! que Votre Excellence veuille bien me faire la grâce de me donner la croix avec quatre-vingt-dix-sept thalers.

Le chancelier ne s'attendait pas à cette réponse... Il est peu probable, en Teuton qu'il était, qu'il ait donné satisfaction au pauvre diable.

—o—

Lorsqu'une bombe de 12 pouces frappe l'eau, elle fait rejaillir de l'eau sale à une hauteur plus grande que celle des mâts des bateaux de guerre. On dit que cette eau pèse environ deux mille tonnes, laissant ainsi très peu de chance à un petit bateau, de se mettre à l'abri du danger.

LA CAPITULATION DE BERLIN

L'histoire a une façon singulière de se répéter et il y a à l'heure actuelle des milliers de gens qui se demandent si les Russes prendront de nouveau Berlin comme ils le firent en 1760. Cette année-là le général russe Todleben occupa la ville qui dut payer une indemnité de guerre de vingt-cinq millions de francs.

Ceci se passait pendant la terrible guerre de Sept ans qui commença en 1756, quand l'Autriche, la France, la Russie, la Suède et la Saxe formèrent une coalition contre la Prusse dans le dessein d'abattre le pouvoir de Frédéric le Grand. L'Angleterre soutenait la Prusse et la guerre ne s'acheva pas avant que les pertes en hommes aient atteint plus d'un million et les différentes nations engagées dans la lutte ne la prolongèrent pas surtout à cause du manque d'hommes et de ressources.

Ce fut vers la fin de 1760 — quatre ans après le début de la guerre que le général Todleben prit Berlin avec l'aide des Autrichiens. Le 3 octobre, les Russes entrèrent dans la ville et demandèrent sa reddition. Le général prussien Rochovv répondit par un refus. La place fut attaquée violemment. Après une lutte épouvantable qui se prolongea pendant quatorze jours et au cours de laquelle, les assiégés et les assiégeants eurent des pertes terribles, la ville capitula.

Aujourd'hui les conditions sont différentes, les alliés ne sont plus les mêmes, mais néanmoins on peut dire que l'histoire se répète, car, comme au dix-huitième siècle, les Berlinoïis redoutent d'entendre le galop des vaillants cosaques russes.

—o—

NOËL D'ARTISTES

Les artistes des théâtres fêtent parfois Noël d'une façon enthousiaste ; à Paris, il existe un grand music-hall anglais qui profite de ce jour là pour donner un peu de joie à son nombreux personnel.

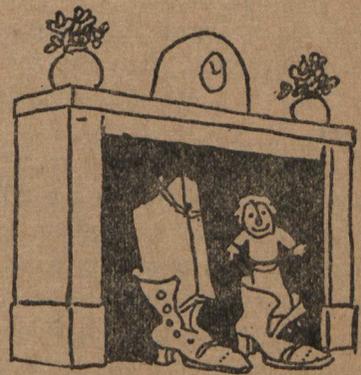
La veille de Noël, la direction organise un superbe arbre de Noël et tous les enfants des artistes et du personnel occupés au music-hall sont conviés à venir chercher leur part de jouets et de bonbons. La fête est solennelle et la distribution a lieu dans le théâtre même, en grande pompe. Tout le monde, parents et enfants, est réuni devant le "pudding" monstre qu'on dévore à belles dents. Après l'échange des vœux, cette petite fête très familiale prend fin ; chacun s'en va de son côté et, quelques heures plus tard, les artistes reviennent exécuter leur numéro avec, semble-t-il, plus d'entrain que jamais.

Dans d'autres théâtres, le personnel constitue d'avance une "cagnotte" pour payer les frais d'un souper général à Noël.

Au cours de ces soupers, le clou de la fête est le partage des bibelots et souvenirs burlesques qui garnissent un arbre de Noël. Les divers objets ne tombent point au hasard entre les mains de l'un ou de l'autre assistant. Chaque article a une destination bien indiquée. Il a pour but de taquiner son destinataire quelquefois même d'une manière un peu rosse mais non pas méchante.

Et il est convenu par avance que personne ne doit chercher avant que le moment en soit venu, à déflorer une surprise qui ne peut être amusante qu'autant

qu'elle reste ignorée jusqu'à la dernière minute, et chacun s'y plie sans difficulté. C'est à qui découvrira à l'avance la meilleure farce à faire et il y eut parfois de véritables trouvailles très spirituelles, follement amusantes. Dans un autre théâtre, il y avait une choriste mère de trois bambins très jeunes. La jeune femme gagnait fort peu et devait avec son seul travail, faire vivre toute la maisonnée. Son mari était, en effet, retenu à la chambre depuis de longs mois par une maladie incurable. Quand vint le 24 décembre, une amie de



l'artiste s'étant procuré les chaussures des petits toutes les camarades se cotisèrent pour remplir de jouets et de bonbons les souliers, puis, subrepticement, ils furent rapportés, quand vint le soir, et placés dans la cheminée en l'absence de la mère et pendant que les enfants dormaient.

Quand la jeune femme s'en vint le soir chez elle sortant du théâtre, portant dans ses mains un pauvre petit paquet

contenant quelques oranges et pour quelques sous de sucreries, profondément triste en songeant à la déconvenue des pauvres bambins, qui avaient demandé au père Noël des jouets, tout plein de jouets, quelle ne fut pas sa surprise en apercevant les chaussures si bien garnies ! Et il est difficile de dire à qui, de la mère ou des enfants, les braves camarades avaient, par leur joli geste, causé le plus de joie.

UNE ARME IMPREVUE

La guerre a utilisé des engins qui, jusqu'ici, n'avaient jamais été employés. Il en est un qui nous paraît assez imprévu. Placé entre les mortiers de 420 et le fil de fer barbelé, les Serbes seuls, du reste, en ont fait usage jusqu'ici.

Il s'agit de castagnettes. Chaque soldat en possède une paire dans son sac. Elles sont destinées à imiter le bruit des mitrailleuses.

L'effet produit est parfait, paraît-il, et, en d'innombrables occasions, nos alliés ont ainsi réussi à cacher à l'ennemi la position véritable de leur artillerie.

A l'aide de cet instrument cher aux Espagnols, de petits groupes d'héroïques Serbes, pendant que l'un d'eux tirait, ont réussi à mettre en fuite de forts détachements autrichiens.

Le procédé est exotique, il vient du Japon. Les combattants de Port-Arthur n'ont pas oublié l'extraordinaire vacarme que faisaient les assiégeants avec leurs castagnettes pour impressionner et énerver leurs adversaires. Ne serait-il pas bon de joindre aux paquets que nous adressons à nos amis, dans les tranchées, des castagnettes ? En tout cas, elles pourraient leur servir à faire danser les boches !...

LE LANGAGE FRANÇAIS

George V, roi d'Angleterre, parle le français avec une pureté remarquable. A ce propos, voici une petite anecdote qui date du temps où le roi, alors seulement prince de Galles, visitait le Canada.

Dansant au bal du gouverneur, sir Wilfrid Laurier, avec une Canadienne, le prince George lui adressa la parole en français. La Canadienne répondit en anglais, croyant flatter ainsi l'héritier du trône d'Angleterre.

Alors, le prince :

— En Angleterre, madame, toutes les femmes de votre rang parlent couramment le français... A plus forte raison, une Canadienne.

Les Canadiens français sont très fiers de cette parole et ne l'ont pas oubliée.

LE TALISMAN

En 1870, le général Voyron, de France, alors capitaine, fut blessé à Bazeilles par une balle qui l'atteignit en pleine poitrine. Il ne succomba pas à sa blessure et put s'illustrer depuis, dans de nombreuses expéditions coloniales.

Le général avait, jusqu'ici, conservé la balle extraite de sa blessure. Comme son fils, nommé sous-lieutenant au 10^e hussards, gagnait son régiment au début des hostilités, le général Voyron lui remit la balle qui le blessa voilà quarante-quatre ans. C'est pour le jeune officier un fétiche dans lequel il a la plus touchante confiance.

1^{er} journal politique en Canada.—“Le Canadien”, publié à Québec en 1805.

LES HEROS DU FOOT-BALL D'HIVER

On sait que les Russes se roulent dans la neige en sortant d'un bain de vapeur, que Nansen et son compagnon Johansen prenaient des bains dans les régions polaires. Et tous les ans, les nageurs qui disputent, dans la Seine la Coupe de Noël, obtiennent auprès des Parisiens un joli succès. Les sportsmen finlandais font mieux encore. Ils viennent de mettre à la mode le football d'hiver.

Vous allez objecter qu'en général ce jeu, d'importation anglo-saxonne, ne se pratique pas en été et qu'il est, au contraire, un excellent exercice pour ceux qui veulent se donner du mouvement et se réchauffer. Nous ajouterons donc que les Finlandais élégants qui s'adonnent à ce sport ont imaginé de disputer des parties de football-association ou de rugby sur les plages, en costume de bain et chaussés de simples espadrilles.

Ils emploient des ballons légers analogues à ceux dont se servent, dans l'eau, les joueurs de "punching-ball," ne dédaignant pas, du reste, d'entrer parfois dans l'eau quand la nécessité les y oblige, quitte à se faire frictionner un peu plus quelques instants après.

La Finlande jouissant d'un climat particulièrement humide et froid, il faut reconnaître que ces sportsmen sont véritablement des héros!

Les dames et les jeunes filles elles-mêmes n'hésitent pas à pratiquer cet exer-



cice salutaire. Les matches sont suivis de bout en bout par une assistance souvent très élégante et qui se passionne pour ce spectacle nouveau.

On prévoit que d'ici peu, beaucoup de Russes se rendront, l'hiver, en Finlande comme, dans l'Europe occidentale, on va à Davos ou à Montfeux.

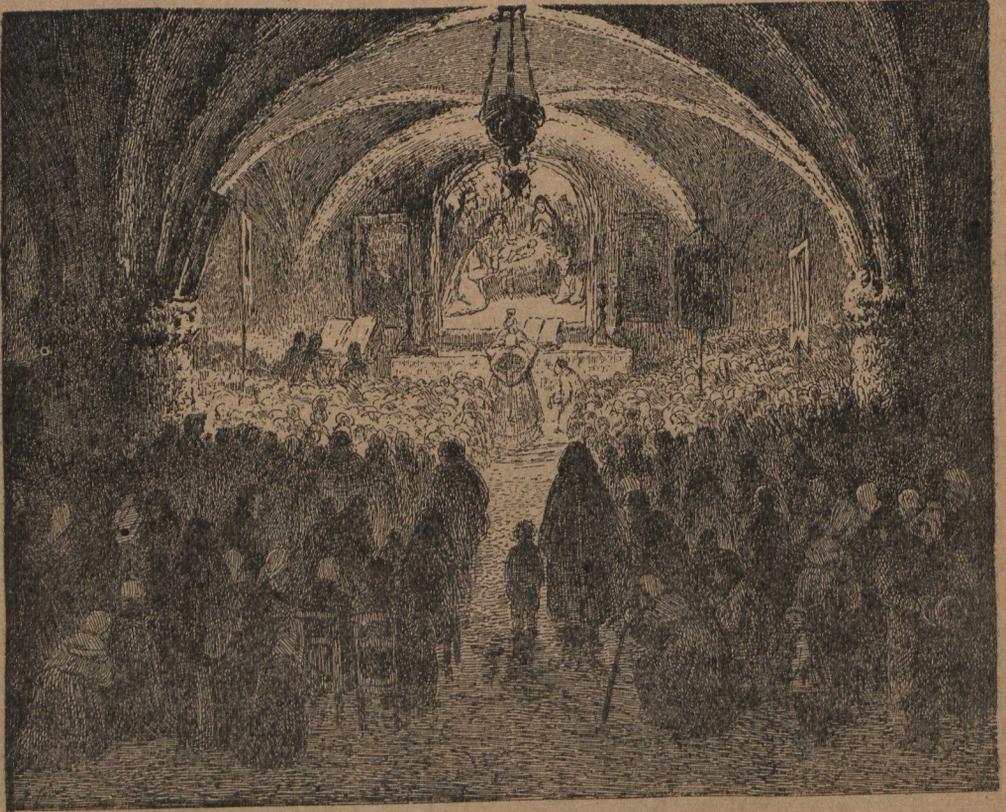
C'est, surtout, à Helsingfors, sur le golfe de Finlande, que le football d'hiver obtient du succès.

Quelques nageurs enragés y prennent, quotidiennement, leur bain, et assurent s'en trouver à merveille.

C'est le traitement homéopathique contre le froid.

— o —

Dans l'Inde, en raison de la température très élevée, il est très difficile de conserver du beurre frais en dehors des glaciers. A peine le beurre est-il fait dans la crèmerie, qu'il commence à fondre et prend l'apparence d'huile. Cet état de choses a incité les marchands de beurre locaux à vendre leurs produits dans des tubes d'étain analogues à nos tubes de couleurs fines.



DANS LES CATACOMBES

Aux époques éloignées de la persécution romaine, la messe de minuit réunissait une foule énorme de fidèles dans des souterrains dont on surveillait l'entrée avec précaution. A deux mille ans de distance, c'est à peu près la même scène qui se reproduit dans les villes qui sont encore à la portée des canons allemands; sous des ruines, dans des caves, le divin sacrifice s'accomplit en dépit du Néron moderne dont le châtement s'approche de jour en jour.

LES MANGEURS D'OIES

Il est probable que le réveillon sera plutôt maigre cette année chez les Teutons mais quand c'était encore pour eux la période d'abondance, la consommation d'oies était formidable à l'occasion de Noël.

Même en dehors de Noël, les oies étaient mangées en énormes quantités ainsi que le prouvent les observateurs et leurs statistiques.

«Comme Berlin se trouve être le principal marché de l'Allemagne pour le commerce de ces volailles, j'ai eu la curiosité, dit M. Jules Huret, d'aller les voir en corps en leur domaine de Friedrichelde, village situé à 9 milles de la capitale, en pleine campagne. Là, chaque jour, on les reçoit par wagon de 1,000 à 2,000 places. Les pauvres bêtes sont restées dans ces grandes cages à claire-voie des jours et des nuits, étouffant, caquetant aux stations, le reste du temps rêvant à quoi? Ce matin-là, elles venaient d'arriver au nombre de 25,000 réparties dans douze wagons ; une symphonie étourdissante de caquets et de commérages accompagnait le débarquement de ces dames.»

Toutes les oies vues par M. Huret à Berlin, venues de Pologne ou de la frontière orientale de la Prusse, furent amenées à pattes par les routes, leur nombre grossissant de village en village, où les marchands racoleurs d'oies les achetaient en passant. Elles marchaient ainsi quatre ou cinq jours jusqu'à la frontière prussienne ; là, après une quarantaine, on les embarque dans leur wagon de quatre étages et les voici au nombre de 25,000 cancanant après leur patrie perdue.

Les gardes les poussent en sifflant pour les exciter à se dépêcher, crient, hurlent plus fort qu'elles, sans plus de raison, du reste. Quand on est avec les loups, il faut hurler comme les loups. La plupart de ces malheureuses volailles, d'un air soumis, montent en se dandinant la rampe qui les conduit aux étages, baissant le cou à l'entrée, et après s'être tournées et retournées, calées sur leurs pattes, après avoir lissé leurs ailes du bout de leur bec, se tassent



Un débarquement d'oies.

et s'installent commodément, comme de vieilles filles maniaques, pour le grand voyage, le dernier!... Celles qui eurent la chance ou la roublardise de se trouver à la portière passent leur tête mélancolique au travers des claires-voies, protestent encore pour la forme en ouvrant tout grand leur bec orangé, puis, enfin, résignées, rentrent le cou. Peu à peu, le concert s'apaise dans un "decrecendo" et l'émeute est matée.

D'après le travail de M. Jules Huret, il en passe ainsi plus de 5 millions par année.

REINES DE NOEL

En France, il y a les reines de la Mi-carême, l'Angleterre a les reines de Noël.

Dans les districts ouvriers du Lancashire, beaucoup de jeunes filles sont employées dans les coutelleries, les fabriques de savons, les papeteries, et Christmas leur fournit chaque année l'occasion de grandes réjouissances. La veille de cette fête, on ne travaille pas beaucoup dans les ateliers. Les jeunes ouvrières se réunissent à l'heure du déjeuner et on élit les reines du Christmas. Celles-ci portent un



Les reines du Lancashire.

bonnet blanc traditionnel et on doit toute la journée leur obéir d'une façon absolue. Cette autorité d'un jour donne lieu à d'amusantes péripéties car les souveraines exigent souvent des choses très baroques de la part de leurs camarades d'atelier. On rit on s'amuse ; les patrons distribuent des petits cadeaux de circonstance et le soir les reines de Christmas quittent la blouse blanche et le bonnet pour rentrer dans leur famille et célébrer cette fois

Noël avec toute la dévotion et tout le recueillement que cette fête religieuse comporte en Angleterre.

Parmi les petites ouvrières du Lancashire la royauté de Noël est très recherchée ; cette distinction est en effet pour elles une preuve de bonne camaraderie en même temps qu'un brevet d'estime. Et les petites reines de Christmas conservent encore longtemps après leur bonnet symbolique.

Il reste le vivant souvenir d'une heureuse journée de jeunesse ; on le montre plus tard avec orgueil à ses parents, à ses amis, il occupe une place d'honneur dans la maison et pour n'être pas riche et bien orné, il n'en est pas moins très précieux.

UN HEROS

Un de nos confrères rapporte ce beau trait d'héroïsme d'un officier français. Il s'agit d'un jeune lieutenant envoyé en avant du front de l'infanterie pour observer les positions ennemies et les signaler par téléphone à notre artillerie. C'était dans le Nord de la France. Cet officier s'était posté dans une tour, à quelques centaines de verges des tranchées allemandes. Pendant une demi-heure, il téléphona régulièrement ses ordres pour régler le tir de nos canons. Tout à coup, on l'entendit dire avec le plus grand sang-froid :

—J'entends les Allemands qui montent l'escalier. J'ai mon revolver. "Ne croyez plus rien de ce qu'on vous dira..."

Ce fut tout. On n'entendit plus parler de l'officier.

LES PAYS OU L'ON IGNORE ENCORE QU'IL Y A LA GUERRE



Vous croyez peut-être que, sur terre, tout le monde s'occupe de la guerre, détrompez-vous. Il y a encore des gens qui ne savent pas que tous les peuples sont aux prises et que la kultur prussienne a déclaré la guerre à la civilisation.

C'est ainsi que l'île solitaire de Tristan da Cunha, dans l'océan Atlantique du sud, n'a pas reçu un seul courrier depuis le début des hostilités européennes.

Tristan da Cunha est absolument en dehors de toute chance de communication venant du cap de Bonne-Espérance qui se trouve à 1,500 milles de là. Il se passe quelquefois un an et même plus sans que les habitants entendent parler de l'extérieur. C'est une possession anglaise et ses habitants, au nombre de quatre vingts environ, sont pour la plupart des descendants de marins naufragés. Ils sont d'origines assez mêlées. Les races anglaise, écossaise, irlandaise, américaine, hollandaise, italienne, asiatique et nègre y sont plus ou moins représentées. Mais on constate qu'il n'y a dans cette île fortunée ni descendants d'Allemands, ni descendants d'Autrichiens et de Turcs.

Une autre place où très probablement on n'a pas encore entendu parler de la guerre est Yquitos, dans le Pérou occidental. Yquitos a sans doute le plus pittoresque service postal du monde. Les lettres qui lui sont destinées sont prises par un bateau à vapeur anglais qui remonte l'Amazone jusqu'à Manaos, au centre

du Brésil, et de là, par une chaloupe qui suivant tout le cours du fleuve traverse toute l'Amérique du Sud. Yquitos n'est, en réalité, qu'à quelques centaines de milles de Lima, la capitale, mais les Andes forment une barrière à pic.

La route la plus rapide d'Yquitos à Lima est donc les milliers de milles du cours de l'Amazone, la traversée de l'Atlantique jusqu'à Liverpool. De là, il est facile, mais long, de se rendre à Lima.

LES VRAIS CHEFS

A la gare d'Amiens, France, aux premiers jours de la mobilisation. Le colonel était sur le quai avec ses hommes. Le chef de la gare vint le prévenir que le train va partir et ajoute :

—Votre compartiment est dans un wagon, en tête du train.

—Mon compartiment, connais pas ! réplique le colonel. Ma place est au milieu de mes hommes.

Et le colonel prend place dans un de ces fourgons sur lesquels on lit : "Hommes, 38".

Voilà ce qu'on n'a jamais vu dans l'armée allemande.

LE SIFFLET DE LA MORT

L'équipement des armées allemandes en campagne comprend des objets qui laissent souvent rêveur.

Il faut citer, entre autres, le sifflet que tout ambulancier porte au côté et dont il se sert pour appeler de l'aide quand il s'agit de relever des blessés sur le champ de bataille ou dans les tranchées.

Cet instrument, pourtant, est à deux fins.

En soufflant dedans, il produit bien un sifflement aigu, qui est le signal d'appel.

Mais c'est également — par sa forme — un pistolet à un coup qui fonctionne par l'air comprimé et dont un puissant ressort lance la balle qui doit accomplir son oeuvre de mort.

Ceci demande quelques mots d'explication :

Quand un major ou un simple ambulancier, en portant secours à un blessé, est convaincu que celui-ci n'a guère de chance de guérir ou bien que, même rétabli, il ne pourra plus se battre, le sifflet de la mort entre en jeu ; le major ou l'ambulancier appuie sur la gâchette et envoie le blessé dans un monde meilleur.

Le soldat allemand n'est considéré comme un rouage de la gigantesque machine de guerre que tant qu'il peut se battre.

Autrement, il devient un être inutile qui n'est plus bon qu'à être détruit.

Cette arme terrible aux mains de ceux qui forment le corps médical militaire ne laisse entendre aucun bruit et c'est de nuit principalement qu'on en fait grand usage.

Les soldats connaissent bien le sifflet de la mort et plus d'un blessé allemand a été découvert par les troupes alliées, soigneu-

sement caché dans une cave ou un hangar où il s'était réfugié, affolé à la pensée de voir venir l'achever celui qui ne veut pas même lui laisser une chance de salut.

NOEL EN SERBIE

Les paysans serbes célèbrent cette année la Noël avec entrain. Une des curieuses coutumes qu'ils observent durant cette période de fêtes est le lancement du "Kout-jé", qui paraît leur être spécial parmi les autres rameaux de la race slave.

Dans chaque famille, on prépare un énorme gâteau fait de farine de froment, de miel et de confitures. Avant qu'on ne le mette à cuire, le père prend une pleine poignée de la pâte poisseuse, et, en présence de sa femme et de ses enfants, la lance contre le plafond.

Si la pâte y reste collée, c'est bon signe, la nouvelle année sera tissée de joies et de bonheurs pour tous les membres de la famille.

Si elle retombe aussitôt, les plus grands malheurs sont à redouter !

Les ethnographes n'ont pas pu découvrir les origines de cette étrange superstition. Ils ne savent pas davantage pourquoi le paysan arabe qui se croit menacé par le mauvais sort attache à sa fenêtre un chapelet de gousses d'ail.

Un Belge eut une fois l'idée de faire le tour du monde en marchant à reculons. Il n'a cependant jamais mis son idée à exécution.



I

Le train s'arrêta à la station de Saint-Romain.

C'était nuit. Une nuit de mai, froide, pure, enveloppée d'un ciel très sombre où les étoiles brillaient, petites et limpides.

Contre le quai, où l'on voyait courir la lanterne d'un homme d'équipe, le train immobile s'allongeait à présent comme une bête monstrueuse qui se repose en soufflant du feu.

L'humidité de la nuit mettait aux fanaux réglementaires une buée scintillante.

Autour de la petite gare, tout était silence et obscurité.

D'un compartiment de premières, deux femmes tout emmitouflées venaient de

descendre : l'une qui marchait un peu en avant, d'un pas leste et sonnante, résolu sur le macadam du trottoir, — l'autre qui suivait, moins alerte, alourdie encore par les bagages à main dont elle était encombrée.

A cette heure avancée, aucun autre voyageur ne s'était arrêté à la station de Saint-Romain.

Elles arrivèrent à la porte de sortie dont le chef de gare ouvrait déjà le cadenas ; et quand, au passage, la plus svelte des deux femmes présenta leurs billets :

— Vous ! s'écria-t-il tout surpris, c'est vous, mademoiselle Delestang !...

— Oui, monsieur Reynaud, c'est moi avec Mariette.

— Et l'on n'est pas venu à votre rencontre ?

— Grand-père ni bonne maman ne sa-

vent encore que j'arrive... C'est une surprise que je leur fais...

— Et, ajouta Mariette tout encombrée de ses sacs et cartons, nous avons encore à marcher pendant une bonne demi-heure au moins.

— Voulez-vous une lanterne... parce que la nuit est si sombre... ou bien je vais dire à Bernard de vous accompagner...

— Mais non, fit la jeune fille en riant laissez bien tranquille votre brave Bernard qui a fini sa journée. Depuis les vacances il n'y a rien de changé au chemin de la Buissonnière ?

— Non, répondit le chef de gare en riant aussi, pas un caillou de plus, pas une ornière de moins.

— Alors nous sommes toujours en pays connu et nous y verrons très bien. Au revoir, monsieur Reynaud. Demain, on viendra chercher les bagages.

— Tous mes compliments à M. et à Mme Girardot.

— Merçi pour grand-père et pour bonne-maman.

Elle lui avait remis leurs billets. Elles franchirent la porte à claire-voie ; et presque aussitôt, elles disparaissaient perdues dans l'obscurité.

Saint-Romain est une petite station sur la ligne du Dauphiné.

Le village, assez éloigné de la gare, se perd dans ce fouillis de noyers qui don-qui n'a rien d'architectural, et de la mai-village se tapit autour de la petite église rie qui y fait face sans prétendre à l'éclipser.

Là est la "place", formée de deux ou trois boutiques et cabarets.

Plus loin s'éparpillent les fermes, les "voisinées", avec, par-ci par-là, quelques gros domaines dont les propriétaires vivent, sans faste, de la vie familiale que vécut leurs pères avant eux.

Sur un petit coteau, non pas mieux boi-

sé, mais plus visiblement aménagé en parc, une façon de cristal avec des poivrières à ses angles, pointe ses ardoises bleues.

Et tout cela se perd dans la plaine ver-nent aux vallées de la basse Isère quand on les regarde des coteaux où court la voie ferrée l'aspect de forêts sans culture.

Sous le couvert de ses noyers aux feuil-les exhalant un parfum d'amertume, le doyante où l'Isère se creuse un sillon de cent mètres de profondeur — un sillon aux talus tapissés de coudriers et de chênes et que ravine chaque jour la rivière impétueuse.

Sur le chemin où leurs yeux avaient fini par s'habituer à l'obscurité, les deux fem-mes causaient.

— Oh ! mademoiselle, à des heures pa-reilles... ça fait trembler...

— Poltronne, de quoi as-tu peur ?

— Sait-on jamais... un ivrogne... un mauvais sujet...

— Eh bien nous sommes deux... Veux-tu que je t'aide à porter quelque chose !

— Bien sûr que non. Trottez seulement mademoiselle Gratienne, parce que le temps me dure d'arriver chez votre bon-papa.

— Vont-ils être surpris !

— Et il y aura de quoi. Je ne peux pas me le figurer non plus. C'est comme un rêve... Et quand vous me dites que c'est pour toujours...

— Mariette, fit la jeune fille d'une voix devenue tout à coup plus vibrante, j'y suis décidée et mon père en est prévenu. Je ne partirai d'ici que pour aller chez moi... dans ma maison...

...Et tu le sais bien, continua-t-elle en-core plus nerveuse, que la vie, là-bas, n'est plus possible. Aujourd'hui, c'est toi qu'e-elle voulait renvoyer...

Et, tout attendrie :

— Toi, pauvre Mariette, qui as aidé maman à mourir...

— C'est vrai que la chère créature a passé, oui, dans mes bras.

— Toi, qui m'as élevée...

— C'est vrai que je vous ai pouponnée tout autant que votre nourrice.

— Et surtout, c'est vrai que tu m'aimes. Voilà ton crime, Mariette.

— Et puis enfin, d'avoir été dans la maison avant madame...

— ... Et du temps de maman. Eh bien toi aujourd'hui, hier autre chose, demain autre chose encore, il fallait en finir.. et papa l'a bien compris.

— C'est égal, moi à sa place, j'aurais été plus homme que ça. J'aurais dit à ma dame qu'elle n'avait pas raison...

La jeune fille haussa les épaules :

— Ma belle-mère n'a pas trente ans. Elle est très jolie, papa l'aime beaucoup c'est tout naturel.

Au lieu de lui répondre, Mariette avait eu un geste, comme pour lui imposer silence :

— Mademoiselle, fit-elle à voix basse avez-vous entendu ?

— Poltronne, une bête de nuit qui s'est glissée dans la haie...

— Non... ça marchait.

— Un passant attardé.. comme nous.

— Ça marchait, je vous dis... ça vient de s'arrêter... et ça s'est embusqué.. là-bas. Ah ! nous aurions dû nous faire accompagner par Bernard...

Gratienne regarda dans la direction du geste de Mariette. On ne voyait rien.

Le chemin un peu encaissé en cet endroit, s'allongeait en une trace à peine indiquée sous le couvert des grands arbres qui le bordaient. La double haie de ronces qui le rendait encore plus obscur n'avait pas un frémissement.

— Viens donc, fit-elle, tu me ferais bien croire qu'il y a un brigand caché derrière chacun de ces honnêtes noyers et...

Elle n'acheva pas.

Là-bas, en effet, ses yeux, à présent habitués à la nuit, voyaient brusquement

surgir de la haie, non pas une, mais deux formes noires... deux hommes qui, aussitôt, s'étaient mis à rire, à tituber...

— Oh ! mademoiselle, balbutia Mariette, ils ne sont pas gris... ils font semblant... C'est des malfaiteurs...

Et comme, en quelques pas, ces rodeurs de nuit étaient arrivés, ah ! Dieu droit sur elles, comme l'un d'eux, toujours riant et titubant, avançait la main vers la valise que portait Mariette...

— Passez votre chemin ! s'écria-t-elle en se serrant contre Gratienne.

Ah ! certes non, il n'était pas ivre... Car il lui répondait aussitôt... et de quelle voix !

— Halte-là ! ou c'est toi qui vas y passer. Allons, vite, ton porte-monnaie...

— Mais la brave créature ne songeait plus qu'à l'enfant dont elle avait la garde; et, s'appêtant à lutter, oui, désespérément, contre ces voleurs, ces assassins peut-être...

— Au secours !... Au secours !... Sauvez-vous, mademoiselle !...

Pauvres femmes ! seules, dans la nuit. Déjà le mandrin essayait de saisir Mariette à la gorge :

— Je vais te faire crier pour quelque chose !

Et il encourageait son compagnon :

— Occupe-toi de l'autre...

— Lorsqu'ils eurent un même mouvement de recul.. On entendait une voix :

— On y va !

Et puis des pas qui résonnent sur le sol : les pas d'un défenseur accourant à toute vitesse...

— Au secours !... A l'assassin !...

Et voici un nouvel arrivant qui se précipite, la canne haute...

Une bousculade, une mêlée tourbillonnante qui dure quelques secondes à peine... des juréments... des cris arrachés non plus à la colère, mais à l'exaspération de la chair cinglée... les deux malfaiteurs qui sautent dans la haie... qui dis-

paraissent en fuyant.

Et le providentiel sauveteur qui se retourne en haussant les épaules vers ces pauvres femmes à moitié mortes de terreur :

— Aussi lâches que gredins, voyez-vous n'ayez plus peur, mes braves femmes, je leur ai ôté l'envie de recommencer de sitôt.

— Ah ! monsieur... monsieur...

Non l'angoisse qui l'oppressait encore, l'effroi qui la serrait à la gorge empêchaient Gratiennne d'en dire davantage.

Mais Mariette que la détente de ses nerfs faisait fondre en larmes :

— Monsieur, sanglotait-elle, sans vous c'était fini... nous étions assassinées... Une vieille comme moi ce n'était pas encore un grand malheur... mais ma pauvre demoiselle... un enfant qui n'a pas vingt ans... qui est si charmante... qui a tout pour être heureuse... et qu'ils allaient tuer... oui... ils l'auraient tuée monsieur...

Pendant que débordait ce flot de paroles hachées, le nouveau venu avait un peu mieux regardé ces deux inconnues qu'il venait en effet d'arracher à un redoutable péril.

Celle qui parlait, oui, c'était une femme du peuple.

A l'allure, aux vêtements, il n'y avait pas à se tromper.

Mais l'autre, qui joignait les mains muette encore d'effroi... l'autre incapable de lui témoigner sa reconnaissance autrement que par ce geste éperdu...

L'autre, elle se détachait sur le fond grisâtre du chemin en une silhouette fine et élégante. Ses mains, toutes mignonnes étaient soigneusement gantées. Sa jaquette de fourrure exhalait cette odeur délicate des pelleteries de prix.

Sous sa voilette, on la devinait jolie.

Et, tout ému à son tour :

— Ah ! mademoiselle, comme je suis heureux que le hasard... Mais n'ayez

plus de frayeur. Il me restera de cette petite aventure qu'un fâcheux souvenir.

— Non, monsieur, fit-elle enfin, ce sera un souvenir d'infinie reconnaissance.

Et Mariette impétueusement :

— La reconnaissance de toute la famille. Ah ! pauvre M. Girardot quand il va apprendre... et madame...

— M. Girardot ? répéta leur sauveteur très surpris.

— Mais oui, monsieur. Mademoiselle est sa petite-fille, Mlle Gratiennne Delestang.

— Ah ! vraiment, fit-il d'un air presque bizarre.

Et oubliant sans doute de se présenter lui-même :

— Eh bien, mademoiselle, il faut vite aller à la Buissonnière. Dieu merci, vous n'en êtes plus bien loin.

— Non, répondit Mariette, à cinq ou six minutes. Dire qu'à deux pas des maisons on est attaqué...

Tout en se lamentant, elle avait repris ses paquets épars sur le chemin.

— D'ailleurs, ajoutait l'inconnu, je vais faire ces deux pas avec vous, mademoiselle.

Et il se hâtait maintenant d'interroger Gratiennne, peut-être pour éviter d'être interrogé lui-même.

— Vous arrivez, sans doute, par le chemin-de fer ! fit-il en montrant la valise que portait Mariette.

— Oui, monsieur.

— Un peu imprudent, savez-vous à cette heure...

Il fallut bien que Gratiennne lui expliquât — comme elle avait fait au chef de gare — l'accident qui l'avait mise en re-

Et elle finissait à peine que ce jeune homme — car c'était un jeune homme à la carrure svelte et robuste sous la veste de chasse dont il était vêtu :

— Enfin... votre voyage est maintenant achevé, fit-il en montrant la Buissonnière dont on voyait rougeoyer les fenê-

tres closes derrière le rideau des arbres qui l'entouraient.

— Et c'est mon grand-père, monsieur qui va pouvoir vous dire lui-même...

— Excusez-moi, mademoiselle, on m'attend... je suis très pressé... et à mon grand regret il m'est impossible...

— Mais alors... Veuillez au moins me dire à qui dois-je...

— Mon nom ne vous apprendrait rien, mademoiselle. Je suis heureux... très heureux d'avoir pu vous rendre le service que tout autre à ma place vous aurait aussi bien rendu. Gardez de cette rencontre... de ce hasard... comme je le garderai moi-même, un bon souvenir... Et adieu, mademoiselle Delestang...

— Mais monsieur...

Il salua Gratiennette, et, avant qu'elle fût revenue de sa stupéfaction, il avait déjà disparu dans la nuit.

C'était neuf heures et demie du soir.

Dans la salle à manger de la vieille maison où ils avaient, eux aussi, vieilli, M. et Mme Girardot se chauffaient aux coins de la cheminée.

Ces soirées de mai sont encore très fraîches ; et, dans l'âtre, deux grosses bûches de chaume achevaient de se consumer, en brûlant d'un feu égal et clair.

M. Girardot, ses lunettes sur le nez, lisait son journal.

Mme Girardot tricotait, une aiguille (celle dont elle se servait tout à l'heure pour reprendre une autre rangée de mailles) passée sous le rouleau d'argent de sa coiffure à l'ancienne mode.

Ils étaient là, paisibles, silencieux.

Après quarante ans d'intimité, on n'a plus guère à se dire, et l'on s'entend fort bien sans avoir besoin du langage.

De temps en temps, la tricoteuse levait les yeux pour regarder, dans son vieux fauteuil en tapisserie, ce vieillard tout gris, au visage rasé, à l'oeil vif encore sous ses lunettes, où, peut-être, elle retrouvait quelque trace de ce Louis Girar-

dot qui avait été, en son temps, un beau brun, mince et fringant dans sa redingote serrée à la taille...

Par un magnétisme de vieille affection, le lecteur, au même moment, relevait la tête, comme pour bien s'assurer qu'il y avait là, à la place accoutumée, celle qui, jeune et jolie autrefois, y avait blanchi en s'épaississant et en devenant une bonne petite vieille, toute ronde et toute rose.

Alors à tous deux, un vague sourire errait sur leurs lèvres et, sans mot dire, satisfaits, ils reprenaient, l'un sa lecture, l'autre son tricot.

La salle à manger était éclairée par une suspension de porcelaine blanche qui projetait un grand cercle de clarté sur la table à rallonges où s'appuyaient les dos-siers de leurs fauteuils.

Il n'y avait là, ni dressoir, — c'était bon pour la cuisine ; ni buffet, — c'était d'une fantaisie trop moderne.

Leurs prédécesseurs avaient trouvé bien plus pratique et plus beau de flanquer la cheminée de deux immenses placards peints — comme toutes les boiseries de la pièce — de ce vernis à l'esprit de vin qui brillait tant et s'écaillait si vite.

On avait pieusement tout laissé ainsi.

Le vernis jaunissait à présent, se fendillant le long des moulures.

Aux murs, des tableaux en broderie et en calligraphie rappelaient les triomphes scolaires des aïeules.

Sur la cheminée, un Bacchus doré au mercure appuyait son thyrsos au cadran de la pendule tictaquant sous son globe.

Devant le feu, un épagneul se chauffait, le museau allongé sur ses pattes, et, dans la pièce à côté, dans la cuisine, on entendait un bruit d'assiettes heurtées ; c'était Françoise, la bonne, qui relavait sa vaisselle.

Et dire que, dans cette maison si paisible, il s'était passé des drames terribles !

Deux drames, tout au moins, qui avaient laissé des souvenirs, apaisés à cet-

te heure mais jamais oubliés.

M. et Mme Girardot n'avaient eu que deux filles : la seconde venue sur le tard et de dix ans plus jeune que son aînée.

Dans cette vieille et patriarcale demeure, l'ordre et la bonne administration avaient encore augmenté une grosse fortune patrimoniale. L'aînée des demoiselles Girardot était donc, à vingt ans, un très beau parti. Elle avait été recherchée par un banquier de Lyon. Il lui avait plu, le mariage s'était fait, et Mlle Angèle Girardot, devenue Mme Delestang, avait quitté la maison paternelle pour aller habiter la ville des brouillards.

Un an après, elle mettait au monde une petite fille : Gratiennette.

Mais, épuisée, elle était tombée malade, gravement.

Languissante, sans forces, on l'avait ramenée à la Buissonnière chercher dans l'air natal la vie que lui enlevaient peu à peu les brumes du Rhône.

C'était trop tard. Elle y était morte. Elle reposait maintenant dans le cimetière de Saint-Romain, à l'ombre de la petite église ; et ç'avait été là le premier crève-cœur de sa pauvre mère. Lorsque les enfants partent avant leur tour, la maison en deuil semble à jamais désespérée.

Mais enfin, au père et à la mère désolés, il restait une autre enfant, la petite Camille, qui prenait ses douze ans, et qui allait être si choyée... on n'avait plus que celle-là !

Elle était au couvent où sa pauvre sœur, elle aussi, avait été élevée. Il fallait bien l'y laisser quelques années.

Mais dès qu'elle eut atteint ses radieux seize ans comme on s'était hâté de la reprendre !

Et dans cette vieille maison où elle apportait avec elle la consolation, la joie, l'espoir, la petite Camille allait bien vite devenir celle qui n'en fait qu'à sa tête, devant qui tout cède, à qui tous obéis-

sent : père, mère et serviteurs.

A ce régime, cette enfant volontaire, capricieuse, impatiente de toute contrainte, avait singulièrement développé ces prédispositions natives.

Elle était d'ailleurs d'une beauté rare, — avec tous les goûts affinés, tous les instincts d'art restés lettre morte pour son brave homme de père et pour la digne femme qui admirait en elle, même ce qu'elle n'y comprenait pas.

• Et voici comment s'était dénoué l'autre drame, le drame terrible de la Buissonnière :

Camille indépendante, aventureuse, courant du matin au soir dans ces adorables bois de chênes qui s'étendent de Saint-Romain aux rives escarpées de l'Isère, tout diaprés de bruyères roses et de mousses de velours, avait rencontré par là un artiste, un peintre qui y faisait des études.

Il était jeune charmant, il avait beaucoup de talent, demain peut-être il serait célèbre, et un roman très joli, mais très absurde, commença bientôt entre ces deux êtres qui se connaissaient à peine et qui se jurèrent déjà qu'ils s'aimeraient toujours.

Oui, un roman absurde, parce qu'il ne pourrait aboutir qu'à un déplorable dénouement.

Lorsque Camille, tout enfiévrée de bravoure, vint déclarer à son père stupéfait et à sa mère épouvantée qu'elle ne voulait pas d'autre mari que celui-là, elle se heurta, pour la première fois de sa vie, contre une volonté aussi obstinée que la sienne.

Ils avaient rêvé un gendre qui viendrait à son tour dans la vieille maison pour la rajeunir et la continuer.

Et cette enfant leur parlait d'un artiste !

Un peintre ! un bohème ! un homme qui l'emmènerait à Paris... pour faire à nouveau la maison vide et désolée... pour la faire, elle, la plus malheureuse des fem-

mes ! Non ! non ! mille fois non..

Le choc de ces deux obstinations fut orageux, brutal, funeste.

Quelques jours après, Camille partait — en se sauvant — comme on s'échappe d'une prison insupportable, et en ne laissant qu'une brève lettre d'adieu, aigrie de toutes les rancunes qu'elle emportait avec elle.

Elle partait sans dire où elle allait, sans annoncer ce qu'elle prétendait faire, impitoyable aux pauvres gens que son départ allait désespérer.

Et depuis, — oh ! la cruelle enfant ! — depuis, jamais plus elle n'avait donné signe de vie.

Plus de dix ans avaient passé, et soit rébellion tenace, soit inflexible amour-propre, soit honte inavouée, elle persistait dans son silence et son éloignement.

On savait cependant ce qu'elle était devenue ; et, Dieu merci, pour l'honneur de la famille, son histoire n'était pas de celles qu'on ne peut raconter que à rougeur au front.

Elle s'était mise, elle aussi, à peindre. Dès ses premiers essais, un admirable tempérament d'artiste s'était révélé. Elle avait apporté à l'art qui était pour elle une réhabilitation la même volonté obstinée qui l'avait lancée dans la pire des aventures.

Aujourd'hui, si sa vie intime restait ignorée, on savait son labeur d'artiste et ses retentissants succès.

Camille Giroit (elle avait pris ce nom qui était un abrégé de celui auquel elle avait droit), Camille Giroit était une célébrité ; — et l'opulente existence que, paraît-il, menait l'illustre artiste avait été noblement conquise par son travail et son talent.

Mais jamais elle n'avait eu un regard de pitié pour la vieille maison plus désolée encore de son départ que du vide laissé par sa soeur : la pauvre morte qui dormait à l'ombre du clocher de Saint-Ro-

main. Jamais un regard, jamais un regret sans doute.

Et depuis, plus de dix ans s'étaient écoulés. Dix ans !

Le père et la mère avaient beaucoup pleuré.

Mme Girardot avait été malade... bien malade.. Mais quoi !... Les larmes finissent par s'user. On s'habitue au chagrin ; et quand on s'y est accoutumé, peu à peu il s'apaise.

— Elle ne nous pardonne pas, soupirait le vieux bonhomme.

— Elle ne reviendra jamais, répondait tristement la mère, dont les cheveux en bien peu de mois étaient devenus tout blancs.

Et puis, on avait cessé de parler de cela. A quoi bon raviver la plaie ?...

Tout au plus, arrivait-il parfois que M. Girardot en lisant son journal avait, avec une soudaine rougeur au front, un involontaire tressaillement.

Alors, Mme Girardot lui demandait d'une voix anxieuse :

— On parle d'elle ?

— Oui... ,

— Pauvre Camille !

Et on n'en disait pas davantage.

Et puis une autre enfant était là maintenant, sur qui se concentraient les affections dont le besoin, pour ces deux vieillards, renaissait plus vivace et plus impérieux : la fille d'Angèle, la petite Gratiennette.

Depuis surtout qu'un second mariage de François Delestang avait à peu près rompu toutes ses relations avec les parents de sa première femme, Gratiennette était devenue la préoccupation constante, presque unique, de leur vieux cœur.

Ils s'étaient désespérément rattachés à la tendresse de cette enfant qui n'avait plus de mère, qui vivait, dix mois de l'année, réléguée au Sacré-Coeur de la Ferrière et qui leur arrivait, chaque automne, aux vacances, accompagnée par sa

vieille bonne, Mariette.

Brave créature, fidèle, dévouée, qui avait élevé Gratiennne, qui l'aimait, — hélas ! qui était seule à l'aimer dans la maison où le coeur du père était pris par une nouvelle arrivée.

Ces vacances ! Deux mois de joie impatientement attendus pendant les dix mois de séparation qui en faisaient trop bien valoir le prix.

Et puis, voilà que Gratiennne était enfin sortie du couvent. Voilà qu'elle était devenue une grande et délicieuse fille à qui le hasard avait donné les traits de Camille ; et les deux vieux se disaient en clignant de l'oeil :

— Allons, nous l'aurons plus souvent... et plus longtemps.

Et ils savaient bien pourquoi ils disaient cela. Gratiennne n'allait être ni bien choyée ni bien heureuse dans la maison où elle rentrait comme une rivale plus jeune et plus jolie, et comme un souvenir vivant de celle qui, la première avait été aimée.

— Eh bien, quoi, faisait M. Girardot, elle aura quelques mois pas trop agréables à passer ; et son père se dépêchera de la marier.

— La marier ! Elle est bien trop jeune !

— Elle a dix-neuf ans, ma bonne. Tu avais cet âge-là.

— Pauvre petite !

— Allons, tu n'as pas été malheureuse.

Et les vieux en souriant.

Ils se prenaient à caresser l'espoir des nouvelles couvées qui rempliraient encore la maison de tapage et de joie...

Mais, en cette soirée de mai, ils ne songeaient ni à l'avenir, ni au passé.

Le journal, depuis quelque temps, n'avait pas parlé de Camille Girod.

Le moment était encore éloigné où Gratiennne apporterait à leurs vieilles lèvres ses yeux noirs et ses joues en fleur.

Et Mme Girardot levant les yeux vers

le Bacchus dont le thyrses semblait montrer l'aiguille du cadran :

— Louis, c'est neuf heures et demie.

— Déjà !... Je n'aurais jamais cru.

— Il est donc bien intéressant, ce soir ?

— Le journal ?... Peuh ! toujours la même rengaine !

— Alors... J'allume le bougeoir ?

— Oui, commence tes trente-six tours.

Un bruit de paroles échangées, d'exclamations étonnées, joyeuses, qu'on entendait dans la cuisine, leur fit dresser l'oreille.

— Mais... on dirait presque la voix de...

Mme Girardot n'eut pas le temps d'achever. La porte venait brusquement de s'ouvrir et, comme une avalanche, c'étaient, sur leurs joues, au hasard, de gros baisers sonores qui allaient de l'un à l'autre, interrompus, à chaque interrogation, à chaque réponse, par une nouvelle avalanche...

— Toi !... C'est toi !...

— Oui grand-père.

— A cette heure ?

— Oui, bonne-maman. Le train a eu du retard. J'ai manqué la correspondance.

— Mais tu n'es pas seule.

— Avec Mariette.

— Et pourquoi donc n'as-tu pas écrit, chérie ?

— Je n'ai pas eu le temps. Je me sauvais,

— Tu te sauvais ! répétèrent-ils tous deux avec le même cri d'effroi, — comme si, entre eux et cette enfant, avait passé la vision de l'autre... l'autre, à qui Gratiennne ressemblait, trait pour trait.

— Oui, je viens habiter ici, avec vous... complètement.

— Mais malheureuse !... ton père !...

— Eh bien, j'ai sa lettre dans ma poche... Il consent, papa.

— Il a permis ?

— Mais oui. D'abord, il voyait que ça

ne pouvait plus aller...

Et, tout d'un trait, animée, vibrante, éloquente, elle leur racontait l'incident... la goutte de fiel qui avait fait déborder le vase.

— Oui, pour m'exaspérer, c'est à cette pauvre Mariette qu'elle s'en prenait, bonne-maman... parce que Mariette m'aime... parce que Mariette rappelle à papa le temps où maman était aimée, elle aussi...

— Pauvre... pauvre petite...

— Alors, j'ai déclaré à papa que j'en avais assez... que je ne resterais pas un instant de plus dans une maison où je ne sentais autour de moi que méfiance, jalousie, aversion...

... Et lui qui voit bien que je n'ai pas tort... qui le voit, pauvre père, et qui n'ose pas le dire, lui, il m'a répondu : "Fais comme tu voudras, Gratiennette."

— Alors, c'est pour longtemps ?

— Pour toujours, bonne-maman, si grand-père et toi, vous voulez me garder.

— Oh ! chérie !...

Et déjà, toute transportée de joie, Mme Girardot s'inquiétait :

— Tu n'as pas eu froid en route ? Non, je vois, tu es chaudement vêtue. Mais où as-tu dîné ? Tu n'as pas dîné ?... Attends, attends... Françoise !

Elle enlevait déjà le tapis de la table.

— Neuf heures et demie à jeun !...

C'est comme ça qu'on se perd l'estomac.

Et Gratiennette en riant :

— Sans compter que je viens d'avoir une aventure ! Si tu savais, grand-père, nous avons été attaquées.

— Ici à Saint-Romain... sur la route ?

— Mais oui, par des brigands... Ils étaient deux... Ils nous demandaient déjà la bourse ou la vie...

— Ah ! mon Dieu !... Et alors ?

— Alors, un beau jeune homme grand-père... Je dis "beau" sans l'avoir vu : il faisait si noir. Mais enfin, tous les sauveurs sont beaux, n'est-ce pas, bonne-maman ?

— Oui... oui... Et ce jeune homme ?

— Un héros. Il nous a entendues crier. Il a couru à notre secours. Il n'avait qu'une canne... mais si tu avais vu : l'ange exterminateur. Ça n'a pas duré le temps de vous le raconter, les brigands étaient en fuite et notre sauveur nous a glamment accompagnées jusqu'ici.

— Comment ! Il est ici... et tu ne dis rien !... Et tu le laisses avec Françoise... à la cuisine !

— Mais non, bonne-maman, il n'a pas voulu entrer.

— Pourquoi donc ?

— Il a prétendu qu'il n'avait pas le temps... qu'on l'attendait... Une mauvaise défaite, c'était visible.

— Ah ! qui est-ce donc, ce jeune homme ?

— Voilà bien ce qui m'intrigue... Figurez-vous qu'il n'a pas voulu davantage me dire son nom.

— Et... il te connaissait ?

— Il connaissait la maison, tout au moins, puisqu'il savait qu'elle s'appelle la Buissonnière.

— Mais enfin, comment est-il, ce jeune homme ?... parce qu'il faut le retrouver, il faut que nous allions le remercier... lui dire notre reconnaissance pour l'immense service...

— Comment il est ? Grand, mince : de taille, carré d'épaules, jolie tournure, très agile, des moustaches relevées, vêtu en chasseur... mais pas un paysan... un homme comme il faut...

Et Mariette qui venait d'entrer avec Françoise, pour saluer M. et Mme Girardot, et surtout pour se mêler à cette causerie qu'elle devinait palpitante :

— Décoré, mademoiselle Gratiennette, ajouta-t-elle, vous n'avez donc pas vu qu'il était décoré... J'ai bien distingué le ruban, moi...

Décoré !

M. et Mme Girardot répétèrent ce mot, non pas avec étonnement, non pas avec

admiration, mais en se regardant d'un air plutôt inquiet et gêné.

— Mais alors...

— Pardi, c'est le lieutenant, affirma Françoise.

— Ce ne peut être que lui.

— Eh bien, s'écria le grand-père, la voilà faite, notre visite de remerciements.

— Parce que, pour aller là-bas, ajoutait la grand'mère en hochant la tête...

Et Gratiennne qui les écoutait, toute stupéfaite :

— Mais, vous voilà consternés!.. C'est donc un ogre, le "Lieutenant"?

— Bien pis ! Comment n'as-tu pas déjà compris ?... C'est le fils de Boissier...

— De Tony Boissier, ma chérie ; il est ici... en congé... Ah ! quelle aventure ! Quelle aventure !

II

Ce nom, "Tony Boissier", avait éclaté comme une bombe dans la vieille salle à manger.

Tony Boissier, le voisin, l'ennemi... l'ennemi irréconciliable.

Riche lui aussi, plus riche encore peut-être que les Girardot, il avait, malgré sa fortune, malgré le collège, malgré son frottement aux gens de bonne compagnie, gardé intacte l'âme de ses pères, paysans acquéreurs de biens nationaux en 1793, durs à la peine, âpres au gain, incapables de résister à la chicaneuse humeur de leur sang dauphinois.

L'influence de la femme qui, si souvent, établit son empire sur les plus impérieux, ce pouvoir d'un être de faiblesse et d'attrait, il ne l'avait jamais subi.

Celle qu'il avait épousée était morte jeune, tuée peu à peu, lentement, par l'implacable régime de cette maison où l'épouse du maître n'était que sa première servante, plus exposée encore que les autres à ses rebuffades et à ses colères.

C'était une belle créature qu'il avait prise en plein épanouissement. En devenant la riche Mme Boissier, elle avait cru faire un rêve inespéré. Le lendemain de son entrée dans cette maison son réveil fut une épouvante. Mais c'était trop tard.

Elle essaya alors de conquérir son mari par sa bonne humeur, ses prévenances, sa souriante docilité. Peine perdue.

Elle avait une heureuse nature, ouverte, franche, facile à apitoyer et à émouvoir. Tout cela, pour le maître du logis, n'était que sentimentalité et niaiserie dont il fallait se débarrasser, et vite.

Alors, elle concentra ses affections, sa vie, sur le petit enfant qu'elle avait eu aussitôt après leur mariage.

Son Pierre, c'était sa joie unique, sa passion farouche. Et puis, en grandissant, elle voyait bien qu'il l'aimait aussi, son petit, qu'elle était tout pour lui comme il était tout pour elle. Tony Boissier trouvait qu'elle l'élevait fort mal.

Peut-être aussi, sentait-il, au fond de son cœur de père, s'élever un sentiment de jalousie rancunière contre celle qui accaparait ainsi l'enfant.

Lorsque Pierre eut dix ans, Boissier signifia que le moment était venu de l'envoyer au lycée de Grenoble. Elle supplia son mari de le lui laisser encore un peu. Interne, si jeune, si délicat ! A Grenoble, si loin ! Peine et pleurs perdus, Boissier fut inflexible.

Alors, séparée de son petit, elle se replia sur elle-même, devint indifférente à tout, même aux colères de celui qui, jadis d'un mot, la faisait trembler.

Un jour Tony Boissier s'aperçut qu'elle chancelait sur ses jambes.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il. Es-tu malade ?

Elle hocha la tête :

— Je ne sais pas, mais il me semble que je vais tomber.

Le lendemain, elle s'alitait. Quelques semaines après, elle exhalait son dernier

soupir en appelant cet enfant adoré qu'elle ne devait pas revoir.

Depuis, Tony Boissier était resté seul dans sa maison, haussant les épaules avec une compassion méprisante au souvenir de la pauvre créature dont il avait pendant près de douze ans — inconsciemment peut-être — étouffé la vie en lui broyant le coeur.

Après tout, elle avait accompli sa fonction. Elle lui avait donné un enfant, un seul, un fils.

De cette façon, il y avait toujours souche de Boissier, et le domaine — le domaine de Buissonrond — ne s'émietterait pas en se partageant. Tout allait bien.

Et Tony Boissier, qui n'avait pas encore quarante-cinq ans, n'en fut que plus âpre au gain, plus dur au travail, pendant que le petit Pierre s'instruisait au lycée pour en sortir bien armé, quand ce serait à son tour, devenu un homme, de défendre sa terre et son argent.

Mais à ce moment, Boissier avait connu d'autres sentiments, d'autres passions que ceux du paysan courbé sur cette terre qu'il aime par-dessus tout.

On l'avait nommé maire de Saint-Romain, et il s'était senti, ce jour-là, gonflé d'une bouffée d'immense orgueil.

C'était au moment où le parti républicain, en France, arrivait enfin au pouvoir.

Jusqu'alors le châtelain, le propriétaire de ce pigeonnier aux poivrières pointues qui s'élève sur le coteau voisin où, d'un côté, il domine un escarpement assez abrupt, — jusqu'alors M. le baron de la Rochère était, de père en fils, par droit de tradition et de naissance, maire de Saint-Romain.

Naturellement, il représentait les idées de conservation et aussi un peu celles de réaction monarchique ; et, depuis 1870, Tony Boissier lui faisait une guerre sournoisement acharnée qui l'avait posé, dans le pays, en chef de l'opposition démocratique.

D'ailleurs, il jouait ce rôle avec une parfaite conviction :

Si le baron représentait la tradition royaliste, Boissier était jacobin par tempérament, comme par héritage. Aux plus hauts que lui il demandait l'égalité, quitte à la refuser à ses inférieurs. La liberté, il la voulait, pour lui. Et la fraternité était surtout en scène quand cela se passait en conversations et qu'elle devenait prétexte à dauber ferme sur M. de la Rochère.

Aux élections Boissier passa d'emblée à la tête de la liste républicaine, et, une fois maire, il connut l'ivresse du pouvoir.

Parfait tyran, d'ailleurs, dans sa mairie comme dans sa maison, il avait terrorisé son conseil municipal, mené la commune tambour battant et fait dire aux habitants de Saint-Romain :

— Un rude homme tout de même que M. le maire...

Car les audacieux et les forts ont toujours raison auprès des timides et des veules, — jusqu'au moment, où trop brutalement tondus, les moutons deviennent enragés.

Mais ce moment n'était pas venu ; et longtemps encore on devait admirer et redouter Tony Boissier dans ce petit pays où il jouait les Louis XIV en face du châtelain détrôné et où son domaine de Buissonrond n'avait de rival que celui de la Buissonnière dont il était le voisin mitoyen.

C'est bien de cette mitoyenneté qu'étaient venues la querelle entre Boissier et Girardot ; — et elle datait de loin.

Elle datait d'un jour où ils avaient eu une discussion violente à propos d'une borne déplacée — on ne sut jamais ni comment ni par qui — et que Tony Boissier voulait replanter sur un point appartenant à son voisin en bonne et héréditaire propriété.

Mais il perdait la notion du juste et de l'injuste, ce Boissier, dès qu'il s'agissait

de cette terre qu'il aimait jusqu'à l'inconscience.

On alla au juge de paix du canton qui n'hésita pas à donner tort à M. le maire de Saint-Romain.

Boissier en appela au tribunal de Saint-Marcellin. Il y fut encore battu. Cette fois sans appel.

Mais il avait sa vengeance toute prête : une vengeance raffinée.

Sur la limite mitoyenne de leurs domaines, M. Girardot possédait une ligne d'admirables noyers — des noyers de vingt-cinq ans, en plein rapport — qui dépassaient de quelques centimètres l'intervalle qu'on doit laisser entre des arbres de haute venue et l'héritage de son voisin.

Tony Boissier lui fit sommation d'avoir à les rabattre à la hauteur de deux mètres ou à les reculer à la distance réglementaire.

C'était d'une féroce ironie. On ne dé plante pas des noyers de vingt-cinq ans. On ne rabat pas à deux mètres des arbres dont le tronc mesure quinze pieds de hauteur avant les premières grosses branches.

M. Girardot lui fit offrir une indemnité Tony Boissier haussa les épaules. Il avait pour lui le "sumum jus" qui est aussi la "summa injuria". M. Girardot abattit les arbres, ses quarante-six arbres. Il en aurait pleuré.

Mais, de ce moment, la haine des Atrides ne fut que de la Saint-Jean, comparée à celle de ces deux hommes ; et, de ce moment aussi, Louis Girardot se dit que, si son voisin avait eu la revanche, il aurait, lui, la belle.

Il la chercha pendant trois ans.

Peut-être ne l'eût-il pas trouvée, car il était bonhomme, sans grand fiel et sans ténébreuse astuce ; mais elle lui fut apportée, toute appétissante, toute prête à servir, par M. le curé de Saint-Romain, par l'abbé Gaindron, un grand sec, à l'al-

lure de paysan bonasse, et fin comme un diplomate de la cour romaine.

Peu à peu, alors, sans tapage, M. Girardot fit moins espacées ses visites au château où jusqu'à ce jour il avait fréquenté, ses goûts et ceux de Mme Girardot différant trop de ceux du baron et de la baronne de la Rochère qui menaient, dans leur pigeonnier et assez fastueusement, la vie de gentilshommes campagnards.

L'influence de M. Girardot dans le pays était celle d'un grand propriétaire disposant, par ses fermiers, domestiques, ouvriers et fournisseurs d'une trentaine, de voix électorales.

Une alliance secrète fut conclue entre le château et la Buissonnière ; et, trois mois après, au renouvellement de la municipalité, le tyran de Saint-Romain s'éveillait en bas de la roche Tarpéienne.

Sa liste avait été mise en déroute. M. de la Rochère passait en tête de la liste adverse, avec une quarantaine de voix de majorité, sur deux cents électeurs. Il reprenait possession de cette mairie dont Boissier l'avait autrefois expulsé. L'abbé Gaindron se débarrassait de celui qui, pendant son proconsulat, lui avait si souvent cherché chicane ; et Louis Girardot dit, ce jour-là, à sa femme :

— C'est la première fois que je me console un peu d'avoir arraché mes quarante-six noyers.

Quant à Tony Boissier, il faillit en prendre une attaque. Cette mairie, c'était sa chose, son orgueil, son prestige ; et puis ce petit homme trapu, aux épaules carrées, aux cheveux gris en brosse et aux sourcils en broussaille sur de petits yeux gris pointus comme des vrilles, avait la mégalomanie de l'autorité.

Il se retira, non pas précisément sous sa tente, mais dans son domaine de Buissonron, plus bourru, plus ours que jamais ; et quand il sut à qui il devait ce crève-coeur, il se contenta de répondre :

— C'est bon. Tout se paye.

Et il alla quereller ses gens.

A ce moment, son fils achevait, au lycée de Grenoble, de brillantes études.

Cet enfant ne lui ressemblait guère.

Pendant les dix premières années de sa vie, la tendresse de sa mère avait laissé dans son esprit, dans son coeur, une ineffaçable empreinte. Elle l'avait initié à ses idées, à des sentiments bien ignorés de Tony Boissier et d'autant plus indéracinables plus tard qu'ils avaient pu grandir silencieusement, librement, dans un terrain réservé où jamais le maître du logis ne s'était avisé de la moindre exploration.

Au lycée l'enfant s'éveilla au contact d'un autre monde intellectuel et moral. A ces garçonnets muets et attentifs, l'histoire de jadis est pleine d'enseignements imprévus, en même temps que la vie commune fait naître en eux des idées de générosité, de loyauté, de franchise, d'amour-propre aussi, et de sentiments d'une valeur personnelle que respectent déjà les camarades.

Lorsque, sur la fin de ses études, Pierre Boissier se vit au moment de revenir à Saint-Romain où il n'avait, depuis si longtemps, que passé ses mois de vacances — et bien maussadement, — il se demanda ce qu'il irait y faire.

Il connaissait son père et ce n'était pas pour le rassurer. Non, à coup sûr, il ne l'accusait pas, dans son coeur, d'avoir à se reprocher la mort de la pauvre maman qu'il avait tant pleurée, au dortoir, quand on ne le voyait plus, caché sous ses couvertures. Mais il savait bien qu'il n'avait pas été bon pour elle. A dix ans, l'oeil d'un enfant intelligent est un oeil implacable. Pierre avait vu et il ne devait jamais oublier.

Rester dans cette maison morne, n'y esuyer que rebuffades, y vivre dans une quasi servitude, où finirait par s'annihiler tout ce qu'il se sentait de volonté et d'énergie, de valeur acquise, n'être d'ac-

cord sur rien avec ce père dont il ne partageait ni les idées, ni les goûts, qui ne lui laisserait ni liberté, ni responsabilité, ni initiative... non, il s'y refusait.

Et, après avoir brillamment passé ses examens de baccalauréat, il déclara à Tony Boissier qu'il voulait affronter le concours de Saint-Cyr auquel il s'était aussi préparé.

— Pour te faire militaire ! s'écria son père stupéfait.

— Puisque je dois l'être pendant quelque temps, autant comme officier que comme soldat.

Boissier fronça ses gros sourcils en réfléchissant à cette raison-là qui n'était pas sottie.

Après tout, ces galons, ça battait sa manie des grandeurs.

“Et puis, se disait-il, je n'ai pas encore besoin de lui, il verra du pays... ça lui facilitera peut-être un plus beau mariage. Et, le moment venu, je le ferai revenir à la maison.”

Il donna donc son autorisation. Mais il ne devait guère tarder à s'en repentir.

Brillant officier, décoré à Madagascar, après un superbe fait d'armes, renvoyé en France pour y rétablir sa santé un peu altérée par ce climat perfide, passant tout naturellement à Saint-Romain son congé de semestre, Pierre n'avait pas hésité à répondre quand son père lui disait.

— Eh bien, garçon, te voilà avec la croix. Ce serait le moment de démissionner. Tu as de ces gens tout ce que tu pouvais en espérer, je me fais vieux...

— Donner ma démission ! Oh ! père, nous avons le temps de reparler de ça.

Mais chaque fois que Tony Boissier en reparlait, il s'apercevait un peu mieux qu'il se heurtait, lui aussi, à une volonté tenace, à une volonté obstinée comme la sienne.

Pierre aimait ce métier dont la discipline rigide s'accommode si bien avec la complète liberté de l'esprit et de l'âme.

Et puis, il s'entendait de moins en moins avec ce vieillard aux idées figées, au coeur aigri.

C'était pour lui une gêne constante, ce souci de ne pas amener de heurt entre deux logiques, deux mentalités si opposées : choc qui eût aussitôt provoqué quelque scène pénible que le jeune officier n'aurait ni voulu ni pu supporter.

Et Pierre se disait :

« Six mois, soit, pendant lesquels mon père ira de son côté et moi du mien. Mais toute la vie ainsi, non. »

Et s'efforçant à fouiller dans sa conscience pour s'assurer si elle ne lui reprochait rien :

« Mon père m'aime à sa façon, c'est certain ; et moi aussi je l'aime, prêt à lui faire tous les sacrifices... tous, excepté celui de ma dignité et de mon avenir. D'ailleurs, depuis quatorze ans, jamais il n'a, jusqu'à ce jour, éprouvé le besoin d'un rapprochement. Je ne manque donc pas à son coeur, pas même à ses intérêts matériels, mais seulement à sa vanité et à ses petites combinaisons autoritaires. Rien ne m'empêche donc de rester dans la grande famille où je vis de la vie intime qui me convient, où je respire librement, où, si j'ai des chefs, je n'ai pas de maître. »

Et voilà pourquoi, depuis un mois bientôt, le lieutenant Boissier refaisait, au pays, sa santé légèrement atteinte par le climat de Madagascar. Voilà pourquoi jamais Gratiennne ne l'avait vu. Voilà pourquoi ce nom prononcé par son grand-père et sa grand-mère la jeta elle-même dans un immense étonnement :

— Le fils Boissier !

Mais on ne lui avait pas fait arracher quarante-six noyers, à elle. Mais la rancune de son grand-père Girardot n'était pas entrée dans son coeur. Mais elle ne connaissait M. Boissier que comme un voisin d'aspect rébarbatif qui la regar-

daît en dessous quand ils se rencontraient sur le même chemin.

Aussi, s'écria-t-elle en un élan de franchise :

— C'est bien possible que son père soit un ours, mais lui, bonne-maman, c'est un lion... un lion généreux... Et quand je le rencontrerai...

— Eh bien, tu lui feras ton remerciement toi-même, c'est entendu ; et tout sera dit.

Quelques jours avaient passé.

Gratiennne s'installait bienheureusement dans sa chambre qu'elle retrouvait toute vieillotte, toute souriante, avec son papier à ramages démodés, ses meubles de noyer aux formes droites et anguleuses, ses rideaux de perse glacée à fleurs rouges devenues d'un rose très pâle ; et surtout avec cette grande fenêtre ouverte sur les Alpes prochaines dont la crevasse de l'Isère semblait arrêter le colossal écroulement.

Autrefois, ç'avait été la chambre de cette tante Camille dont on ne parlait jamais et dont cependant le souvenir, dans la maison, restait si vivace.

De là, par les matins ensoleillés, c'était un charme, l'aspect de la ferme avec ses vastes magnaneries, son vieux puits, ombragé d'un énorme saule pleureur, où, trois fois par jour, les grands boeufs de labour allaient boire à l'auge de pierre, « au bachat » comme on dit là-bas...

... Avec, un peu plus loin, l'airé d'argile battue qu'entourent ses meules de paille ; avec, plus loin encore, le verger où les vieux cerisiers se boursouflaient de ces excroissances gommeuses que, toute petite, elle aimait tant à récolter ; avec enfin la lisière des bois de chênes qui s'embroussaillaient jusqu'à la faille géante où ils disparaissaient brusquement en dévalant vers l'Isère qui, là-bas, au fond, roule ses eaux noirâtres.

La Buissonnière était assez près de la rivière encaissée.

La vieille maison de maître s'accotait fraternellement contre la ferme grouillante de bétail, dorée de fumiers où les poules s'acharnaient à picorer, encombrée de tombereaux et de chars à boeufs aux timons relevés.

Elle en était séparée par un mur d'enceinte particulière qui entourait, devant sa façade principale, une grande salle d'ombrage formée d'un triple rang de vieux platanes et continuée par un vaste jardin où un peu d'agréable se mêlait à beaucoup d'utile.

Au bord des allées droites c'étaient bien les rosiers, les iris, les giroflées et les violettes qu'on suppose. Mais tout cela encadrait de grands carrés où l'on ne voyait plus qu'arbres fruitiers et plantes potagères.

Les murs assez élevés étaient réservés aux espaliers dont les muscats, en septembre, attiraient des essaims de guêpes, ennemies personnelles de Mme Girardot. Dans l'angle le plus abrité, un figuier résistait, depuis de longues années, à l'hiver et à ses neiges.

Et c'était charmant, tout cela, parce que c'était très simple, parce que le jardin ressemblait à la maison, la maison à ses habitants, et qu'il s'y épanouissait autant de bonhomie que de fleurs.

Et puis, au loin, s'étendaient les terres à labour toutes rayées de vignes montées sur des hautins, tout entourées de leurs ceintures de noyers ; et cela se prolongeait jusqu'au sillon, un simple sillon à peine plus creux et plus large que les autres, qui séparait la Buissonnière de Buisronrond.

Il n'y avait là, au voisinage, qu'un petit hameau qu'on appelait l'Épinouse, sans doute à cause des ronces plus échevelées qui en bordaient le chemin plus creux, un hameau disparaissant à demi, dans la grande faille, sur la route qui

conduit au bac traversant la rivière.

Il ne passait guère, par là, que les gens des deux domaines et de la petite voisine ; et ce coin perdu de la vallée de l'Isère était exquis d'intimité, de vétusté, d'ombre à demi traversée par le soleil, de senteurs vibrantes sous la voûte des noyers et de parfums plus pénétrants encore dans le bois de chênes où le sentier de sable silencieux se borde de bruyères dressant leurs tiges roses, qui se cassent comme du bois mort dans la main qui vient les cueillir.

Tout de suite, Gratiennne avait organisé sa vie nouvelle.

A sa grand'mère elle avait dit :

— Je ne suis plus ici une demoiselle de la ville en vacances, mais une campagnarde chez elle. N'est-ce pas, bonne-maman, que je suis chez moi ?

— Ah ! pauvre chérie, tu le sais bien ?

— Alors, apprends-moi ce qu'une campagnarde doit savoir faire dans sa maison.

Et cela devenait une joie, une joie quasiment parfaite pour la bonne femme, cette mignonne qui trottinait autour d'elle, qui l'égayait par la musique de sa jeune voix, qui l'émerveillait par sa souplesse alerte — et à qui elle allait apprendre son métier de maîtresse de maison.

— Non, ma mignonne, lui disait-elle, non, pas un métier ; mais un art, une science qui font, aux yeux d'un ami amoureux, sa jeune femme encore plus charmante et plus aimée. Je te le dis, Gratiennne parce que je le sais.

Et, dès les premiers jours, elle commençait à l'initier, à lui ouvrir les profondes armoires pleines de linge qui sent l'iris (l'iris donne à la toile un parfum bien plus fin que la lavande), à disserter sur la prochaine lessive, à supputer les confitures plus lointaines...

— Et puis, faisait Gratiennne, il y aura aussi mon piano, mon dessin, mes livres.

— Ton piano arrivera par la petite vi-

tesse, tes livres aussi. Et ton dessin... ton dessin... Qu'est-ce que tu veux donc dessiner tant que ça ?

— N'importe quoi... toi, grand-père, la maison, le jardin... Là-bas, les bois de chênes.

Et Mme Girardot en fronçait presque les sourcils. Le dessin, la peinture... Ah ! Dieu, c'est ce qui lui avait pris sa pauvre Camille. Et elle en avait gardé à tout cela une rancune farouche.

Mais enfin elle ne pouvait dire à cette enfant ce qu'elle pensait d'un art d'agrément qui ne lui apparaissait que comme une diabolique invention ; et elle se contenta de lui répondre :

— Les bois, il y fait encore trop frais tu attendras le gros de l'été.

Et puis elle ne lui laissait guère le temps de songer à ces amusettes.

Son initiation était une diversion attrayante, puissante, qui séduisait Gratiennne par sa nouveauté, par son activité, par son importance.

Et l'on attendait patiemment le piano et les caisses de livres en s'essayant, sous l'oeil expert de Françoise, à feuilleter la pâte des tartes, en allant voir au poulailler, à la lapinière, au fruitier.

— Parce que partout, toujours, il y a à faire dans une maison, ma chérie, disait la petite vieille aux joues roses et aux cheveux d'argent.

Et, ce jour-là, elles revenaient toutes les deux des étables de la ferme où, depuis la veille, il y avait une pensionnaire nouvelle : une jolie petite "velle" jaune et blanche avec un mufle couleur de chair, de gros yeux noirs aux cils d'albinos, — une "boyonne" arc-boutée sur ses jambes encore trop longues et que sa mère léchait doucement, pendant qu'elle s'attachait au pis de la bonne bête en le bourrant frénétiquement de grands coups de tête..

...Lorsque, en rentrant dans la salle à manger qui servait aussi de salon (dame ! on avait trouvé cela ainsi établi et on n'a-

vait jamais songé à y rien changer), elles virent la soutane noire, la figure béatement souriante et le menton mal rasé de monsieur le curé.

L'abbé Gaïndron venait faire une petite visite à ses excellents paroissiens, une visite d'où, toujours, il rapportait quelque chose.

— Pour les pauvres, disait discrètement Mme Girardot.

Et le brave curé qui n'était pas, lui non plus, dans l'opulence, ne la contredisait pas en avançant, discrètement aussi, sa main gauche qui devait ignorer ce que ferait sa main droite quand elle disposerait à son tour des libéralités de la bonne dame.

L'abbé était en grande causerie avec M. Girardot, et à la vue de Gratiennne :

— Voilà donc, s'écria-t-il, ma nouvelle paroissienne : Je sais, mademoiselle Delestang, que vous avez eu l'heureuse pensée de venir apporter la joie dans cette maison et que M. votre père s'y est prêté dans toute la bonté de son coeur. Alons, tant mieux pour tout le monde. Tant mieux pour la paroisse. Tant mieux pour le château où il y aura souvent un aimable visage de plus.

Et il s'interrompit pour demander à M. Girardot :

— Vous y avez déjà présenté cette charmante enfant.

— Pas encore, monsieur le curé, elle arrive.

— Vous êtes en trop grande amitié avec M. le baron pour que cela tarde bien longtemps. L'amitié des parents deviendra aussi celle des enfants ; tout cela réjouira l'oeil du pasteur, ma chère madame Girardot.

Et l'on parla d'autre chose ; après quoi l'abbé Gaïndron prit congé. Mais, lorsqu'on l'eut accompagné jusqu'à la porte de la ferme et qu'on l'eut vu disparaître au tournant du chemin :

— Nous sommes donc si amis que ça

avec les la Rochère ? demanda Gratienne en riant.

— Mais oui, ma chérie, tu sais bien que c'est grâce à ton grand-père que le baron est redevenu maire. Dans trois mois, c'est encore grâce à lui qu'il sera renommé.

— Il y aura donc des élections ?

— Oui. Voilà quatre ans que les dernières ont eu lieu.

— Et vous allez souvent au château ?

— Moi, non. Je m'y ennue un peu. Mais ton grand-père, oui. Ce sont de charmants voisins et pour toi, en effet, cette relation sera agréable.

— Pourquoi donc ?

— Parce que la maison est très gaie, maintenant. M. Daniel est revenu.

— Il a donc fini son droit ?

— Depuis le temps !

— Revenu... pour tout de bon ?

— Ma foi, ils disent que oui. Il faut bien qu'il se range un jour ou l'autre.

— Quel âge a-t-il donc !

— Vingt-cinq ou vingt-six ans, peut-être un peu plus. Cependant, il était au collège en même temps que le fils Boissier. Je les vois encore tous les deux avec leurs képis et leurs tuniques à boutons jaunes. Ils se tutoyaient même dans ce temps-là.

— Ils ne doivent plus être aussi amis.

— Dame !...

Et comme elles étaient rentrées :

— Il ne s'agit pas de ça, fit Mme Girardot. La couveuse jaune n'a pas encore mangé aujourd'hui. Viens, que nous la sortions de dessus ses oeufs. Elle y mourrait bien de faim, pauvre bonne bête !

Pendant ce temps, l'abbé Gaïndron regagnait son presbytère.

Il allait lentement, un peu courbé, tout songeur, si préoccupé qu'il ne voyait seulement pas, dans les champs, de chaque côté du chemin, les petits garçons galoper de loin, pour venir lui dire en ôtant avec ostentation leur chapeau : "Bonjour, monsieur le curé !"

Non, il réfléchissait à des choses qui n'avaient rien de désagréable, car il lui arrivait de se sourire à lui-même et de se faire des gestes péremptaires, en réponse à quelque objection qu'il venait de culbuter d'une réponse topique.

Il alla même jusqu'à murmurer :

"Bonne affaire, excellente affaire..."

Et comme il arrivait à la cure, sur la place du village :

— Marie, fit-il en entr'ouvrant la porte, je vais au château.

— Mais vous reviendrez pour dîner, monsieur le curé ?

— Je ne sais pas, ma bonne. Vous le verrez bien.

Et tout guilleret, frottant ses mains en les roulant l'une dans l'autre, de ce geste qu'on peut appeler ecclésiastique, tant il est spécial aux prêtres et aux religieux, il prit le chemin qui monte doucement jusqu'au château.

Il a assez bon air, ce petit château de la Rochère, quand les toits pointus de ses quatre tourelles en poivrières brillent, comme ils brillaient en cet après-midi, au soleil d'une belle journée.

La colline aménagée en parc s'entoure d'une confortable enceinte. La grille d'entrée a du caractère et de l'ampleur. Ça ne sent ni le neuf, ni le truqué.

Et, en effet, les la Rochère étaient déjà là depuis bien des générations, lorsqu'en 1793 l'arrière-grand-père Boissier acheta leurs plus belles fermes au prix d'un paquet d'assignats qu'il n'avait pas payés le centième de leur valeur nominale.

Dans ce temps-là, prudemment, le châtelain avait émigré. Quand il revint après Thermidor, il eut la chance de retrouver son château intact, avec pas mal encore de ses terres, dont personne n'avait osé se rendre acquéreur, ce Boissier, à peu près seul dans le pays, ayant eu une telle audace.

Le baron, petit hobereau de province,

ne toucha que fort peu au milliard des émigrés. Cependant, lorsqu'il mourut, en peu de jours, il repassa à son fils un domaine encore assez arrondi. Celui-ci trépassa à son tour, sans l'avoir ni amoindri, ni augmenté, et c'est son fils qui le détenait actuellement en attendant qu'il le laissât après lui — et le plus tard possible — à son unique héritier, à ce Daniel dont le curé, sans en prononcer le nom, venait tout à l'heure d'évoquer le souvenir chez les Girardot.

L'abbé Gaindron songeait-il à toutes ces choses d'autrefois, lorsqu'en initié il fit jouer le secret d'une petite porte ménagée dans la grille, à côté du grand portail ?

Sa préoccupation était-elle de tout autre nature lorsqu'il s'engagea dans l'allée, bordée de fusains carrément taillés en haie touffue, par où l'on accède au château ?

Toujours est-il que, continuant à se tenir une conversation animée par des gestes énergiques, il arriva dans une espèce de parterre entouré de murs à hauteur d'appui qu'ornaient quelques vases en poterie et qu'on appelait sans sourciller "la Cour d'honneur" parce qu'il fallait passer par là pour atteindre le petit perron de la porte principale du château de la Rochère.

Alors avisant un garçon dont le tablier bleu indiquait les fonctions de jardinier :

— Claude, M. le baron est-il chez lui ?

— Oui, monsieur le curé.

— Il y a du monde ?

— Je ne pense pas.

— Demandez-lui, je vous prie, s'il peut me faire la faveur de me recevoir.

— Vous savez bien, monsieur le curé, que pour vous il y est toujours. Venez avec moi.

L'instant d'après, l'abbé Gaindron était introduit dans une façon de cabinet-bibliothèque où se tenait volontiers le ba-

ron quand il ne courait pas à travers ses terres.

C'était un gros homme sanguin, autrefois blond, maintenant poivre et sel, qui avait encore bonne mine et qui accueillait les gens d'un abord jovial et sans façon.

Cette rondeur dans les manières n'était pas affectée, mais elle allait avec le correctif de deux petits yeux bleu clair, qui ne pouvaient s'empêcher de regarder à la dauphinoise... jusqu'au fond de ce qu'on aurait essayé de leur cacher. Au demeurant, le baron était un bon homme, facile à vivre, optimiste, mais qui n'oubliait pas que les affaires sont les affaires.

Il offrait déjà un cigare à l'abbé Gaindron.

— Allons, curé ; nous sommes seuls et je sais que ceux-là, vous les aimez.

— Vous me tentez monsieur le baron.

— Et comme cela, je pourrai allumer ma pipe. Qu'est-ce qui vous amène, mon brave curé ?

— Je viens de chez M. Girardot.

— Il va bien ?

— Et sa petite-fille, Mlle Delestang est une bien charmante enfant

L'œil du baron se croisa avec celui du curé.

— Pourquoi me dites-vous ça ?

— Parce qu'elle est ici... pour y demeurer... sans doute jusqu'au moment où elle se mariera.

— Ah ! vous croyez.

— Oui. Elle a une jeune belle-mère ; cela, vous le savez. Elle est très jolie, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, très jolie, très intelligente, très attrayante. Et sans médire en rien de la nouvelle Mme Delestang...

— Vous croyez que Mme Delestang aime mieux savoir un peu loin d'elle cette beauté, cette intelligence et cet attrait ?

— Cela d'ailleurs se passe tout à fait amicalement. Rien de plus naturel que de confier cette enfant à ses pauvres

grands-parents, si seuls, si désireux d'affection, de soins filiaux.

— Oui. Et ensuite, l'abbé ?

— Ensuite, monsieur le baron, il y a là une dot qui, avec les espérances, non, je m'exprime mal, avec les prévisions certaines, n'ira pas à bien loin de cinq ou six mille francs... peut-être à davantage.

— Tant que ça ?

— Comptez : la fortune de sa mère, la moitié — au moins — de l'héritage de ses grands-parents, peut-être toute la fortune de son père qui, après peut-être toute la fortune de son père qui, après dix ans d'un second mariage, n'a pas eu d'autre enfant.

— C'est fichtre vrai !

— Et je me suis dit : Voilà une jeune fille qui arrive à Saint-Romain. Ses premières impressions seront assurément les plus vives. M. Daniel a tout pour plaire. Et je serais si heureux de voir les deux plus importantes maisons du pays...

— Curé... diable ! C'est que c'est, en effet, à réfléchir. Vous savez ma situation... je n'ai pas d'ailleurs à la cacher.

— C'est justement pour cela que je me disais qu'après tout... la petite mésalliance...

— Oh ! la mésalliance !

Il eut une bouffée de tabac très éloquente, pendant que l'abbé Gaïndron :

— Et en s'y prenant avec de la prudence et de l'adresse...

— Seulement, Daniel voudra-t-il ?

— Montrez-lui seulement la jeune fille, monsieur le baron.

— Elle est donc si jolie que ça ?

— Monsieur le baron, je m'y connais mal et c'est peut-être un peu sortir de mon caractère que de parler de ces choses.

... Mais, fit-il après une bouffée répondant à celle du baron, M. Daniel serait bien difficile. Et j'en sais qui lui ont plu, beaucoup...

— Ah ! le scélérat !

— Et qui n'étaient pas dignes de dénouer les cordons des souliers de Mlle Delestang. Voilà mon opinion.

— Diable ! diable !... Alors vous pensez qu'il serait bon d'en parler à Daniel ?

— Sans même trop attendre, monsieur le baron.

— Alors, si vous lui en glissiez un mot ?

— Moi ? Non. Ça le mettrait en défiance.

— Pourquoi donc ?

— Il s'imaginerait tout de suite que cette jeune fille est une petite... je ne sais comment dire...

— Oui, fit le baron en riant, une petite bigote ; et ce n'est pas ça qui lui monterait l'imagination, à monsieur mon fils.

— Hélas ! Mais enfin, pour lui faire épouser une bonne chrétienne, peu importe le moyen, si l'on arrive au but. Mlle Delestang sort du Sacré-Coeur de la Ferrandièrre. C'est une jeune fille accomplie. Vous connaissez comme moi les idées et les opinions de nos excellents voisins.

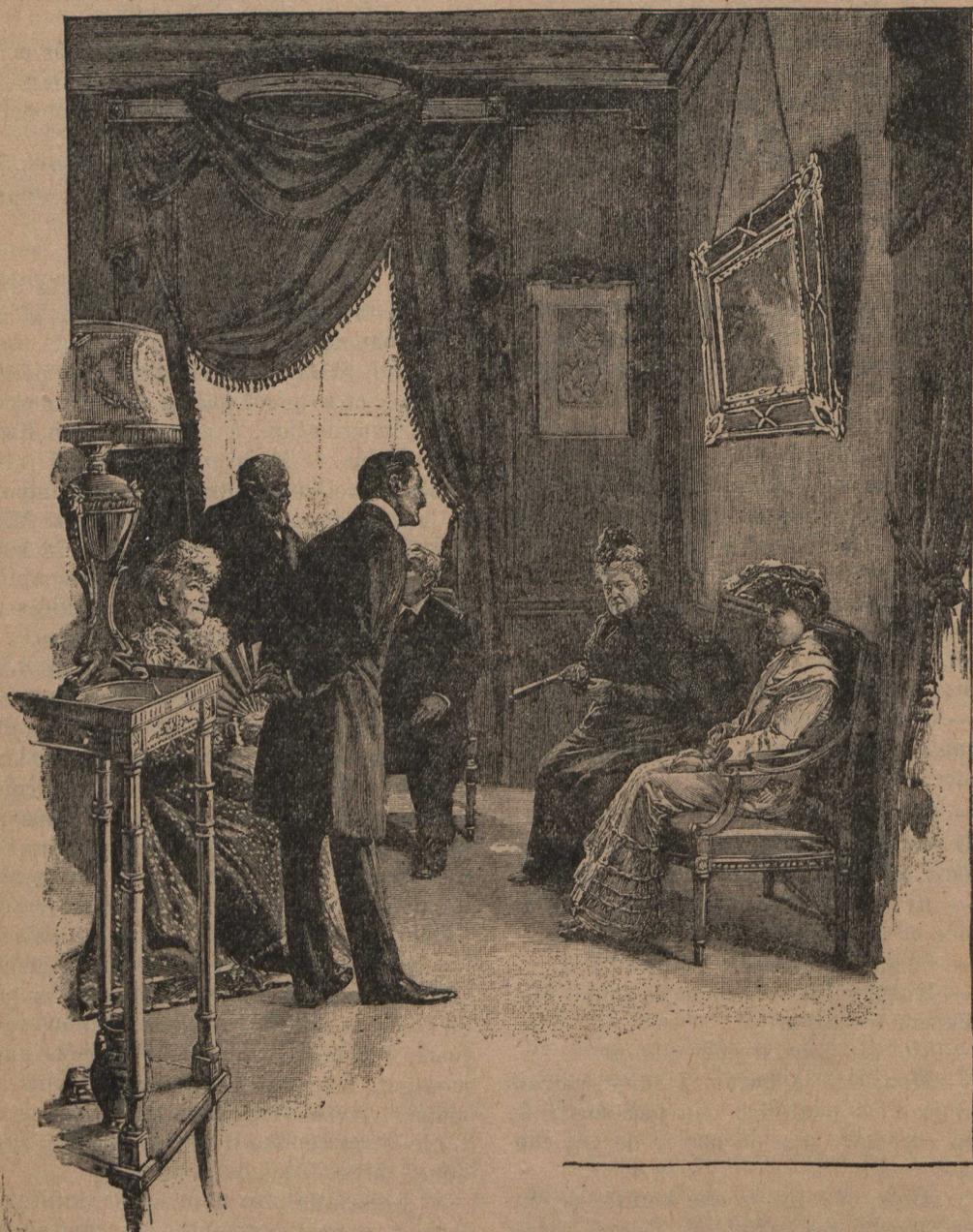
— Mais eux, voudront-ils de Daniel ?

— Vous badinez, monsieur le baron.

— C'est que... il n'est pas accompli, lui, au sens qu'ils entendront. Charmant garçon, oui ; mais ses allures... ses équipées... Ah ! mon pauvre curé, vous ne savez pas le fil qu'il nous a déjà donné à retordre... Ah ! le bourreau d'argent ! Et nous sommes obligés de compter, la baronne et moi... Le train de la maison, les récoltes mauvaises, les fermiers en retard... Daniel avec ses poches percées par où l'argent file, file... Nous arrivons tout juste. Pendant ce temps, les impôts augmentent. L'argent rapporte de moins en moins. Avec vingt-cinq mille francs de rente, c'est comme il y a trente ans avec douze mille. Vous le savez !

— Raison de plus pour les arrondir, ces fermes, pour l'augmenter, ce capital. Et vous en avez le moyen sous la main.

— Ce n'est pas prouvé. Que Daniel plaise à la jeune personne, cela je le crois



Elle lui apparaissait délicieuse...

très possible. Il est assez beau garçon, assez aimable, assez brillant pour faire impression... Mais Girardot... mais sa femme ! C'est du positif qu'ils vont demander, eux ! Ils ne s'emballeront pas, eux : ils établiront leurs comptes. Et si leur petite-fille est un si beau parti, ils trouveront que monsieur mon fils n'apporte ni une assez grosse dot, ni d'assez belles espérances.

— Ils ne trouveront pas cela, monsieur le baron.

— Pourquoi dites-vous cela d'un air si assuré ?

— Parce que vous avez parlé de tout, excepté d'une chose principale.

— Qui est ?

— La baronnie. Elle sera un jour baronne, la femme de M. Daniel, baronne en vrai. Ce ne sera pas de la noblesse de l'Empire. Ce ne sera pas, avec tout le respect que je lui dois, de la noblesse romaine... mais de la vieille, de la bonne.

— Ah ! sur ce point, en effet, je m'exécute royalement. J'en apporte, huit siècles, curé.

— Pour moins que cela, les demoiselles américaines débarquent en France avec leurs milliards. Dites-en seulement un mot à M. Daniel, montrez-lui le domaine de la Buissonnière.

— Non, curé, la moitié du domaine seulement.

— Oh ! savoir encore...

— Eh bien donc, et la grande artiste, et Camille Girot ?

— Elle ne s'est pas mariée, la grande artiste. Elle n'a d'autre famille que Mlle Gratienne. Et puis, elle est brouillée avec ses parents. Vous ne savez pas quel testament ils feront. Les deux tiers de la Buissonnière peuvent parfaitement venir s'ajouter aux fermes du château. Je ne parle pas de la fortune de M. Delestang, de celui qui sera peut-être, de tous, le plus enchanté de ce mariage.

— Venez donc causer de cela avec la

baronne pendant que Daniel n'y est pas. Et puis, à dîner... parce que vous nous restez à dîner.

— Je ne sais si je dois me permettre..

— Permettez-vous, curé, permettez-vous. Et à table, sans affectation..

— Surtout, sans que ça ait l'air de venir de moi.

— Et Dieu veuille que monsieur mon fils en fasse son profit !

III

C'est quelques jours après ce diplomatique entretien que Gratienne vit, un matin, Mariette arriver tout courant.

— La mère Borel est bien malade.

— Qu'a-t-elle la pauvre vieille ?

— Eh ! d'abord son âge. Tout à l'heure, il paraît qu'elle a pris comme un étourdissement. J'y vais voir.

— J'y vais avec toi.

Ce n'était pas loin, dans une des plus pauvres maisons de ce hameau de l'Épinoise qui se blottit au bord du chemin descendant à l'Isère.

Et, tout en se hâtant, Mariette racontait à Gratienne :

— Voyez, j'apporte à tout hasard un peu de bouillon et de pain. C'est peut-être de ça qu'elle a le plus besoin.

— Elle est donc si misérable !

— Ça fait pitié. Son garçon... le Philippe...

— Oui, je le connais.

— Eh bien, il est parti marinier voilà déjà longtemps. Il doit avoir du travail du côté de Beaucaire, on ne sait pas au juste. et il ne revient plus. Ce n'est pas un mauvais garçon, mais il est comme les autres, il ne pense à sa vieille que quand il est là. Tant qu'elle a pu faire des journées d'un côté ou de l'autre, ça allait encore. Mais elle a pris, il y a quelque temps, une espèce d'attaque. Elle ne peut plus faire ressortir l'argent qu'elle coûte-

rait. Alors, on ne veut plus d'elle... et c'est la grande misère.

— La misère qui condamne à mort. Ah ! pauvre femme... Allons vite, Mariette !

Elles ne tardèrent pas à arriver. C'était lamentable.

Deux ou trois commères jacassaient dans ce taudis où, couchée sur un innombrable grabat, la vieille gémissait, les yeux fermés, la poitrine soulevée par une respiration courte, sifflante, sans que personne autour d'elle parût seulement se soucier de son agonie.

Et quand apparut Gratiennne :

— Oh ! il n'y a rien faire, demoiselle. Voyez, elle s'en va ; et c'est bien un bonheur pour elle.

La jeune fille, qui n'était pas encore habituée à cette féroce pitié des pauvres gens les uns pour les autres, haussa impatiemment les épaules :

— Viens Mariette, commençons par la déshabiller. Oh ! mon Dieu !... pas de draps !

Et comme elles s'y occupaient toutes les deux, la vieille ouvrit tout à coup des yeux d'anxiété, de détresse, de famine. Elle remua ses lèvres aux mille rides en bégayant quelques mots inintelligibles.

Mariette, qui avait son idée, versa une cuillerée de bouillon dans cette ouverture noirâtre.

Et aussitôt la bouche s'ouvrit à nouveau comme pour en solliciter une autre.

— Vous voyez bien. Elle meurt de faim.

— Alors, donnez-lui quelques cuillerées seulement.

Et répondant au regard anxieux de la vieille :

— Il faut aller doucement, la mère. Trop à la fois vous ferait du mal. Mais maintenant vous ne manquerez plus de rien.

Et aux commères qui s'exclamaient déjà : "On n'aurait jamais cru ! — Si on avait su ! — Elle aurait bien pu le dire !

— Vous auriez bien pu vous en douter, vous ; et faire comme moi, répondit hargneusement Mariette.

Et comme cette assemblée de femmes la gênait dans ses mouvements :

— Allons, laissez-moi au moins passer, puisque vous n'êtes pas bonnes à autre chose qu'à encombrer la maison.

Sur ce ton, elle eut vite vu disparaître le dernier cotillon.

— Les voilà parties, bon voyage ! Je vais mettre un peu d'ordre ici. Et puis ça ne sera pas sans besoin.

Pendant ce temps, Gratiennne, cuillerée par cuillerée, sans aller trop vite surtout, donnait ce bouillon qui, à vue d'oeil, ranimait la mère Borel.

— Allons, ma brave femme, ce ne sera rien.

Et quand elle eut enfin entendu la voix cassée de la vieille marmotter :

— Demoiselle, que le bon Dieu vous récompense !

— Oui, j'espère bien qu'il le fera, répondit-elle en riant, mais pour le moment il s'agit d'aider Mariette.

Et voyant la bonne fille tout occupée déjà à nettoyer un peu dans ce taudis d'Augias :

— Attends, je vais à la maison chercher quelque chose qui manque ici.

— Quoi donc ? J'irai bien.

— Non. Il faut que je le demande à bonne-maman. Attends-moi. Je reviens, mère Borel, et n'ayez plus peur, n'ayez plus peur.

C'étaient des draps — de vieux draps de coton, mais bien blancs, bien mettables encore — qu'elle était allée demander à sa grand'mère.

Et elle revenait les bras chargés, car elle apportait encore du sucre, du café, du riz... un tas de paquets dont elle avait rempli un petit cabas de paille "Souvenir d'Aix-les-Bains" qui ne s'était jamais vu à pareille fête... lorsqu'elle

eut un léger cri de surprise, presque de dépit.

Juste à ce moment, apparaissait au tournant du chemin un jeune homme venant de son côté, un jeune homme qui n'était autre que le lieutenant Boissier.

L'autre nuit, elle l'avait assez mal vu. Assez bien, cependant, pour être sûre qu'elle ne se trompait pas.

Cette taille svelte sous ces épaules carrées, ce pas résolu... et puis cette petite tache rouge à sa boutonnière.

Mais oui, il était très bien, ce jeune homme. Brun, avec un hâle doré sur les joues, avec des yeux qu'on devinait déjà grands et bien ouverts, quoique, à cette distance, on n'en pût spécifier la nuance exacte, avec des moustaches relevées qui découvriraient les lèvres rouges en les faisant paraître plus charnues.

Il la reconnaissait aussi ; ces lèvres s'étaient relevées en un léger sourire sur des dents un peu massives et très blanches.

Et comme il approchait :

« Les yeux sont bleu foncé, se dit-elle, pendant qu'il portait la main à son chapeau de feutre mou pour la saluer profondément et qu'il s'écartait déjà pour mieux lui laisser la place libre.

Mais elle, s'arrêtant brusquement et souriant aussi de son joli sourire :

— Oh ! monsieur ! Sans même me demander si je suis remise de mon émotion !

Il eut une rougeur d'étonnement.

— Je... je n'osais pas, mademoiselle, lui répondit-il dans toute la sincérité de sa surprise. Mais puisque vous m'y autorisez, oui, je serais heureux de savoir... très heureux.

Il la regardait en lui parlant et une émotion lui venait à présent du cœur aux lèvres, parce qu'il ne s'était pas encore douté qu'elle fût si jolie.

Mais c'est vrai. Elle lui apparaissait délicieuse, cette grande jeune fille, dont les cheveux châtain foncé, un peu fauves,

prenaient, frappés par le soleil, des reflets métalliques.

Avec ses magnifiques yeux noirs, elle était délicieuse dans sa robe si simplement mais si élégamment coupée, délicieuse sous son chapeau de paille piqué seulement de deux de ces plumes blanches que les modistes appellent des plumes-couteau ; délicieuse avec ses petites mains embarrassées de ce panier, de ces provisions, de cette lingerie.

Et il ajouta presque malgré lui :

— Heureux surtout que vous me permettiez...

Elle se prit à rire tout à fait.

— Eh bien... Ce n'est pas vous qui avez fait arracher les noyers de grand-père. Ce n'est pas moi qui ai fait nommer maire de Saint-Romain M. de la Rochère. Alors, puisque nous sommes innocents, nous deux...

— C'est vrai, pourquoi en garderions-nous le cœur ulcéré ? répondit-il, gagné aussitôt par la bonne humeur de cette charmante fille.

Et il s'informait bien vite :

— J'espère que cette petite émotion a vite passé...

— Il n'y a plus que ma reconnaissance qui reste aussi vive qu'au moment de votre héroïque intervention.

— Héroïque ! Laissez donc. Deux grendins qui n'ont pas même attendu que je les houspille pour détaier comme des lièvres. C'est vous, mademoiselle, qui, vraiment, n'aviez pas eu de chance. Jamais, je crois, on n'avait fait de pareilles rencontres dans nos honnêtes chemins ruraux de Saint-Romain. Les chemineaux suivent la grande route de Grenoble.

— Cela n'empêche pas que je ne m'y aventurerai plus que de jour.

— Ce sera plus prudent.

Et comme au même moment, Mariette, qui s'étonnait sans doute de ne pas la voir arriver, était allée regarder sur le pas de la porte de la mère Borel.

— Oui, fit Gratiennne, me voilà, j'apporte tout.

Et répondant au regard curieux de Pierre Boissier :

— C'est pour la mère Borel.

— Elle est donc malade ?

— Elle est surtout si abandonnée... Alors, il faut bien la dorloter un peu, pauvre vieille.

Et lui, brusquement :

— Voulez-vous me permettre de m'associer à votre charité par une petite offrande ?

Il lui avait mis discrètement un louis dans la main.

— Merci pour elle, monsieur. Voilà qui lui représente un mois de vie assurée. Et quand elle saura que c'est vous...

— Mais c'est inutile de le lui dire.

— Assurément si, je le lui dirai.

— Non, ne me nommez pas. Je n'oserais plus aller lui demander de ses nouvelles.

— Cependant...

— C'est un souscripteur anonyme qui vient de s'inscrire sur votre liste de charité. Vous êtes bien obligée de prendre son obole sans connaître son nom. Je vous répète : Je n'oserais plus aller chez la mère Borel ; ce serait fâcheux... pour elle...

...Et au revoir, mademoiselle Delestang, je suis heureux, vraiment très heureux du bon hasard qui m'a mis sur le chemin de votre charité.

— Alors, fit-elle avec une hardiesse qui lui vint tout naturellement, alors, donnons-nous la main, monsieur Boissier... comme on la donne à un ami.

— Un ami tout dévoué, répondit-il d'une voix plus profonde.

Et il continua son chemin, pendant que Gratiennne franchissait les quelques pas qui la séparaient encore de la pauvre demeure où Mariette l'attendait.

Le lieutenant Boissier regagna, tout

songeur, la maison où, sur le coup de midi sonnant, le vieux Tony bornait ses concessions de politesse et d'amabilité à dire à la servante :

— Catherine, préviens M. Pierre que je me mets à table.

Sur quoi il se servait sa première cuillerée de potage "de soupe fumante."

Car, chez les paysans du Dauphiné, de même qu'on dîne à midi et qu'on soupe la journée faite, de même la "soupe" apparaît invariablement au début de tout repas. Et Tony Boissier, resté paysan d'âme et d'allure, n'aurait, pour rien au monde, contrevenu au séculaire usage.

— La soupe, disait-il volontiers, c'est la santé du corps. Il n'y a plus que ça qui empêche les soldats de devenir des grinçants et des poitrinaires.

Quand il vit apparaître son fils :

— Eh bien, garçon, fit-il en regardant avec une sournoise satisfaction d'orgueil ce beau gaillard aux épaules carrées, qui était décoré et dont il était le père, eh bien, garçon, tu viens de faire ton petit tour ?

— Oui, du côté de l'Isère.

— Tu as vu : les blés ont bonne mine. Ils poussent serré et court. Il y aura du grain et peu de chaume ; et pourvu qu'il ne grêle pas en juin...

Mais, sans directement lui répondre, Pierre, les yeux à demi clos, comme pour suivre encore la vision de tout à l'heure :

— Je viens de rencontrer Mlle Delestang. Quelle charmante jeune fille !

— La petite de ce vieux jésuite de Girardot. Mais il n'y a donc plus qu'elle sur les chemins ! L'autre soir... aujourd'hui... Elle ne venait, les autres fois, que pendant les vacances.

— Ton fermier Drivon m'a dit qu'elle habitait maintenant avec ses grands-parents.

— Tiens ! Est-ce qu'elle serait malade, comme sa mère, qui était aussi revenue à la Buissonnière et qui y est morte ?

— Malade ! Quelle idée ! Mais c'est un printemps qui s'épanouit. Elle a dans le regard, dans le sourire, dans la voix, une jeunesse pleine de vie, pleine de force, pleine de grâce.

— Eh bien, si tu lui veux du mal, tu n'en dis pas, au moins.

— Du mal ! Pourquoi lui en voudrais-je ?

— Parce que c'est une Girardot, mon garçon et que ces gens-là sont nos ennemis.

— Elle ne t'a cependant rien fait, cette jeune fille...

— Elle, non. Mais son grand-père... Enfin, suffit.

— Son grand-père... Elle avait peut-être trois ou quatre ans alors. Je t'assure que de voir en cette charmante fille une ennemie, non, cela me semble si injuste, si déraisonnable...

— Je n'ai pas besoin de savoir tes idées là-dessus. J'ai les miennes. Dans les familles on se tient les uns aux autres et les enfants n'ont pas à critiquer leur père et mère. Voilà mes idées à moi. Ce sont les bonnes. Tu comprendras mieux ça quand tu auras des enfants à ton tour... Tu feras même bien de ne pas trop tarder.

Et il ajouta en riant, car il avait vu, sous sa semonce, se rembrunir Pierre et il n'avait vraiment pas l'intention de lui être désagréable :

— Seulement, il faudra chercher femme ailleurs qu'à la Buissonnière, hein ?

Le lieutenant ne put s'empêcher de sourire à son tour :

— D'autant que là-bas, j'ai bien peur que le père Girardot soit exactement dans les mêmes idées que toi.

— Alors, tu vois, il faut faire ton deuil de la demoiselle.

Et Pierre toujours souriant :

— C'est même dommage, elle est ravissante. Quand je l'ai rencontrée, elle portait à la vieille Borel, qui est malade, des remèdes, des provisions, du linge dont el-

le était toute chargée. Jamais je n'ai rien vu de si joli que cette jeune fille accomplissant si simplement un acte d'exquise charité, de cette charité qui donne aux malheureux l'aumône du sourire avec celle du pain.

Tony Boissier haussa impatiemment les épaules.

— Oui, des grimaces pour se faire bien voir de ces mendiants et pour leur glisser ensuite un bulletin de vote. Tu te laisses prendre à ça, toi ; et tu ne te rappelles pas que, dans trois mois, ce sont les élections et que le fils de la Borel fait marcher avec lui les mariniers d'en bas qui ont toujours voté pour la République et pour moi... et sur qui je compte bien, le moment venu...

...Pardi, on voudrait encore les ajouter, ceux-là, au troupeau des brutes qui portent la liste du château... et qui la porteront encore cette fois !... et qui la feront passer !

...Eh bien, tant mieux, fit-il en assénant sur la lourde table de la salle à manger un coup de poing qui fit résonner les verres et les assiettes, tant mieux ! Ils récolteront comme ils sèment et ils n'auront que ce qu'ils méritent. Ils verront revenir la dime du curé et la corvée du baron. Ils casseront les cailloux pour le seigneur. Ils seront menacés à coups de fouet. Ils crèveront de misère... oui, ils crèveront. Tiens, ne me parle plus de ça tu me ferais dire des choses que je garde pour une meilleure occasion.

Et c'est ainsi que se termina le premier entretien où Pierre Boissier put se rendre compte des sentiments que le vieux Tony nourrissait à l'égard de leur jolie voisine.

Il en fut, non pas désolé (la chose vraiment n'avait pas assez d'importance), mais attristé.

Cette nouvelle preuve de la ténacité haineuse de son père, de la violence de

ses ressentiments, de son autoritaire entêtement surtout, lui inspirait des réflexions qu'il se garda bien d'émettre. — A quoi bon ?

Aussi le dîner se termina assez silencieusement dans cette salle à manger presque semblable à celle des Girardot où cependant, avec autant de propreté méticuleuse apparaissait plus de dédain encore de tout ce qui eût ressemblé à de l'élégance ou du confort.

Ici, seulement, la table ovale était plus grande, les chaises de paille rangées tout autour, plus nombreuses — et là-bas, dans le coin, ce volumineux bureau à cylindre toujours ouvert et débordant de paperasses gardait des allures quasiment administratives.

Dans cette salle à manger, du temps où M. Boissier était maire de Saint-Romain, on avait donné des dîners — de grands dîners. On y avait reçu des députés, des sous-préfets ; et tout le conseil municipal y avait été invité.

Elle n'en paraissait que plus vide et maussade, à présent que, seuls, Tony Boissier et son fils s'y retrouvaient en face l'un de l'autre.

Et quand, le dîner fini, Pierre alluma une cigarette :

— Tu vas te promener garçon ? Bien pensé, puisque le médecin dit que tu dois prendre l'air en faisant le rentier. Moi, j'ai affaire.

Et il le laissa seul dans la vaste cour ombragée qui s'ouvre sur le chemin.

Pierre eut un indéfinissable geste : lassitude... découragement...

— Non, murmura-t-il, jamais je ne m'y habituerai, jamais !

Et il se prit à penser à son régiment, aux amitiés laissées là-bas, aux bruyantes causeries du mess, à la chambre si coquette et si gaie qu'il avait à Avignon avant son départ pour Madagascar — la chambre qu'il allait retrouver dans qua-

tre mois, quand il rejoindrait le dépôt resté là-bas...

Car il était un des heureux du régiment.

L'orgueil de son père n'aurait pas supporté de devoir quelque chose, même à son fils.

Pierre avait à lui la fortune de sa mère. Jamais il n'en avait demandé le règlement. D'ailleurs, tout cela était en terres qui, maintenant, faisaient partie intégrante du domaine de Buissonrond.

Mais Tony Boissier, qui s'était aussi constitué le fermier de son fils, lui servait scrupuleusement, à un sou près, le produit de la moitié de ses récoltes.

Cela représentait quelques milliers de francs qui, joints à sa solde, faisaient du lieutenant Boissier ce qu'on appelle au régiment "un officier bien de chez lui", presque un officier riche.

Non, à coup sûr, il ne céderait pas au désir de son père, et il se garderait de changer cette existence pour celle qui, après deux mois, lui pesait déjà lorsqu'il constatait que sur rien ils n'étaient en communion d'idées, lorsqu'il se disait que sur rien ils ne s'entendraient jamais, lorsqu'il éprouvait cette oppression de contrainte qui, si vite, une fois revenu dans la maison, deviendrait de l'étouffement... jusqu'à l'heure de l'explosion inévitable, fatale...

"Allons, faisait-il, encore quatre mois : le temps de me débarrasser tout à fait, à l'air natal, de cette fièvre qui revient encore, au coucher du soleil, pour me faire grelotter pendant une heure comme si nous étions au coeur de l'hiver, et puis, vite, vite au régiment !"

Et alors, aspirant à pleins pounons l'air changé des senteurs de mai, l'air qui le faisait redevenir fort et léger, il avait comme un soupir de regret.

"Le pays natal !... Le pays auquel on reste attaché par des racines mystérieusement profondes, le pays où, tout petit

enfant, on a ri et pleuré dans les bras de sa mère.

Et sa pensée vagabondait :

“Le pays où, si les hommes n'étaient pas mauvais, injustes, stupides, on trouverait peut-être, si près, une amie, une compagne, pour vivre avec elle de la vie logique, vraie, enviable.”

Mais alors, haussant les épaules, il ajoutait :

“Seulement les hommes sont ingénieux à rendre les bonheurs impossibles, et je n'ai qu'à oublier bien vite ce qui ne serait jamais qu'un regret.”

A la Buissonnière, ce fut, quelques jours après grand tralala.

L'avant-veille, le baron de la Rochère était arrivé, sans façon comme toujours. Il passait par là, il venait tout naturellement demander des nouvelles de cette excellente Mme Girardot ; et il avait en un cri de surprise, un vrai cri, en voyant la charmante enfant que lui présentait son vieil ami :

— Notre petite-fille, monsieur le baron, que son père nous confie pour quelque temps, afin que nous soyons moins seuls.

— Comment, mademoiselle est...

— Notre chère petite Gratiennette, oui ; la fille de notre pauvre Angèle...

— Je n'en reviens pas ! La dernière fois que je l'ai vue, c'était une fillette, et maintenant...

— Maintenant la voilà avec ses vingt ans, monsieur le baron.

— Vous me confondez. Je sais bien que le mien en a vingt-sept. Ah ! mon ami, comme ils nous vieillissent, ces enfants ! Bah ! c'est aussi en nous rajeunissant par leur belle jeunesse.

Et comme si l'idée lui en venait tout à coup :

— Mais alors, il faut refaire connaissance. Ma femme sera si enchantée. Venez donc dîner... non pas demain : la baron-

ne dirait que je la prends à l'improviste et les ménagères n'aiment pas cela, j'en appelle à Mme Girardot... mais après-demain. C'est dit, hein ? Sans aucune espèce de cérémonie. Personne que nous. A midi : de cette façon M. Girardot ne veillera pas plus tard qu'il ne voudra.

Une invitation faite avec tant de spontanéité et d'entrain ne se refuse pas.

Voilà pourquoi le surlendemain, M. et Mme Girardot étaient sous les armes, pendant que Gratiennette venait de leur apparaître, — dame ! c'était le cas, — dans une toilette qui n'avait l'air de rien, mais qui la faisait, c'était le mot de sa grand-mère, jolie comme un cœur.

— Eh ! disait le père Girardot, on voit qu'il y a un beau jeune homme au château...

— Pourquoi la taquines-tu ! D'abord, il n'y sera peut-être pas.

— J'espère bien que si bonne-maman. Ça me taquinerait beaucoup plus s'il n'y était pas. J'aime mieux le voir, ce M. Daniel. Un blond, je me rappelle, qui avait l'air très heureux de vivre. Il ne doit pas être désagréable du tout...

— Oh ! pour cela, tu peux te tranquilliser, il ne l'est pas.

— Alors je suis enchantée de faire sa connaissance. Et tu verras, lui aussi, il sera enchanté, parce qu'enfin, bonne-maman, moi non plus je ne suis pas désagréable à voir.

— Petite vaniteuse !

— Elle a raison, déclara le père Girardot. Elle sait son prix. Tu as raison, Gratiennette ; et Mlle Delestang ne le cède à personne, en rien. N'oublie pas ça, ma mie.

— Ah ! tu lui mets de jolies idées en tête, à cette petite.

— Avec ça que tu n'es pas exactement de mon avis, ma bonne.

Et, comme ils étaient prêts, M. Girardot prit sa canne de junc mâle à béquille d'ivoire, — un cadeau fait à son père par

un cousin, capitaine au long cours, — Mme Girardot porta la main à son col pour s'assurer si elle y avait bien solidement fixé sa belle broche en brillants, celle qu'ils avaient achetée à Paris quand ils y avaient fait leur voyage de noces, et on partit par les chemins sinueux où, sur le sable rougeâtre, frissonne l'ombre violette des vieux noyers.

Un quart d'heure après, ils arrivaient ; et aussitôt commençaient les compliments et les présentations.

Mme de la Rochère était une bonne femme, un peu forte, un peu essoufflée, un peu violente en couleurs, obéissant, tout comme Mme Girardot, à cet adorable, à ce merveilleux instinct de maternité qui rend les femmes — surtout les vieilles femmes — si faibles et si indulgentes aux grands enfants toujours prêts à abuser de leur tendresse..

Quand elle vit apparaître cette jolie fleur de mai, cette brunette aux yeux noirs qui s'inclinait gracieusement :

— Elle s'appelle Gratiennne, n'est-ce pas ? fit-elle en lui tendant les mains. Alors embrassez-moi, ma belle enfant. Ce sera une bonne fortune pour mes grosses vieilles joues que la fraîcheur de vos jeunes lèvres.

Et montrant un grand jeune homme blond, fort bien, qui s'avancait en sautant :

— Mon fils Daniel.

— Eh bien, faisait jovialement le baron, tu n'en crois pas tes yeux ? Oui, mon cher, c'est cette enfant...

— ...Que je rencontrais, il y a quelques années, par les chemins, avec une natte dans le dos, des robes courtes et un petit air de se moquer des gens. Vous voyez, mademoiselle Delestang que je me souviens bien.

— Moi aussi, monsieur, fit gaiement Gratiennne, je me souviens. Vous passiez souvent à cheval. Je trouvais même cela bien plus joli qu'un bicycliste, un mon-

sieur à cheval, avec des leggings jaunes et un fouet de chasse sans lanière. Vous n'avez pas changé, d'ailleurs.

— Eh bien, vous, mademoiselle, vous avez changé, et vous avez même exécuté cela supérieurement. Vous étiez déjà une délicieuse fillette ; vous êtes devenue... Mais en vous le disant, je ne vous apprendrais certainement rien...

— Alors, monsieur Daniel, interrompit Mme Girardot, assez de compliments. Ça ne vaut rien pour les jeunes filles.

— Vous ne disiez pas cela quand M. Girardot vous en faisait.

— Il y a quarante ans de ça, mon jeune ami, déclara en soupirant le bonhomme.

— Alors... c'est dans dix ans la cinquante ?

— Mais parfaitement. Et j'espère bien que nous aurons encore bon pied, bon oeil.

— On dansera, dans ce cas. Je vous retiens la première valse, madame Girardot.

— C'est entendu. Et tant pis pour vous. Il faudra me faire tourner. Ça vous apprendra à plaisanter la vieillesse.

Sur ce ton, l'intimité s'était vite établie.

Le dîner se passa gaiement, dans la demi-béatitude de ces plantureuses agapes provinciales qui se prolongent des heures et des heures... avec des traditions presque sacrées, des rites quasiment solennels, et parmi l'étalage final des chefs-d'oeuvre de pâtisserie et de confiserie qui sont la gloire et l'émulation des maîtresses de maison.

Daniel avait de l'esprit, de la bonne humeur surtout.

Ce grand garçon un peu braque, qui, sous prétexte de cours de droit, avait fait la fête au quartier latin, qui la continuait encore... eh ! quand et comme il pouvait... chaque fois que se présentait l'occasion d'une fugue à Paris, à Lyon ou à Grenoble, ce désœuvré, qui valait peut-être mieux que la vie oisive par laquelle

il se préparait, assez mal d'ailleurs, à apprendre le métier de propriétaire faisant valoir son bien, métier pour lequel il avait peu de goût, mais qui, forcément, serait le sien comme il avait été celui de ses prédécesseurs, ce Daniel de la Rochère s'était enflammé comme une allumette, au contact de cette charmante fille dont son père lui répétait depuis quelques jours :

— Elle apportera six ou huit cent mille francs à son mari celle-là.

Du premier coup, il l'avait, comme il disait, diagnostiquée.

Très jolie, très intelligente, très gaie, avec des goûts d'artiste, avec des idées à elle, avec un petit air d'indépendance et de volonté qui lui seyait d'ailleurs. Mais oui, ce serait la femme rêvée, celle dont on peut être l'amant en même temps que le mari, en même temps aussi que le camarade... celle avec laquelle on pourrait se sauver, à tout bout de champ, pour vivre quelques semaines, quelques mois... d'une vie un peu plus mouvementée que celle de Saint-Romain... pendant que les papas feraient valoir les terres dont on saurait si bien employer les revenus...

De sorte que, le soir tombé, lorsqu'ils revenaient tous deux, son père et lui, de raccompagner leurs hôtes jusqu'à la Buissonnière, Daniel répondait à la question du baron :

— Comment la trouves-tu ?

— Exquise papa. Je me range, je deviens pot-au-feu, j'épouse et je serai le modèle des maris. Fais la demande.

— Oh ! comme tu y vas ! Si tu t'imagines que ça va marcher tout seul, tu te trompes, mon ami. C'est un siège à faire.

— Soit !

Et mettant la main sur son cœur, il prononça avec une solennité bouffonne qui n'allait pas sans un élan de sincérité vraie :

— Papa, je commence la première pa-

rallèle, comme dirait le voisin, le lieutenant Boissier.

En prononçant le nom de son ancien camarade de collège, Daniel de la Rochère ne se doutait pas qu'au même moment une comparaison silencieuse s'établissait, dans l'esprit de Gratienne, entre ces deux jeunes gens, tous deux si près d'elle, si dissemblables pourtant et si éloignés l'un de l'autre.

Le curé Gaidron avec sa finesse de prêtre et de paysan y avait vu clair. M. et Mme Girardot revenaient du château, débordants d'enthousiasme, gonflés d'orgueil.

Jamais le baron n'avait été si bonhomme, si franc du collier ; jamais la baronne si familière, jamais M. Daniel si gai et si aimable.

Ils n'en revenaient pas, de cette interminable causerie, les coudes sur la table, dans l'intimité la plus parfaite, dans un abandon qui semblait n'avoir plus de secrets, dans une confiance qui était la plus délicate, la plus habile des flatteries, à l'adresse de l'ami, dont le baron reconnaissait, affirmait ainsi l'importance, l'autorité, presque la supériorité.

Car, enfin, il lui demandait conseil, il s'inclinait devant sa compétence expérimentée. Il n'hésitait pas à proclamer que la Buissonnière était un admirable domaine, le premier de Saint-Romain, le mieux tenu, le plus productif.

Et quelles braves gens, ces la Rochère ! Comme ils faisaient bon marché de ces préjugés nobiliaires qui ne sont plus de notre époque... qui n'ont plus même de signification en ce temps où la seule supériorité est celle de l'intelligence du travail et de la fortune honorablement acquise !

Et le père Girardot, tout naturellement, en arrivait à adresser à Gratienne la même question que le baron avait posé à son fils :

— Comment trouves-tu ce jeune homme ?

— Très gentil, avait-elle répondu sans hésiter. C'est un bon garçon. Il doit bien s'ennuyer à Saint-Romain.

— Il n'en avait toujours pas l'air aujourd'hui.

— La belle malice ! Il n'était occupé, sans que ça parût, qu'à me détailler des pieds à la tête, et, en effet, ça paraissait l'intéresser, cette occupation. Mais il n'a pas tous les jours une jeune personne comme mademoiselle ta petite-fille à inspecter sur toutes les coutures. Alors je me demande à quoi il passe son temps, parce que, entre nous, les préoccupations intellectuelles... ou artistiques...

— Ah ! voilà bien ces demoiselles avec les idées qu'on leur fourre à présent dans la tête ! Il a les préoccupations d'un fils de famille qui vivra comme son père a vécu, qui se mariera bientôt...

— Et qui rendra sa femme très heureuse, je sais, il l'a assez dit. Il me regardait même trop en le disant.

— Pourquoi trop ?

— Parce qu'il avait l'air de me faire son invitation.

— Eh ! ma mignonne, tu pourrais plus mal tomber.

— Oh ! tomber ! Il vaut mieux ne pas tomber du tout, grand-père.

— Qu'est-ce que ça veut dire, cette finesse-là ?

— Tomber, c'est un accident, c'est un hasard, c'est une marque de faiblesse. Je ne veux pas tomber moi, je veux choisir.

— Mais tu l'entends, Henriette ?

— Eh ! faisait la grand-mère, voilà ce que c'est de tant lui dire qu'elle vaut son prix.

— Et puis, ajouta Gratiennette en manière de conclusion, vous êtes donc bien pressés de vous débarrasser de moi ?

— Oh ! chérie !

— Alors, laissons pour l'instant les ba-

rons dans leur château et Mlle Delestang à la Buissonnière.

Et, dans le secret de la pensée de Gratiennette, une comparaison obstinée, très obsédante, s'établit dès ce moment, entre l'aimable et peu discret garçon qui venait de lui faire une cour si mal déguisée, et l'autre, si réservé, si correct, l'autre qui avait acquis, non, conquis vaillamment le droit de venir à elle, l'autre de qui, pourtant, elle avait dû provoquer les quelques mots échangés entre eux, l'autre à qui, tout de suite, presque involontairement, elle avait offert une amitié que, d'une voix si émue, il avait acceptée en lui proposant la sienne en échange.

Peut-être pouvait-il passer pour plus beau cavalier, ce Daniel de la Rochère, avec ses moustaches et ses cheveux blonds qui deviendraient un peu roux, avec son admirable teint qu'un jour, comme à son père, envahirait la couperose, avec sa sveltesse élégante qui s'épaissirait aussi, comme au baron avec surtout cette aisance sûre d'elle-même qu'il avait rapportée de ses pérégrinations aux pays où l'on fait la fête.

Assurément portait-il avec plus de chic les vêtements coupés par un tailleur parisien qui le faisaient encore mieux paraître à son avantage.

Sans conteste, il était aimable, gai compagnon, tout disposé à s'emballer dans une nouvelle aventure matrimoniale à défaut d'une autre.

Capable sans doute aussi de faire un mari... eh ! pas plus mauvais que la moyenne, meilleur peut-être.

Mais elle ne détaillait ce signalement physique et moral que pour y opposer invinciblement, les yeux d'un bleu sombre, le hâle doré, les lèvres rouges un peu soulevées par le retroussis des moustaches noires, l'aspect de force et de résolution oui, l'aspect viril de ce jeune officier déjà décoré pour fait de guerre.

Cette croix... Ah ! il avait bien dû la gagner ! Elle l'avait vu à la bataille. Elle en pâissait encore de poignante admiration.

Et puis il y avait aussi sa voix : cette

voix définie, qui l'avait charmée et qui lui faisait dire :

"Non, entre les deux, je n'hésiterais pas."



Elle le rencontra de nouveau dans la mesure.

voix chaude devenue si grave quand il lui avait répondu : "Votre ami tout dévoué..."

Et puis encore, ce je ne sais quoi, qu'elle ne définissait pas, qu'elle ne pou-

C'est quelques jours après que, dans la mesure de la mère Borel, à nouveau elle le rencontra.

La vieille allait bien mieux. Et puis, maintenant, l'abondance régnait chez el-

le : quand les pauvres gens savent qu'il auront à manger demain, ils se sentent déjà plus qu'à moitié guéris,

Et la mère Borel, avec du pain dans sa huche, du lard dans son bouillon et de l'argent dans le fond de sa poche aux insondables recoins, la mère Borel renais-sait à la vie, levée maintenant et toujours aussi geignarde. Ne faut-il pas entretenir l'apitoiement des bonnes âmes pour que la compassion continue à se traduire en secours ?

Pourquoi Pierre Boissier y était-il allé ?

Non, vraiment, ce n'était pas dans l'es-poir d'y rencontrer Gratiennie. Il ne spé-culait pas sur ce hasard. Il n'en avait ja-mais eu la pensée. La revoir, cela ne pou-vait aboutir à rien. Par conséquent cela ne valait rien.

Mais il passait par là. Et une impulsion presque irréfléchie l'avait porté dans la misérable demeure où la charmante fille qui hantait obstinément sa pensée avait dû laisser quelque chose d'elle-même, de son parfum, de son éclat, où cette vieille femme lui parlerait d'elle, où il s'associe-rait encore une fois, de loin, à son oeuvre de charité

Il avait poussé la porte. Gratiennie était là.

En le voyant apparaître, elle avait rou-gi. Et lui, se sentant rougir aussi, lui, tout décontenancé, presque dépité contre lui-même :

— Oh ! si j'avais su... Je passais. C'é-tait sur mon chemin, je venais m'infor-mer...

IV

Mais Gratiennie s'était aussitôt ressei-sie.

— Vous voyez, monsieur Boissier, no-tre malade va bien mieux... grâce à vous

Et oublieuse du secret qu'il lui avait demandé :

— C'est lui, mère Borel, qui m'a donné

l'autre jour, pour vous, ce beau louis d'or.

— Le louis de vingt francs ! fit la vieil-le en joignant les mains. Ah ! que le bon Dieu vous le rende en bonheur sur la ter-re et dans le paradis, monsieur Pierre !

Pierre. C'est la première fois que Gra-tienne entendait prononcer ce nom. Mais la mère Borel ajoutait déjà en pleurni-chant :

— Vous êtes charitable aux malheureux, comme votre défunte maman qui m'ai-mait bien, et que j'aimais bien aussi, pau-vre chère femme...

— Oui, je me souviens, fit-il douce-ment. Elle m'avait conduit dans cette maison... Il y a bien longtemps...

— J'ai toujours eu tant de mal à vivre. Ah ! cette fois encore, sans cet ange du bon Dieu qui est venue me ressusciter, sans votre charité, monsieur Pierre, je ne m'en serais pas relevée. J'allais mourir, voyez-vous.

— Mais votre fils...

— Il est sur ses radeaux. Voilà plus de trois mois qu'il est parti. Je ne sais pas seulement où il travaille à cette heure. Et lui, il ne se doute pas que j'ai été à deux doigts de la mort.

— Il sait bien que vous n'avez pas de ressources.

— Avant mon attaque, je pouvais en-core travailler ; il croit que je peux tou-jours. Et puis, il n'en a pas trop pour lui, non plus, et il a autre chose à penser.

Quand on est vieux, les enfants se fati-guent de vous. Je suis trop vieille, voyez-vous, je dure trop.

— C'est lamentable, murmura-t-il.

— Allons, faisait doucement Gratiennie, il ne faut pas avoir de ces idées-là. Votre garçon est peut-être un peu oublieux, mais il vous aime... On aime toujours sa mè-re. Et vous savez bien que vous ne man-quez plus de rien. Alors je ne veux pas que vous vous découragez. Ça me fait de la peine. Ça me fâche contre vous.

— Tenez, voilà pour ajouter à votre petite bourse.

Pierre avait mis quelques pièces blanches dans la main noueuse de la vieille, dans la main tannée dont les doigts s'étaient refermés, d'un coup sec, sur cette aubaine inattendue.

— Merci, monsieur Pierre, geignait-elle. Que le bon Dieu en récompense vous donne une femme comme vous la méritez. Comme celle-là, tenez... Ah ! je ne vous en souhaite pas d'autre. Si c'était celle-là, ce serait déjà votre récompense sur la terre. Deux si braves cœurs ensemble ! Jamais vous ne trouverez mieux, monsieur Pierre... jamais vous ne rencontrerez si bien, mademoiselle Gratienne...

Ils avaient essayé d'endiguer ce flot de paroles et de bénédictions. Impossible d'arrêter la mère Borel.

Impossible de réfréner cette exaltation qui la faisait se dresser, toute branlante, toute pleurarde, convaincue peut-être, comédienne sûrement, et, devinant, en son instinct, qu'au fond, ce qui faisait prendre la fuite à ces deux jeunesses n'était pas pour les indisposer contre elle.

Car ils se sauvaient, ils s'étaient sauvés devant l'avalanche.

Sans presque s'en douter, riant encore, un peu émus pourtant, un peu troublés par ce débordement qu'ils avaient vainement tenté d'arrêter, ils se retrouvèrent dans le chemin qui remonte vers la Buissonnière après qu'il a tourné les taillis de coudriers et de chênes éparpillés du côté de la Buissonrond.

Tout ce que venait de leur dire... de leur souhaiter cette mère Borel, oui, c'étaient des flagorneries (en Dauphiné, ils ont ce joli mot : "des bohéméries") de la vieille pauvre pour les mieux apitoyer.

Tout cela répondait bien, cependant, à ce qui avait, un jour, traversé leurs pensées, comme y passent les idées qui sont plutôt d'involontaires impressions de l'es-

prit, — à ce qui, pourtant, avait excité leur émotion, leur regret. — et qu'ils voyaient surgir en une soudaine évocation, non plus dans leur solitude, mais dans le nouveau hasard de leur rapprochement.

Et, un peu confus, préoccupés déjà de se cacher leur confusion l'un à l'autre, ils affectaient de causer de tout autre chose, et bien vite.

— Pauvre femme, faisait Gratienne, quelle vie ! Elle a peiné tous les jours, sans relâche sans avoir jamais connu ni repos ni joie, jusqu'au moment où elle est tombée comme une malheureuse bête surmenée qui se couche, incapable d'aller plus loin.

— Pendant que l'enfant qu'elle a aimé — car celles-là, comme les autres, les aiment aussi, leurs petits — s'en va, indifférent, féroce, sans se soucier de la vieille qui meurt de misère.

— Il ne sait pas...

— Ah ! c'est sa seule excuse.

— Et puis il est peut-être bien misérable aussi.

— S'il donnait seulement à sa mère le quart de ce qu'il dépense quand il fait la noce avec les autres...

— Il ne sait pas.

— Et puis saurait-il. Ah ! il est comme les autres et sans doute il pense comme eux. Les vieux, quand ils deviennent trop vieux, ne sont plus qu'un embarras. Tant pis pour eux s'ils s'abstiennent. Les sauvages, à ce qu'on raconte, les tuent et les mangent. Les primitifs de par ici sont moins cruels ; ils se contentent de les laisser mourir. Voyez : la mère Borel le savait bien et elle y était résignée.

— Mais c'est abominable !

— C'est ainsi. Les paysans sont durs aux leurs comme à eux-mêmes. Je ne connais pas celui-là, mais je serais bien étonné qu'il fit exception. Il sera sans doute cruel à sa femme, impitoyable à ses enfants, comme il est sans pitié pour celle qu'il appelle "la vieille". Quand vous au-

rez un peu plus longtemps vécu dans leur voisinage, vous verrez qu'à tous le fond de leur âme est semblable.

... A tous, répéta-t-il en hochant la tête, repris à ces mots, par la pensée de la vie qu'il lui aurait fallu subir, s'il ne s'était évadé de la maison paternelle pour entrer dans une autre famille : la grande famille du régiment.

— Pauvres gens, fit-elle doucement, ils n'en sont que plus à plaindre. Et ils sont déjà si malheureux !

Et lui, oubliant qu'elle ne savait rien de sa triste enfance :

— C'est vrai aussi. On devait songer à ces existences-là, n'est-ce pas ? quand on souffre de ne plus retrouver autour de soi les chères affections défuntes que rien n'a jamais remplacées. On devrait se rappeler ces misères et ces désolations quand on se décourage, quand on se sent malheureux...

— Vous, monsieur Boissier, fit-elle en un élan d'involontaire sympathie.

— Eh oui, moi, comme les autres.

Et se laissant aller à l'amertume de ses regrets :

— Croyez-vous donc que ce n'est pas une insupportable contrainte, de se voir lié, garotté, — tenez, par des inimitiés comme celle qui nous sépare ?

— C'est vrai.

— N'est-ce pas odieux, qu'il faille remercier le hasard d'avoir rapproché deux enfants du même pays, qui auraient dû, tout petits, être des camarades et qui auraient eu le droit, plus tard, de se dire librement, ouvertement, à la porte du taudis d'une pauvre, le seul endroit peut-être qui soit pour nous un terrain de trêve... Une trêve ! nous avons besoin d'invoquer une trêve, une suspension d'hostilités. — Non, c'est trop absurde, c'est trop bête !

Et il s'animait encore :

— Mais elle n'est qu'absurdité, ma vie ! Est-ce que la logique, la vérité n'auraient

pas dû me faire rester ici, dans la maison qui sera la mienne un jour... dans le domaine que plus tard, moi aussi, je devrai cultiver ?... Eh bien, non. On m'a mis au collège ; et vraiment on a bien tort, ce jour-là, parce qu'au collège on m'a appris à respecter, à aimer, à admirer tout ce que, dans notre maison j'entendais traiter de niaiseries ; parce qu'au collège on a achevé de me mettre dans l'esprit et dans le coeur les idées et les sentiments que m'enseignait déjà ma pauvre chère maman, et que de ces sentiments et de ces idées, dans notre maison, on hausse les épaules quand on ne s'en irrite pas. Alors je me suis vu en face d'une vie qui serait un heurt de toutes les heures, une lutte de tous les jours ; et c'est pour cela que je me suis fait soldat ; pour m'en aller. C'est à cause de cela, que, pendant de longues années, je vivrai loin d'ici, loin de la maison où je me serais créé une nouvelle famille que j'aurais aimée, dont j'aurais été aimé.

Tout cela, il le lui disait en une sorte d'oubli du lieu, du temps, de l'entourage, en un âpre besoin d'ouvrir son coeur.

Et elle l'écoutait, sans s'étonner, oubliant aussi l'étrangeté de ces confidences pour y prendre un intérêt poignant.

— Vous la cherchez ailleurs, cette famille, cette affection. Vous n'avez pas de peine à la rencontrer.

— Ah ! comme ici, on l'aurait bien mieux et bien plus vite trouvée ! Mais voilà le plus absurde, le plus désolant ! Ici, on n'aurait pas même le droit d'aimer loyalement et de le dire ; ici, on est en pays de guerre, on a des ennemis. Ce qu'on a jamais rencontré de plus digne d'inspirer un sentiment de profonde affection, ce qu'on voudrait pouvoir aimer, ce dont on aurait plein le coeur, ce qui serait le bonheur rêvé, c'est cela, l'ennemi !

Et haussant ses larges épaules :

— Ah ! fit-il avec un grand soupir, elle peut bien prier Dieu, la vieille Borel.

Dieu ne fait plus de miracles.

Elle le regardait, toute pâle, ses narines frémissant d'une palpitation éternuée, sans baisser ses yeux noirs devant l'éclat d'acier de ces yeux qui s'appuyaient sur elle.

La fièvre de cette plainte révoltée la gagnait, elle aussi. Elle avait senti passer à travers ces lèvres un souffle de virile douleur et de loyal aveu.

Et par une impulsion soudaine, elle lui répondit :

— Les miracles ! Est-ce que la volonté ne les accomplit pas tous ?

— La volonté, répéta-t-il éperdument, quand elle est encouragée par la foi !

— Eh bien, fit-elle en essayant de sourire, la foi il faut l'avoir.

Et lui qui ne savait plus bien à présent ce qu'il disait, lui que ces choses inattendues, folles... lui que ce sourire en fleur grisait peu à peu :

— La foi !... Ah ! Dieu ! si je la possédais ! Si j'avais seulement l'espoir qu'à ma volonté il y a une volonté qui répond, à mon énergie un courage qui s'allie, à ma tendresse un avenir qui veut se confier, oui, je le tenterais, oui je l'accomplirais, le miracle, oui la jeunesse et l'amour seraient plus forts que l'obstination des vieilles rancunes, oui nous pourrions conquérir le bonheur.

Il s'arrêta tout frémissant. Que disait-il ? Qu'osait-il proposer à cette jeune fille, à cette inconnue de la veille ?

Ce rêve si vague, si impossible que, dans le secret de son cœur, il avait fait un jour en laissant vagabonder la folle du logis, l'imagination semeuse de chimères, voilà qu'il le rêvait à nouveau, à haute voix aujourd'hui, devant celle qui l'avait fait naître.

Et il joignait déjà des mains suppliantes pour lui crier : "Pardonnez-moi, je suis fou !"

Il allait ajouter : "Jamais je n'oserai reparaitre devant vous !" et puis se sau-

ver honteux, plus désolé encore que couvert de confusion, parce qu'il y a des paroles qu'on ne dit pas, des sentiments qu'on n'éveille pas impunément.

Il allait se sauver, emportant le fer dans la blessure qu'il venait de se faire au cœur lui-même, lorsqu'il crut voir, lorsqu'il vit une chose invraisemblable, inouïe divine.

Il vit les yeux noirs qui s'étaient éclairés d'une flamme étrange s'attacher aux siens avec une anxiété, une ardeur d'interrogation.

Il vit les lèvres souriantes pâlir sous le coup d'un trop violent émoi.

Mais il vit le sourire tremblant y rester captif.

Et Gratienne lui répondit d'une voix à peine distincte :

— Est-ce vrai, au moins, est-ce bien vrai, ce que vous me dites-là ?

— C'est vrai, répéta-t-il d'une voix plus altérée encore, mais qui vibrait à présent de la même résolution qui avait passé dans son regard bleuâtre. C'est vrai, Gratienne. Le bonheur que vous m'encouragez à conquérir, j'y atteindrais, je vous le jure !

Et elle alors, avançant cette petite main qu'une fois déjà elle lui avait tendue :

Et comme, cette fois, la main blanche restait emprisonnée dans les mains fiévreuses qui la portaient dévotieusement à la caresse, à la prise de possession, au secou des lèvres éperdues :

— Voyez, j'ai confiance aussi, murmura-t-elle sans chercher à la retirer.

Et lui follement :

— Ah ! chère, chère... Comme je vous aimerai.

— J'y compte bien, fit-elle en retirant, seulement alors, sa main qui tremblait un peu, pendant que son sourire s'éclairait à présent d'une douceur attendrie.

Et comme il allait parler, dire ce qui débordait, dire encore...

— Non, fit-elle en hochant sa tête bru-

ne. Non, pas maintenant. Nous avons trop à nous confier. Ici, nous ne pourrions pas. Et puis il y a trop aussi de tapage dans ma tête et dans mon cœur. J'y lirais mal. Il faut se recueillir. C'est si grave ce que nous avons osé !

Et sur son geste effrayé et suppliant :

— Puisque je vous ai dit d'avoir confiance. Mais quelle lutte à engager ! quelles résolutions à prendre ! quelles batailles à livrer !

— A gagner !

— Oui, à gagner, répondit le sourire des lèvres redevenues vermeilles. Ou nous reverrons-nous demain ?

— Moi, je puis vous retrouver partout où vous direz que j'aille. Tandis que vous, chère...

— Oui, moi, je suis plus difficile à rencontrer par hasard. Cependant la Providence a donné aux demoiselles des albums et des crayons qui leur permettent des stations un peu attardées dans des sites pittoresques. Demain matin, monsieur Boissier à neuf heures, j'ai envie d'aller dessiner le Chêne-Vieux.

— Dans la clairière du bois Genton ?

— On passe peu par là. En s'appuyant aux grosses pierres plantées sur la lisière du sentier, on doit être très bien pour faire une étude ; et un promeneur resté dans le chemin peut, accoudé à ces pierres, causer d'assez près et très correctement avec la jeune artiste séparée de lui par cette barrière tout à fait rassurante.

— A demain, alors ?

Et comme c'est lui, maintenant qui lui tendait ses mains joyeuses :

— Sagement, cette fois, fit-elle en lui abandonnant les siennes.

Et lui avec un grand attendrissement :

— Nous nous sommes vus, nous nous sommes parlé trois fois, Gratiennne, et il me semble que je vous connais comme si, de tout temps, vous aviez été mon amie adorée.

— Moi aussi, je crois retrouver en vous

un grand, un fidèle, un vieil ami de mon cœur.

... Il le faut bien, ajoutait-elle en rougissant, quelle excuse, sans cela, aurais-je à ma hardiesse ?

— Non, c'est moi qui ai eu la folle audace...

— Je crois bien que c'est nous deux, fit-elle doucement.

Et, prenant enfin la résolution devant laquelle, depuis un moment, ils hésitaient, l'un et l'autre :

— A demain, Pierre !

— A demain, Gratiennne !

— Au Chêne-Vieux.

— Au Chêne-Vieux. Je vous aime, je vous aime, je vous aime.

Elle ferma ses yeux noirs, pour savourer l'ardente litanie.

Et, légère, heureuse, elle s'éloigna très vite.

Il restait là, perdu dans sa joie, la regardant qui marchait.

Avant le coude du chemin, elle se retourna cependant.

Sa petite main, en un geste d'adieu, s'éleva jusqu'à son visage... peut-être jusqu'à toucher ses lèvres.

Et lentement, Pierre regagna la maison où le vieux Tony Boissier ne se doutait guère du chemin qu'avait fait son fils pendant sa promenade matinale, — sa promenade de convalescent aux bords de l'Isère qui roule ses flots d'étain noirci dans la verdure escarpée des coudriers et des chênes.

Tout le jour, Gratiennne resta très songeuse, très silencieuse, très loin de ce qui l'entourait.

Mme Girardot, deux ou trois fois, l'avait appelée :

— Je vais à la "magnonerie." Viens-tu avec moi ?

C'était pourtant dans la vie paisible de la Buissonnière, une bien intéressante,

une bien palpitante aventure celle de ces vers à soie qui venaient, ces jours derniers, d'éclore, et qui commençaient leur éphémère existence sur les longues tables, recouvertes de papier gris, dans un interminable festin de feuilles de jeunes mûriers, de feuilles de "pourrettes" qu'ils entaillaient par les bords, voraces, jamais repus, pendant que de grands brasiers de charbonaille mettaient, jour et nuit, dans la magnanerie, la tiédeur égale et sèche qui les fait croître et prospérer.

Mais à tous les appels de sa grand-mère, Gratienne répondait :

— Non, bonne-maman, je m'occupe dans ma chambre.

Tant et si bien que Mme Girardot, un peu étonnée, presque inquiète, se demandait après toutes ses inutiles tentatives :

— "Est-ce qu'elle commencerait à s'ennuyer avec nous ? Si les "magnaux" ne l'intéressent déjà plus !

Car, en bonne Dauphinoise, Mme Girardot appelait "magnaux" ce que Mireille, du côté d'Arles, prononce "magnans" et tout naturellement pour elle, le bâtiment où l'on élève les vers à soie, n'avait jamais été qu'une "magnonerie."

Elle avait tort de s'inquiéter, la bonne dame.

Quand le soir, au souper, ils s'étaient tous les trois retrouvés, Gratienne avait des yeux tout en éclat, un visage tout en lumière. Elle était animée, joyeuse, elle parlait beaucoup, câline avec son grand-père, empressée autour de sa grand-mère, jolie comme jamais peut-être ils ne l'avaient vue et protestant, au premier prétexte... sans prétexte... de la joie qu'elle aurait à jamais, jamais quitter Saint-Romain.

De sorte que le père Girardot, très innocemment, — très diplomatiquement peut-être :

— Tu veux donc t'y marier, à Saint-Romain ?

— Pourquoi pas ? Ne serais-tu pas con-

tent de voir arriver ici celui qui pourrait enfin t'aider ? Quand on pense, pauvre bon-papa, que tu es tout seul à surveiller à diriger ce grand domaine où tu te fatigues, bien souvent, plus que tu ne voudrais !

Et lui qui suivait son idée :

— Alors, vivre ici, toujours, ça ne te ferait pas peur, Gratienne.

— Je ne demande rien autre.

Et le père Girardot coulant son regard jusqu'à la bonne-maman :

— Henriette... après ça, elle a raison, cette petite. C'est chez elle ici. C'est son bien. C'est à elle que la Buissonnière reviendra après nous. Elle a raison de s'y attacher et d'y tenir comme au plus beau morceau de sa dot.

Il ajouta gravement :

— Parce qu'elle sera à toi, Gratienne, si tu la veux, notre Buissonnière. Elle sera à toi jusqu'à la dernière motte. Je m'arrangerai pour ça.

Et, répondant à un regard un peu inquiet de sa femme :

— Je m'arrangerai... sans faire de tort à personne. Tu sais bien, que nous le pouvons, ma bonne.

Et puis, tout égayé, tout gaillard à cette idée que Gratienne acceptait déjà Saint-Romain, en attendant d'accepter celui qui l'y ferait rester :

— Maintenant, il s'agit de bien le choisir, ce mari ; parce que la petite fille de M. Louis Girardot a le droit d'être difficile.

— Et de se marier à son gré, n'est-ce pas grand-père ?

— Evidemment.

— En écoutant la voix de son cœur ?

— Mais bien sûr : de son cœur et de sa raison.

— Sa raison qui lui dit déjà : Il ne faudra prendre qu'un mari qui t'aime.

— Je voudrais bien savoir qui ne t'aimerait pas, petite masque, faisait en riant Mme Girardot.

— Mais, moi, aussi, bonne-maman, il faudra que je l'aime. Sans cela je ne serais pas heureuse.

— Eh bien, voyons, Gratienne, proposait machiavéliquement le bonhomme, un aimable garçon, jeune...

— Oui, il le faut jeune.

— Beau cavalier.

— Ça ne gâte rien.

— Une fortune pouvant aller avec la tienne.

— C'est encore dans le programme.

— Fils unique.

— Oui.

— Chez qui tu sois choyée, un peu comme tu l'es ici.

— Ça n'est moins important.

— Pourquoi donc ?

— Si je ne me plais pas chez lui, nous viendrons habiter ici. De cette façon, grand-père, tu auras bien mieux tes enfants avec toi.

— Oh ! cette combinaison, il ne faudrait pas y compter, ma mignonne.

— Et pourquoi ?

— Jamais le baron ne consentirait.

— Tu me parles donc de M. Daniel ? fit-elle avec un geste d'impatience.

— Et de qui veux-tu parler, toi ?

Elle eut une hésitation, Fallait-il... déjà ? Non, ce serait peut-être imprudent.

Et éteignant l'éclair qui avait brillé dans ses yeux noirs :

— Moi ? Mais de personne. Je me représente le prétendant de mon rêve.

— Ici, je n'en vois pas d'autre avec qui tu puisses te marier, mon enfant, et je le reconnais, avec lui, ce serait chose aisée.

— Oh ! je sais, j'ai bien compris.

— Alors...

— Alors, tu as raison. Il ne pourrait pas venir habiter la Buissonnière, celui-là. Voilà l'obstacle.

— Le baron et la baronne ne te font pas peur cependant...

— Je voudrais rester ici, grand-père.

Et elle se mit à parler d'autre chose,

sans vouloir, en dépit des invites du bonhomme à revenir sur ce sujet-là.

Mais, tout à coup :

— Bonne maman, sais-tu pourquoi je t'ai laissée tout le jour dans ta magnanerie ?

— Je me le demande encore. Parce que, vraiment, c'est péché de ne pas être venue voir, une pauvre petite fois seulement, comme ils profitent bien, nos magnaux.

— C'est que je rangeais chez moi.

— Tout ce qui est arrivé par la petite vitesse ? Je comprends alors que tu aies eu à faire.

— Non, pas tout, mais bien des choses : mes livres, ma musique, mes albums.

— Et, avec un parfait attachement :

— Tiens, c'est une idée : il faut que j'aille les essayer, mes albums. Demain... demain matin, pendant que tu surveilleras la cueillette des feuilles de mûrier, pour qu'on ne passe pas comme hier, pour qu'on n'en apporte point qui soient humides de rosée.

— Dame, l'humidité des pourrettes, c'est du poison pour les magnaux, ma chérie.

— Eh bien, c'est dit. Pendant ce temps-là...

— Tu iras dessiner ?

— Eh ! oui.

— La maison ?

— La maison ?

— Non. Elle n'est pas amusante à dessiner, la maison. J'irai au bois.

— Pas loin, alors, fit M. Girardot.

— Tout près d'ici, grand-père. Tiens, au Chêne-Vieux.

— Chez Genton ? Je ne sais pas ce qu'ils ont tous après ce gros arbre.

— Il est admirable !

Et Mme Girardot qui fronçait involontairement le sourcil se prit à songer :

“C'est là que le peintre faisait aussi ses tableaux quand ma pauvre Camille allait le rejoindre. Gratienne ne se doute pas

qu'elle me fait mal à voir cette clairière qui a commencé à me prendre ma petite."

Et elle fit tout haut, en poussant un soupir.

— Eh bien, c'est ça va dessiner le Chêne-Vieux, ma chérie.

Si Gratienne, arrangeant déjà, à sa façon, son existence de jeune mariée, n'était pas tout à fait déraisonnable quand elle se flattait de venir un jour à bout de résistances de ces bonnes gens dont elle savait la tendresse, Pierre, au même moment, faisait cette désolante constatation que Tony Boissier, resté comme autrefois l'irréconciliable ennemi des Girardot, n'oubliait rien de ses rancunes et de ses ressentiments.

C'était aussi au souper où ils se retrouvaient, tous les deux, dans le vide attristant, glacial, de la vaste salle à manger de la Buissonnière,

Pierre tout plein encore de cette délicateuse fille avec laquelle — follement peut-être, mais passionnément, mais bienheureusement — il avait fait un pacte d'alliance et d'amour — Pierre lancé dans la périlleuse aventure avec cette résolution, cette volonté indomptable qu'il tenait de son père, — Pierre n'avait pu résister au désir, à la joie de parler de ce qui débordait de son âme.

Mais il savait, lui, comme senait terrible le véritable abordage, quelles colères, quelles violences il déchaînerait, et il ne se hasardait, lui non plus, qu'à une première escarmouche, pas même : une simple reconnaissance en pays hostile. Bien décidé d'avance à ne pas livrer son secret, à ne pas mettre son père en éveil, à ne rien aventurer au hasard, dans la redoutable entreprise où il avait juré à Gratienne qu'il accomplirait un miracle d'amour.

Et pendant que son cœur battait en fiè-

vre, il avait pris un air indifférent pour demander au vieux Boissier.

— Tu es allé aux près d'en bas, aujourd'hui ?

— Oui. Il n'y aura guère de foin. Mais tu sais, garçon : année de foin, année de rien. Je me suis dit ça en revenant.

— Ça t'aura fait trouver le chemin moins long. Ah ! c'était plus commode quand nous pouvions passer par le raccourci de la Buissonnière.

— Oui, ça m'économisait au moins dix journées de charroi que je dépense à présent. A douze francs par couple de chevaux et par homme, ça fait cent vingt francs pour les regains que je perds, comme si on me les volait.

— De l'argent, en effet, bien inutilement perdu.

— Eh bien, quoi, fit le vieux Tony en se renfrognant déjà, tant pis, c'est toisé. Alors pas de regret à avoir.

— A moins qu'il n'arrivât quelque chose de nouveau, qui te remît en meilleurs termes...

— Avec ce vieux Judas... Tu veux rire.

— Enfin, si elle arrivait, cette chose nouvelle ?

— Ne te fatigue pas l'imagination, mon garçon, elle n'arrivera pas. Et puis, les choses sont bien comme elles sont. J'aime mieux me défendre des coups que des "bohémeries" de mon emmi. Il me veut du mal, je lui en veux. On sait de quoi il retourne. On se tient sur ses gardes.

— Mais, père, on n'est pas éternellement des ennemis. Rien n'est éternel... Les pierres des rochers finissent par s'user.

— La rancune ne s'use pas, mon garçon, au contraire. Elle est comme les noyers, elle pousse.

...Et la rancune, fit-il en ricanant, on ne peut pas vous la couper quand elle va regarder de trop près ce qui se passe chez

le voisin. Tiens, à propos de ça, moi aussi j'ai vu, ce matin, passer leur petite.

— Tu ne la hais pas, au moins, celle-là ! Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

— Les louveteaux non plus n'ont encore point fait de mal quand on les tue après avoir tué la louve. Oui, je lui en veux aussi à cette fille, parce qu'elle est de leur race, de leur moule, parce qu'elle est jolie.

— Oh ! père ! père !...

— Oui, jolie et jeune, et qu'elle a l'air de me dire : Ça leur fait plaisir, à la Buissonnière, que je sois revenue ; ils sont contents. Quand ils me voient, ils ne songent plus à vous. Pour les égayer, je suis plus forte que vous pour les embêter !... Voilà ce qu'elle avait l'air de me dire, l'effrontée, quand elle m'a fait un petit salut comme si c'était une politesse. Une politesse ! allons donc ! une manière de se ficher de moi !

— Non !

— Qu'en sais-tu ? Je te dis que si, moi. Et j'aime mieux comme ça.

Dans la clairière du bois Genton, le Chêne Vieux élève au-dessus des taillis qu'il semble prendre en pitié son tronc couturé de rides profondes, son tronc lourdement branchu où chaque avril, dispersant la couronne des frondaisons desséchées, apporte une nouvelle et colossale parure de feuillage aux masses puissantes et trapues. Car, chez ces géants jaillies du granit silencieux, tout est force, rudesse et majesté.

A ses pieds, sur ce sol poreux où des débris de mica se diamantent par le soleil oblique, ce ne sont pas des roseaux, comme dans la fable, que le vent fait converser avec lui ; mais de ces bruyères roses qui fleurissent jusqu'aux gelées et de ces grandes fougères qui se déroulent comme des serpents jaunâtres après les pluies du printemps.

Entre ces végétations du sol et l'ancêtre qui tord ses lourdes branches dans le ciel clair, les jeunes taillis, par derrière, mettent un rideau de verdure plus légères.

Tout cela, sur la clairière, projette au matin des ombres allongées dont l'écran violacé éteint la note vert cendré des graminées aux feuilles aplaties et aux tiges courtes et grêles.

Les grandes pierres bleuâtres qu'on a dressées au bord du sentier mettent à ce coin de bois des premiers plans d'aquarelle, lavés d'outremer et de cobalt. C'est là que Gratienne, en ce matin des premiers jours de juin, songeait à tout autre chose qu'à dessiner le Chêne Vieux d'après nature.

Elle était trop occupée à écouter ce que lui disait, tout bas et de très près, un jeune homme resté dans le chemin et qui parlait, accoudé à la barrière de hautes pierres où elle s'appuyait elle-même.

Il ne regardait pas, lui non plus, le paysage printanier qui s'égayait devant ses yeux.

Le printemps, dont il subissait le charme, c'était celui de cette jeune fille. Les parfums qui le pénétraient, c'étaient ceux de ces cheveux noirs dont, si près d'elle, il admirait les reflets un peu rougeâtres. Ce qu'il écoutait, ce n'était pas le frissonnement du matin dans les feuilles ondulées des chênes, mais la voix, la voix musicale qui lui répondait doucement, pendant qu'alors la tête brune se soulevait et que les yeux noirs se rencontraient avec ses yeux à lui ; ses yeux rayonnants.

Ce n'est pas la première fois qu'ils se retrouvaient là. Sur les genoux de Gratienne, l'album ouvert était tout haché de crayonnages, plus fiévreux que savants mais qui témoignaient de plusieurs séances de travail, surtout si ces séances, comme celle-là, avaient été coupées d'interminables causeries.

Ils n'en étaient déjà plus à s'étonner de leur entraînement et à s'effrayer de leur hardiesse.

Familiarisés avec cette idée qu'ils s'aimaient, qu'ils s'étaient promis de se garder l'un à l'autre, ils devenaient comme ces aventuriers dédaigneux du danger qui rôde pourtant autour de leur aventure et qui leur paraît diminuer à mesure qu'ils s'en approchent, sans s'y être heurtés encore.

Et puis ils avaient déjà connu tant de joies dans cette clairière du Chêne Vieux,

Elle avait tant de charme, cette découverte qu'ils faisaient l'un de l'autre, à chaque nouvelle et frissonnante entrevue!

Il la trouvait si exquise avec sa bravoure d'amoureuse, avec ce qu'elle lui laissait lire chaque jour plus avant, dans son âme indépendante et fière, avec aussi, surtout! la témérité de son courage à l'aimer.

Car c'était une téméraire qui abordait de front tous les obstacles, bien décidée à les franchir.

Quand il lui demandait, anxieux de l'inflexible volonté contre laquelle il allait se heurter :

— Vous prévoyez, n'est-ce pas? vous prévoyez aussi le refus de mon père, le refus inexorable après lequel je n'aurai plus qu'à attendre mes vingt-cinq ans révolus. Dieu merci, c'est dans trois mois et personne ne pourra m'empêcher de faire ma vie comme je l'aurai voulue : ah! Gratienne, en un infini de reconnaissance et de joie.

— A moi, répondait-elle, il faut encore près d'un an pour que j'atteigne ma majorité. Mais je suis plus chanceuse que vous. Il me semble, je me figure que chez moi, ce ne sera pas si terrible, pas si inexorable que chez vous. Ce que vous me racontez de votre père, je ne le retrouve pas chez mes grands-parents.

— Ah! tant mieux s'ils ne sont pas de la race farouche qui est issue de ce gra-

nit. Oui, il y a sans doute chez les vôtres de plus longs siècles de douceur héréditaire. Tandis que chez moi...

— Eh bien, fussent-ils farouches aussi, qu'importe, Pierre? Ils nous exileront. Ce ne sera pas un exil si nous partons ensemble. Nous ne serons pas bien riches, nous ne serons pas des besogneux non plus avec la petite fortune que nous ont laissée, à chacun, nos pauvres mamans. Voyez, Pierre, elles nous auront aimés et secourus, même quand elles n'étaient plus là. Et nous ferons notre chemin, mon capitaine, mon beau colonel. Et quand nous reviendrons, vous aurez beaucoup de galons, beaucoup de croix, beaucoup de prestige, moi avec des bébés, de beaux bébés, qui seront votre vivant portrait, Pierre, et qui n'auront pas désobéi à leurs grands-pères, les chers chérubins, si ce n'est pas déjà arrangé, ça s'arrangera, vous verrez.

— Vous êtes adorable. Je vous adore pour votre belle vaillance, pour votre beau désintéressement, pour le sourire qui reste sur vos lèvres quand vous regardez en face la vie... Ah! bien modeste...

— Pierre, la vie heureuse, tant que vous m'aimerez.

— Ah! chère, alors, je puis vous le promettre, le bonheur...

Il s'arrêta :

— Quelqu'un!

C'était rare, un promeneur dans la clairière du Chêne-Vieux.

Une fois ou deux seulement, quelque paysan avait passé par là, dont on avait entendu de loin les souliers ferrés, qui n'avait pas même pris garde à la jeune fille invisible de près, derrière son rempart de grosses pierres dressées et qui n'apercevait que le fils Boissier, seul dans le sentier.

Mais, cette fois, l'incommodé promeneur était arrivé sur eux sans qu'aucun bruit décelât son approche. Il n'était plus qu'à quelques pas lorsque Pierre ajouta à voix basse :

— M. le curé !...

A ce moment, pour mieux causer avec son ami, Gratienne s'était soulevée en s'agenouillant, de l'autre côté du mur cyclopéen, sur la pierre plate qui tout à l'heure lui servait de siège.

Elle dépassait la crête de toute sa tête brune. Se baisser, se dissimuler, c'était avouer qu'elle redoutait les regards indiscrets. Elle n'y songea même pas.

Et quand l'abbé Gaindron, après une hésitation d'étonnement qu'il réprima aussitôt, passa en lui faisant un grand salut, elle le lui rendit gracieusement :

— Bonjour, monsieur le curé !

Mais quand l'abbé eut disparu.

— Pierre, fit-elle en soupirant, voilà notre secret bien aventuré.

— Oui, il parlera celui-là.

— Eh bien, celui-là ou un autre...

— C'est vrai, il faut nous y attendre, Gratienne, et nous y préparer. Moi, d'ailleurs, je suis prêt.

— Moi aussi, Pierre...

V

L'abbé Gaindron s'en allait tout stupéfait. Mlle Delestang et le fils Boissier ! Ils étaient là, qui causaient familièrement comme des amis !

Oui, il savait. Il y avait eu, lors de l'arrivée de la jeune fille à Saint-Romain, cette histoire d'agression, d'intervention du jeune homme. Tout le monde avait parlé de ça sur le moment.

Mais enfin cela n'expliquait pas, dans cet endroit isolé, dans cette attitude de familier abandon, un entretien qui avait toutes les façons d'un conciliabule, — d'un rendez-vous, peut-être

Ces façons-là n'étaient peut-être aussi que des apparences ; et l'abbé, avec une moue légèrement septique, marmottait, comme pour s'en mieux pénétrer, le mot de l'Evangile : "Malheur à qui se scan-

calise !" Mais enfin c'était très bizarre et un peu inquiétant.

Est-ce que ce petit officier songerait, en dépit du dissentiment qui séparait leurs familles ?... Et si, par hasard, il en était ainsi, est-ce que le lieutenant Boissier aurait une peine infinie à plaire à cette petite ?

Sait-on jamais ce qui peut se passer dans ces cervelles de jeunes filles ?

Il était joli garçon, il ne devait pas être bête, il avait le prestige de ses galons d'or, surtout de son ruban rouge.

Et l'abbé ajoutait soucieusement :

"Il sera plus riche un jour que M. Daniel. Si ces jacobins mettaient la main sur la Buissonnière, la moitié du pays dépendrait d'eux... Ah ! certes non, il ne faut pas négliger ce qu'un coup de Providence m'a permis d'entrevoir."

Et tout courant, il s'en alla au château.

Le baron dans son jardin, causait affaires municipales avec le secrétaire de la mairie.

— Bonjour, curé, que racontez-vous de bon ?

— Pas grand'chose, monsieur le maire.

Et d'un discret clignement d'yeux il lui disait clairement :

— Allons quelque part où le père Moulin ne puisse pas nous entendre.

Aussi, le baron, qui avait compris :

— Alors, c'est entendu, Moulin. A deux heures j'irai là-bas donner les signatures. Bonsoir, Moulin. Venez donc curé, j'ai quelque chose à vous montrer, c'est très curieux.

L'abbé Gaindron regarda partir le secrétaire. Quand le bonhomme fut loin :

— Pas si curieux que ce que j'ai à vous dire, moi.

— Quoi donc ?

— Mais d'abord : où en êtes-vous avec les Girardot ?

— Ça va, curé, ça me va pas mal du

tout. Avec la baronne, nous faisons la conquête des parents. Pendant ce temps, Daniel investit la jeune fille. Il y prend même, assez de plaisir, le gaillard.

— Mais enfin, rien de positif encore n'a été dit ?

— De positif, non.

— A votre place, je marcherais un peu plus tambour battant.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il y a quelqu'un qui me fait l'effet de prendre le pas accéléré.

— Allons donc ! Qui ?

— Le petit Boissier, monsieur le baron.

— Le lieutenant ? Vous plaisantez.

— Je n'en ai pas envie.

— Mais vous savez bien dans quels termes ils sont, les Boissier et les Girardot !

— Oui, mais j'ai vu dans quels termes étaient le fils Boissier et Mlle Gratiennie.

Et après lui avoir raconté sa petite aventure de la clairière du Chêne Vieux, il termina ainsi :

— Je ne voudrais pas en dire ou en laisser croire plus qu'il n'y en a. Peut-être le hasard ne m'a-t-il rendu témoin que d'une rencontre fortuite, d'une causerie qu'expliquent... à peu près... les obligations de Mlle Delestang vis-à-vis de ce jeune homme...

.. Mais peut-être la Providence m'a-t-elle conduit par la main pour me montrer autre chose qu'un rapprochement amené par le hasard. Ce petit Boissier qui, paraît-il, est fort intelligent, se dit peut-être que son père est un imbécile de bouter un voisin dont les terres, jointes à celles de Buissonrond, feraient un si superbe domaine.

— Je vous crois, l'abbé, le plus beau de l'arrondissement.

— Eh bien, il vaut mieux que la Buissonnière soit réunie au château. Le domaine sera tout aussi superbe, et, dans tous les cas, en de meilleures mains. Donc, monsieur le baron, en avant ! comme auraient dit vos aïeux.

Le baron le regarda d'un air indéfinissable :

— Mes aïeux... vous croyez ? Après ça, du temps aussi de nos rois on redorait les blasons. Merci du renseignement curé. Je vais le mettre à profit.

Quelques jours se passèrent encore, cependant, sans amener l'incident bruyant — inattendu et prévu à la fois, qui mettrait le feu aux poudres et donnerait l'es-sor aux aventures.

Il y avait eu à la Buissonnière une visite du baron et de la baronne, puis une autre encore. Mme de la Rochère, chaque fois, comme disait Mme Girardot, avait été en or.

Non, depuis trente ans qu'ils voisinaient en excellents termes, jamais, comme à présent, la baronne n'avait montré cette simplicité, cette amabilité sans façon, qui devenaient si aisément de la familiarité, — de l'intimité, pour un peu de plus.

Et puis le baron, sous un prétexte quelconque, pas même un prétexte très adroit, était revenu causer, et très longuement, avec M. Girardot.

Tous les deux, dans le jardin, ils avaient arpenté les allées, en long, en large, très animés et très souriants en même temps.

Et puis, ils étaient revenus, fort gais, un peu mystérieux, affectant de se donner des airs dégagés de toute préoccupation importante, exagérant l'un et l'autre cette affectation et faisant dire à Gratiennie :

— Mais qu'est-ce qu'ils complotent donc, tous les deux ?

Pendant ces entrevues diplomatiques, Daniel, lui, campait, c'est le cas de le dire, entre la Buissonnière et le château.

On me voyait plus que lui. Les chemins s'emplissaient de son ombre. Gratiennie ne pouvait plus sortir sans rencontrer, par hasard, ce promeneur souriant qui quasi-

ment bon gré mal gré, s'instituait son cavalier servant, qui était aimable, qui était galant, qui, les premières banalités échangées, en arrivait toujours, et même pas trop gauchement, à parler de ses ambitions.

Oh ! bien simples ; une petite femme très aimée avec laquelle il ferait un petit ménage très exquis. Des mariés qui seraient des camarades en même temps que des amoureux.

Et puis, de ce thème il passait à la variation : les programmes d'existence. Paris en automne et au printemps, un peu de côte d'Azur pendant les plus mauvais jours de l'hiver, Saint-Romain l'été pour y recevoir les amis chez qui l'on irait ensuite villégiaturer : c'était de la tentation à jet continu.

Et Gratiennne, qui en riait presque, se disait :

— Il va me faire sa déclaration. Elle est mûre, elle va tomber. C'est pour aujourd'hui.

Mais non, après le tableau enchanteur, la déclaration n'arrivait pas.

Daniel qui n'était pas un sot, jouait un peu plus serré.

Il voyait bien que, seule encore, la curiosité amusée de Gratiennne lui répondait.

Il comprenait que cette belle jeune fille aux yeux rieurs n'était pas au point où le beau jeune homme n'a plus qu'à faire le geste décisif et à offrir son coeur et sa main, qui seront aussitôt acceptés avec une émotion tout à fait flatteuse pour ses moyens séducteurs.

Et puis il attendait peut-être un signal, une autorisation que quelqu'un devait d'abord donner, quelqu'un qui n'était pas Gratiennne.

Il parlait tout le temps aussi d'un petit voyage que son père allait entreprendre, un voyage qui ne serait pas long du tout et au retour duquel il espérait, il attendait une grande joie.

Seulement, il ne disait pas laquelle et

il avait l'air un peu déconfit de voir que Gratiennne ne le lui demandait pas.

Pendant ce temps Gratiennne et Pierre parvenaient quand même à se voir, et elle ne pouvait s'empêcher de raconter à son ami cher la comédie qui se jouait autour d'elle. Mais elle en riait de si bon coeur qu'il se prenait, lui aussi, à ne s'en guère inquiéter. Son souci n'était pas là.

Et quand, avec son beau regard de franchise, elle lui disait : "Je suis vôtre... je me suis donnée. Je ne me reprendrai pas..."

Il en avait comme un remords en songeant :

"C'est moi qui n'ai ni décision ni initiative, pendant que je la vois si résolue et si vaillante.

Car elle était vraiment vaillante, à présent, pour échapper à ce qui, autour d'elle, devenait presque une surveillance.

Elle ne pouvait pas sortir sans être rencontrée, abordée, toujours par hasard, et accompagnée par quelqu'un, son grand-père, sa bonne-maman, M. Daniel... qui sortaient de tous les coins pour s'empreser auprès d'elle et pour la gêner beaucoup.

Elle n'arrivait à voir Pierre qu'en employant des moyens à quoi, pauvre petite, elle rougissait d'être contrainte.

Il avait fallu mettre Mariette dans leur confidence. Mais enfin celle-là, Dieu merci ! n'était pas une servante comme les autres.

Gratiennne l'avait fait pleurer d'inquiétude et de tendresse en lui racontant leur joli début de roman, qui menaçait à présent de s'assombrir, mais qui finirait sûrement comme doivent finir tous les romans, par du bonheur sans nuage.

Et puis la bonne créature gardait, elle aussi, des trésors de reconnaissance au héros qui, peut-être, lui avait sauvé la vie.

Et Mariette qui n'avait jamais eu à

épouser la querelle des Capulet de la Buissonnière et des Montaigu de Buissonrond, Mariette qui, dans son gros bon sens estimait ce mariage très sortable des deux côtés, Mariette s'était lancée, peureusement d'abord, puis résolument, puis passionnément, dans ce qui enchante toujours un coeur de femme : dans une belle intrigue d'amour.

C'était elle, à présent, qui était leur messagère, qui portait leurs lettres, quand ils ne pouvaient se voir, qui leur avait déniché une petite grange, un "grangeon", comme on dit là-bas, perdu au fond d'un pré, où l'on arrivait très vite par un sentier creux dont les ronces formaient deux murailles vertes défiant tous les espionnages, un grangeon où ils pouvaient, pendant quelques instants, s'esquiver l'un et l'autre et se dire ces quelques mots, eh ! toujours les mêmes, mais qui donnent du courage et de l'espoir pendant les jours d'attente et de séparation.

Cette dernière fois, Gratienne était arrivée, tout émue, toute vibrante :

— Ah ! j'ai cru encore qu'il faudrait vous envoyer Mariette. Je sortais... Avant de prendre le chemin creux je regarde autour de moi... c'est M. de la Rochère qui apparaît.

— Le baron ?

— Non, M. Daniel.

— Il commence, celui-là, à me donner sur les nerfs.

— Pas tant qu'à moi, si cet aveu peut vous calmer. Il arrive avec grand-père, tous deux causant et riant, bon-papa faisait le gros dos ; lui, faisant la bouche en coeur. Et aussitôt qu'ils m'ont rejointe, voilà grand-père qui nous dit gentiment :

"Mes enfants, je ne me gêne pas avec vous, n'est-ce pas ? J'ai quelque chose à dire à la maison. Je me serai pas longtemps. Tiens compagnie à M. Daniel, Gratienne... je vous rejoins tout à l'heure. J'étais pincée.

— Pauvre chère... Et comment avez-vous pu ?

— Il a eu le tort de me parler d'un morceau de piano qu'il venait de recevoir.

— Ah ! oui, musicien aussi...

— Pas mauvais, même. Il faut être juste avec tout le monde, avec ses rivaux aussi.

— Et puis, musicien, la belle affaire ! Est-ce que je me vante de mon talent sur le piano, moi ? J'ai pourtant eu un prix de ça au lycée. Et il n'a rien eu, lui, cette année-là. Nous étions dans la même classe. Le professeur s'appelait M. Dubuisson et il jouait du cor au théâtre !...

Elle se prit à rire :

— Mais, Pierre je ne doute pas de votre virtuosité.

Et lui qui riait aussi eut un nuage de mélancolie ;

— Seulement, j'avais onze ans. C'est ma pauvre maman qui avait voulu qu'on m'apprenne la musique. Plus tard, mon père a dit que c'était inutile. Voilà pourquoi le virtuose est resté dans l'oeuf. Mais il ne s'agit pas de la musique que je pourrais faire.

— Non, de celle seulement que venait de recevoir M. de la Rochère. J'ai été prise tout à coup d'une envie folle, malade, irrésistible de voir cela, tout de suite, tout de suite. Alors il est parti en courant pour me la chercher et me voilà.

— Il va donc revenir à la Buissonnière ?

— Hélas ! Et moi aussi. Mais je vous aurai au moins vu, Pierre, je vous aurai dit...

Il eut une impulsion soudaine. Décidément cette volonté souriante faisait honte à ce qu'il appelait son inertie. Et sans la laisser achever :

— Non, Gratienne, c'est moi qui veux vous dire ceci : Faites des vœux pour moi, pour nous, parce que, aujourd'hui, tout à l'heure, ce sera l'abordage.

— Ah ! fit-elle en pâissant, aujourd'hui...

— A midi. C'est seulement à cette heure-là que je me trouve seul, quelques instants avec mon père.

— Quand vous reverrai-je alors ? Parce que vous comprenez bien, Pierre, d'ici là, je ne vivrai pas.

— Tenez, à deux heures et demie, je passerai par le chemin de l'Épinouse.

— A deux heures et demie, je vous promets que je serai, moi, devant la maison de la mère Borel. Si je ne suis pas seule, faites-moi un signe : oui ou non. Je comprendrai que nos affaires vont bien ou vont mal.

— Mais, quoi qu'il arrive, Gratiennette...

— Quoi qu'il arrive, Pierre, comptez sur moi comme je compte sur vous.

— Alors, priez le bon Dieu.

— Ah ! de toute mon âme. Et vous, n'oubliez pas le mot que nous avons fait nôtre : "Malgré tout".

— C'est lui qui me donne tout mon courage : Malgré tout, Gratiennette.

Ils eurent une fiévreuse étreinte.

Déjà elle se sauvait.

Et lentement il rentra à Buisson rond. Tout à l'heure, ce serait l'abordage, violent, terrible.

.....

Il fut terrible, oui, mais il ne fut pas violent.

Tony Boissier, ce jour-là, — c'est ainsi que la malchance arrange les choses, — était d'assez méchante humeur. Il avait bousculé valets et servantes, et en se mettant à table il ronchonnait :

— Non, il faudrait être partout à la fois : dans la maison pour empêcher que les domestiques ne vous volent, et aux champs pour veiller aux flouteries des fermiers. Ah ! que le temps me dure de te voir arriver ici avec une femme !

Pierre prit le mot au vol.

— Une femme ; en effet, j'y songe.

— Ah ! fit le vieux subitement intéressé. C'est à ça que tu penses quand tu cours les chemins ?

— Pas à autre chose.

— Eh bien, cette femme... Tu sais ce dont j'ai besoin, ici, dans la maison. As-tu une idée ?

— Pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ?

— Parce que je sais que, d'abord, mon idée te déplaira.

— Oh ! fit le vieux Tony dont le regard devint plus dur.

Mais Pierre continuait avec une froideur résolue :

— Seulement je me suis dit — et tu reconnaitras que j'ai raison — le mariage est une chose grave. Lorsque dans un ménage il n'y a ni confiance, ni amitié, la vie devient un enfer.

— Peuh ! fit le vieux, les femmes restent à la maison, les hommes vont à leurs affaires. Il n'y a qu'à établir, chez soi, dès les premiers jours, une bonne règle de conduite. Et tout de suite, ce qui te préoccupe là prend moins d'importance.

— Alors l'enfer est pour elles. Je n'aime pas mieux cela. Chacun a ses idées, vois-tu.

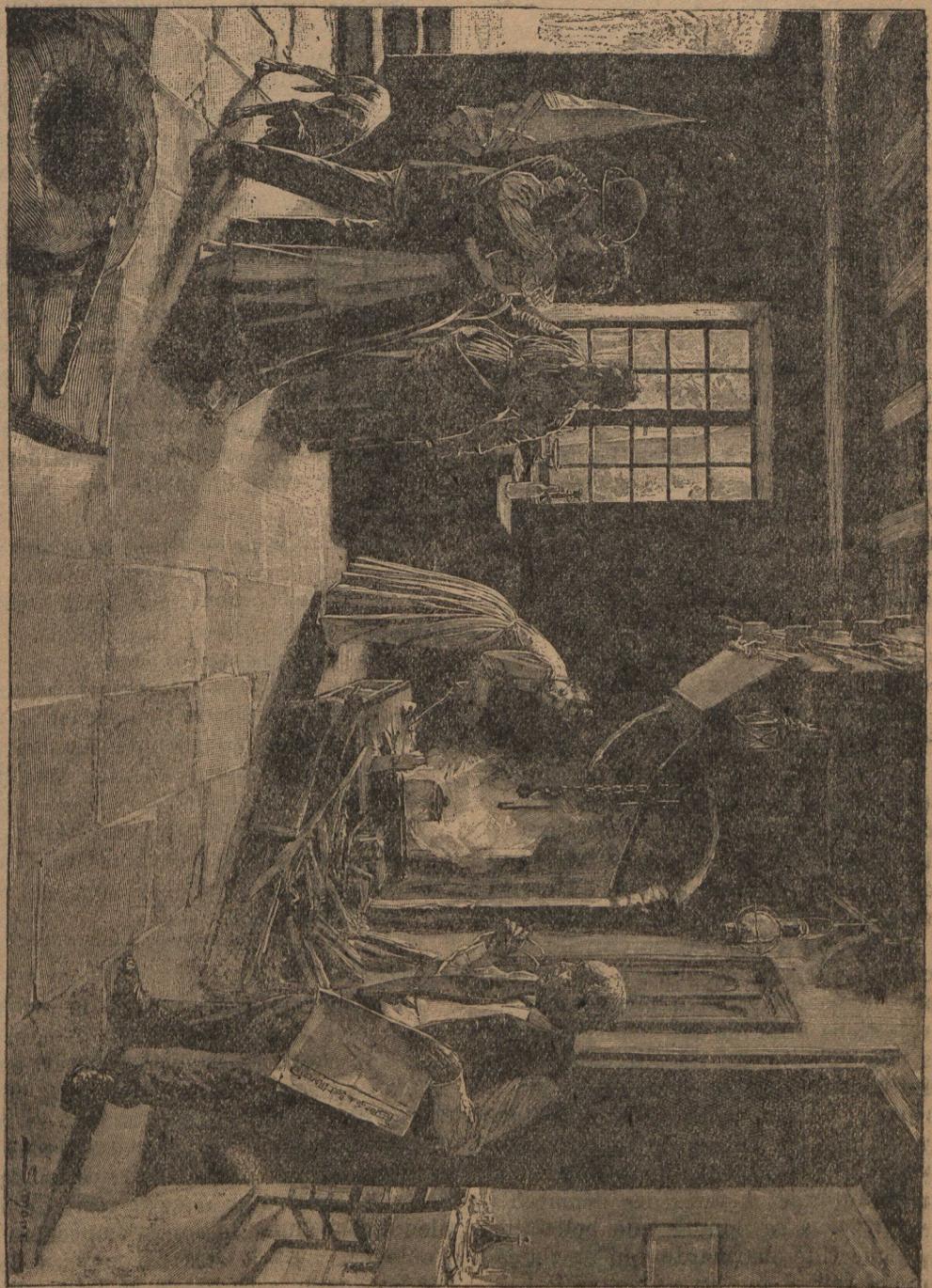
— Oui, les idées de ta mère, grommela Tony.

— C'est possible, fit Pierre en pâissant, tu m'as toujours dit que je lui ressemblais. Eh bien, je ne veux pas que ma femme pleure comme je l'ai vue pleurer, elle. Je la choisirai donc de façon que ces choses-là n'arrivent pas. Autrement dit, je la choisirai à mon goût d'abord.

— Et peut-être un peu au mien, hein ! garçon ?

— Tu es d'ailleurs trop raisonnable pour ne pas approuver ce choix, s'il est avantageux à notre maison en même temps que dicté par une affection...

— Tout ça, interrompit Tony, c'est des plaidoiries d'avocat. Ça ne change rien



Et le père de Gratienne était arrivé juste au moment de se mettre à table.

au fait et au prendre. Qui est-ce, cette fille ?

— Elle est aussi riche que je le serai moi-même. Jolie, intelligente, pleine de coeur et de résolution. Je l'aime et elle m'aime aussi.

— Tu as trouvé tout ça... ici ?

— Tout près.

Les yeux de Tony Boissier devinrent plus durs encore.

— Alors... le nom...

— Mlle Delestang.

— La petite-fille de...

Il resta un moment comme suffoqué. Puis, vidant son verre qui était à portée de sa main :

— Allons, tu envoies bien les plaisanteries, garçon, quand tu t'y mets. Je croyais que c'était sérieux. Tu m'a quasiment fait peur.

— Je suis très sérieux, mon père, je suis même très ému, parce que, en ce moment, je sais que nous jouons notre destinée, tous les deux.

— Oh ! fit le vieux qui ne broncha pas. Alors, explique-moi ça.

— Je veux cette jeune fille. Quand je te dis "Je veux", tu es étonné parce que c'est la première fois que je te parle ainsi, mais il me semble que tu dois aussi te douter que j'ai mis à ce projet une résolution que rien ne fera dévier... rien, tu entends. Je tiens de ma mère, c'est vrai. J'ai dû hériter d'elle les besoins de confiance et d'affection qu'elle n'a pas pu satisfaire ici-bas... et dont elle est morte. Mais je tiens aussi de toi, mon père : je tiens une volonté qui ne pliera pas sous celle d'un autre. Alors comme avec toi, il faut parler raison, comme tu m'as toujours dit que les choses de sentiment te laissaient très froid, voici ma proposition : Si tu m'autorises à faire des démarches pour arriver à te donner une belle-fille, qui est une fille charmante, qui ne t'a jamais rien fait et que tu ne pourrais haïr qu'en manifestant une faiblesse d'esprit

indigne de toi, je t'en aurai une reconnaissance dont je te donnerai aussitôt la preuve matérielle. Quoi qu'il m'en coûte, et il m'en coûtera beaucoup, je renoncerais au métier militaire où j'ai droit d'espérer pourtant un bel avenir. Je reviendrai à Saint-Romain ; et si tu veux mettre à profit ce que j'ai d'intelligence, de bonne volonté et de persévérance, je t'aiderai de tout mon courage à faire de Buissonrond, aussi bien que de la Buissonnière, qui doit revenir un jour à Mlle Delestang, le domaine le mieux tenu du pays. Tu as déjà compris qu'aux yeux des gens le mariage qui réunirait ces deux patrimoines serait trop souhaitable et trop beau pour ne pas expliquer et justifier, sinon ton concours, du moins ton consentement.

— Et... si je ne consens pas quand même ?

— Il se fera, mon père, quand même aussi.

— Oh ! malgré moi ?

— Dans quelques semaines tu auras perdu tout pouvoir de l'empêcher.

Tony Boissier s'imposait la contrainte, dure vraiment pour écouter cela jusqu'au bout.

Quand il vit que Pierre s'arrêtait :

— Tu as fini ? lui demanda-t-il d'une voix sifflante.

— Oui, mon père.

— Eh bien, à mon tour !

Et il lui signifia :

— Si tu fais ça... moi je te promets qu'un mois après ton mariage je serai remarié du choix. Et je suis assez vert encore mon garçon, pour te donner des petits frères et des petites soeurs tant et plus que tu en voudras. A ceux-là tous les avantages que je pourrai faire seront faits, de telle manière qu'il ne te reste de mon bien que ce que la loi m'empêchera de t'enlever. Et je sais les moyens de la rendre coulante là-dessus, la loi... Voilà ce que je ferai, moi. Et tu peux aller ré-

fiéchi maintenant, garçon. Ah ! tu as ta volonté ! Je te montrerai si j'ai aussi la mienne. Mais tu m'as cru déjà dans l'enfance pour me mettre ce marché-là à la main ! Une Girardot ici, dans ma maison ; une Girardot ma bru ! Mais pourquoi donc, pendant que tu y es, ne me demandes-tu pas aussi de la conduire à la mairie, pour aller faire la révérence, avec elle, à cet autre jésuite qui m'a filouté mon écharpe ? Allons, allons, tu es un peu malade, mon garçon, mais je viens de te donner une bonne ordonnance. Fais-en ton profit, tu feras bien.

Et prenant d'un geste brusque son large chapeau de paille, il sortit exaspéré.

C'est à la suite d'un conseil de famille tenu au château, et après avis de M. Girardot, que le baron de la Rochère s'était mis en route.

Tout simplement il allait faire sa demande à M. Delestang ; et l'on avait décidé, quoique le succès en fût à peu près assuré par avance, d'attendre le résultat de cette démarche officielle avant de parler officiellement mariage à Gratiennne.

Parce qu'enfin, il fallait tout prévoir. Un refus, quoique infiniment improbable, était possible. Alors mieux valait attendre pour ne courir aucun risque de déconvenue ; et, par tous les intéressés, le secret avait été bien gardé.

Le garçon débarqua donc à Lyon, s'en alla tout droit au bureau où il savait qu'à cette heure il trouverait le banquier ; il fit passer sa carte, fut aussitôt reçu et, après les premiers compliments :

— Mon cher monsieur, lui dit-il avec sa rondeur habituelle, je ne viens pas causer avec vous affaires d'argent, mais affaires de famille. Seulement, je préférerais être seul avec vous. C'est pour cela que je me suis présenté, non pas chez vous, mais ici. Voici la chose : Vous connaissez ma situation. Vous connaissez peut-être un peu

mon fils... Non ?... C'est un charmant garçon qui n'a ni frère ni soeur, qui, par contre, possède tout pour plaire, qui plaît beaucoup à M. et à Mme Girardot et qui, je l'espère ne déplairait pas à Mlle Delestang, s'il était autorisé à lui faire sa cour. Alors, sans finasserie, je viens vous demander pour lui cette autorisation, en même temps que je viens vous dire la joie que nous aurions de voir dans notre famille votre charmante enfant.

Sur quoi M. Delestang assez flatté, car c'était là pour Gratiennne une demande tout à fait flatteuse, avait répondu au baron :

— Vous me prenez à l'improviste, mon cher monsieur, mais enfin, mon étonnement n'a rien que de très agréable, et il est certain que, si ces enfants se plaisent, si ce mariage entre dans les convenances de mon beau-père et de ma belle-mère...

— Savez-vous à, quoi je pense ? Si vous veniez avec moi à Saint-Romain.

— Oh ! Et mes affaires !

— Quarante-huit heures... à la rigueur un jour seulement. Vous voyez mon grand garçon de fils, vous causez avec M. et Mme Girardot...

— C'est que... Il y a longtemps que je n'y suis allé. Vous connaissez certainement la situation ; nous sommes un peu en froid.

— Mais non... Vous vous figurez ça. Vous avez tort. Ils auront un grand plaisir à vous voir.

— Ce sont eux qui vous l'ont dit ?

— Mon cher monsieur, je suis auprès de vous leur porte-parole.

— Vous me mettez donc dans l'impossibilité de résister.

C'est à la suite de cette conversation, que, le lendemain matin, ils prenaient tous deux le train à la gare de Perrache.

Pendant la nuit, le banquier avait longuement ruminé cette affaire.

Plus il songeait, plus elle lui semblait sortable : mieux que cela : excellente.

Le chapitre intérêts s'équilibrait fort bien.

La fortune du baron de la Rochère était patrimoniale, solide, — au soleil, comme on dit.

De dettes, il n'y en avait pas. Aussitôt le baron parti, le banquier avait télégraphié au conservateur des hypothèques de Saint-Marcellin ; on avait répondu : "Inscriptions, néant".

Si ce jeune homme plaisait tant que ça au père et à la mère Girardot qui le connaissaient depuis sa naissance, c'est qu'il était vraiment très bien.

S'ils faisaient, comme avait discrètement annoncé le baron, un bel avantage à Gratiennne en considération de ce mariage, c'est que ce mariage leur convenait beaucoup. Et, en effet, quel domaine énorme, superbe, n'allait pas réaliser la réunion du château et de la Buissonnière !

Et puis Gratiennne, de l'affaire, allait devenir baronne, la baronne de la Rochère. Pas mieux que le grand-père et la bonne-maman, le banquier ne restait insensible à ce chatouillement d'amour-propre.

Et enfin c'était là un admirable moyen de dénouer, le mieux du monde, une situation ennuyeuse et dont il n'était pas sans souffrir.

Gratiennne mariée, bien mariée, tout se rétablissait dans l'ordre, et il n'aurait plus le chagrin de voir s'exiler de chez lui cette jolie fille... eh ! trop jolie pour ne pas exciter la jalousie de sa jeune belle-mère.

Enchanté déjà lorsqu'il montait en wagon, il était tout à fait ravi après quelques heures de voyage avec le baron, qu'il connaissait fort peu et qui venait de le séduire par sa rondeur, sa bonhomie et ce confiant abandon auquel pourtant le regard aigu de ses yeux bleu clair donnait parfois un furtif démenti.

Mais le banquier ne songeait guère à dévisager son compagnon de route, — et

quand, sur le coup de midi, ils arrivèrent à Saint-Romain :

— Eh bien, mon cher monsieur, fit-il au baron, je vais tout tranquillement, de ce pas, à la Buissonnière.

— J'ai télégraphié hier à mon fils après notre entrevue. Je serais bien étonné que, là-bas, vous ne fussiez pas un peu attendu.

— Quand vous y verra-t-on ?

— Après dîner.

— Avec M. Daniel ?

— Cela va sans dire.

Et le père de Gratiennne était arrivé chez ses beaux-parents juste au moment de se mettre à table.

Ce fut un grand cri de surprise, très sincère chez Gratiennne, pas trop mal poussé par M. Girardot et agrémenté par la bonne-maman de cette exclamation rassurante :

— Enfin, Dieu merci, nous avons par hasard un bon dîner !

— Et lui, embrassant sa fille :

— Le temps me aurait de te voir. Alors il a bien fallu venir à toi, puisque tu ne veux plus revenir à moi, terrible enfant !

Et voilà que, déjà, le grand-père lui tendait la perche :

— Eh bien, puisqu'elle se plaît ici, cette petite, il faut l'y laisser.

— Toujours ?

— Pourquoi pas !

— Que vous dire ?... C'est à elle de prendre une décision.

— Je crois bien qu'elle est toute décidée.

— C'est vrai, Gratiennne ?

— Oui, papa, fit-elle résolument.

— Quels sont donc tes projets ?

— De trouver ici un brave garçon que j'aime, qui m'aime, de me marier avec lui et de vivre très heureuse auprès de grand-père et de bonne-maman.

"Eh bien, mais ça va tout seul", pensa le banquier.

Et il répondit :

— Je n'y vois aucun inconvénient, pour ma part, si ton choix agréé à tes grands-parents.

Mais comme ils étaient à table, avec les bonnes qui ne faisaient qu'aller et venir; comme, devant elles, il ne voulait pas s'engager à fond sur ce sujet trop intime, il prit par la tangente :

— Je viens de faire le voyage avec un charmant compagnon de route. Je ne le connaissais que fort peu. Nous avons lié un peu mieux connaissance.

— Qui donc ? demanda diplomatiquement la grand-mère, — si diplomatiquement, que Gratiennne qui n'avait pas trouvé l'intonation d'une justesse absolue, dressa aussitôt l'oreille.

— Votre voisin, M. de la Rochère.

— Ah ! s'écriait déjà M. Girardot, de si aimables gens ! Si vous connaissiez la baronne...

— Une jolie fortune, n'est-ce pas ?

— Et une situation claire comme de l'eau de roche. Je ne parle pas de leur portefeuille qui, à ce que je crois savoir n'est pas insignifiant ; mais de leurs terres dont le revenu doit aller de vingt à vingt-cinq mille francs entre les bonnes et les mauvaises années et je vous parierais bien que je ne me trompe pas de cinq cents écus.

— Gratiennne sera peut-être un peu plus riche un jour... le plus tard possible, espérons-le pour vous et pour moi. Mais enfin, vingt-cinq mille francs de rentes, en terres, c'est solide, c'est réel, ça ne se rencontre pas tous les jours...

Et négligemment :

— Il m'a dit qu'il allait venir vous voir,

— Aujourd'hui ?

M. de la Rochère.

— Tout à l'heure. Vous êtes très bien ensemble ?

— Au mieux.

Depuis un moment Gratiennne ne tenait plus en place.

Du premier mot elle avait compris. C'é-

tait la demande officielle, celle qui immenait depuis une quinzaine, celle qui allait surgir tout à l'heure.

Mais vraiment, ce n'est pas à cela qu'elle songeait maintenant. La demande, elle la repousserait en protestant combien elle était touchée, émue, fière du grand honneur que lui faisait M. de la Rochère, mais elle la repousserait catégoriquement et il n'en serait que cela.

Ce qui la mettait en fièvre, c'était, sur la cheminée, l'aiguille du cadran que le Bacchus doré au feu semblait montrer du bout de son thyrses. Elle allait bientôt marquer deux heures et demie, cette aiguille. Dans quelques minutes, Pierre serait là-bas — et ce qu'il allait lui apprendre l'intéressait autrement que la petite comédie qu'on jouait devant elle — et sur laquelle, au premier mot, tout à l'heure, elle allait souffler comme sur une flamme qu'on éteint.

Et, saisissant au vol le prétexte que lui offraient les derniers mots de son père :

— M. de la Rochère, fit-elle d'un air épouvanté, il va venir, et tu ne me l'as pas encore dit !... Quand je suis laide à faire peur !... Enfin, j'aurai toujours le temps avant qu'il arrive, le temps de me bichonner un peu.

Elle s'était déjà esquivée.

Dans la vieille salle à manger, maintenant, le café servi, les domestiques n'allant et venant plus, on causait sans contrainte.

— Ça va aller tout seul, faisait le banquier.

— Je l'espère.

— Vous n'êtes pas sûr ?

— Avec ces petites filles, peut-on jamais savoir ?

— Elle serait difficile, dites donc. Car enfin, il est bien, n'est-ce pas, ce garçon ?

— Tout à fait bien, vous allez le voir.

— Elle n'a pas dit qu'il lui déplaisait ?

— Assurément non. Au contraire.

— Alors, nous en ferons une petite baronne, madame Girardot.

— Eh ! elle portera ce titre aussi bien qu'une autre.

— Mieux attendu qu'on peut le dire, maintenant qu'elle n'est pas là, elle est plus jolie qu'une autre, mademoiselle ma fille.

Et la grand-mère ne put s'empêcher d'ajouter :

— Elle ressemble à sa pauvre tante, qui était bien belle.

Le banquier la regarda avec un véritable étonnement.

— Pauvre tante ! C'est pour rire, madame Girardot. Prenez donc votre parti de l'existence qu'à voulu mener Camille. C'est une grande artiste, Camille, une illustration. Sa célébrité lui donne le droit de vivre indépendante, comme elle l'entend. Je ne comprends pas que depuis longtemps vous n'avez pas fait la paix avec elle.

— La paix ! s'écria la bonne femme toute désolée, c'est Camille qui, plus jamais, ne nous a donné signe de vie !

— Eh bien, c'est très fâcheux. Je me rends parfaitement compte que vous ne pouvez pas faire les premières avances... et je suis persuadé qu'il n'y a entre vous qu'un malentendu...

— Non, fit tristement Mme Girardot, elle ne revient pas, parce qu'elle ne pourrait pas nous avouer certaines choses...

Et elle ajouta avec un grand soupir :

— Parce qu'elle ne pourrait pas nous dire : "Venez chez moi à Paris." Vous savez bien, vous, qu'elle ne le pourrait pas.

— C'est une grande artiste. Elle vit en artiste. Je vous assure que personne ne s'en choque, tandis que tous l'admirent et l'envient. N'importe qui vous parlerait comme je vous parle.

— A Paris, oui.

— Eh ! il ne faut pas se provincialiser tant que ça. Si je vous disais que cette

rupture m'a plusieurs fois mis dans l'embarras. Je la rencontre assez souvent, dans le monde, quand je suis moi-même à Paris. Je n'ose pas l'aborder, ignorant ses sentiments vis-à-vis de nous tous. On sait cependant que c'est ma belle-soeur. Vous voyez ma gêne.

— Elle a bien changé ? demanda timidement Mme Girardot.

— Ma foi, non. Elle est peut-être plus belle que jamais elle n'a été. Et c'est vrai que Gratiennne lui ressemble beaucoup. Après ça, elle est encore toute jeune, Camille.

— Trente-deux ans.

— C'est la première jeunesse, à Paris surtout. Mais, à ce propos, si le mariage de Gratiennne a lieu, le baron m'a dit que vous aviez l'intention...

— Oui, nous nous arrangerions pour que la Buissonnière restât à Gratiennne. Camille, elle aussi, y trouverait son compte. Comme elle ne reviendra sans doute jamais ici, ce serait mieux de cette façon.

Pendant ce temps, Gratiennne, sortie sans bruit de la maison, se dirigeait d'un pas fiévreux... d'un pas de fugitive vers le hameau de l'Épinouse.

L'heure s'avavançait et, d'un moment à l'autre, Pierre allait apparaître.

Elle arrivait à peine dans le chemin qui descend jusqu'à l'Isère, lorsqu'elle entendit un pas pressé comme le sien.

Elle se retourna ; c'était lui.

Pierre essayait de lui sourire, mais il était pâle. En dépit de sa volonté, ses sourcils se fronçaient sur ses yeux pleins d'anxiété et, avant qu'il eut encore dit un mot :

— Mauvaises nouvelles, n'est-ce pas ? demanda Gratiennne qui souriait aussi d'un sourire inquiet.

Il fit un geste affirmatif. Sa gorge s'était serrée, voilà qu'il ne pouvait pas parler.

Mais, se ressaisissant aussitôt :

— Oui, mauvaises nouvelles. J'ai eu avec mon père un entretien définitif. Il refuse.

— Pierre... vous vous y attendiez bien un peu...

— Eh ! j'espérais quand même. On espère toujours !

— Et maintenant ?

— Il sait que ma volonté sera tenace... comme la sienne.

— Alors, il vous a répondu ?

— Ah ! qu'importe sa réponse si vous me gardez ce qui devient mon seul avenir, ma seule joie...

— Oui, Pierre, plus joyeusement, moi aussi, que jamais.

— Et cependant...

Il avait eu comme une hésitation de trouble, de scrupule.

VI

— Qu'y a-t-il donc, Pierre ?... Dites-le-moi. Et lui pâlisant encore :

— Oui, je dois vous le dire. Ce ne serait pas loyal de vous le cacher. Si sa réponse ne change rien à ma volonté, elle change tellement à ma situation...

Et d'une voix sourde :

— Jusqu'à présent, il y a des choses dont nous ne parlions pas... des choses d'argent. Nous savions que l'un et l'autre, un jour, nous aurions un patrimoine presque égal, assez équivalent au moins pour permettre qu'entre nous il ne fût pas même question d'intérêt. C'était un grand bonheur d'échapper à cette préoccupation, un allègement, un encouragement. Jamais on ne pourrait supposer... jamais on ne pourrait m'accuser de calculs bas, équivoques...

— Oh ! Pierre, pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que, il n'en est plus ainsi, Gratiennne. Mon père m'a signifié que si je vous épousais, il se remarierait aussitôt

lui-même. Il a ajouté qu'il était assez jeune pour me donner des frères et des soeurs auxquels il assurerait tous les avantages que permet la loi et au profit desquels il emploierait tous les moyens pour me déposséder, même de ce qui devrait légalement m'appartenir un jour. Ce qu'il a dit, je crois en effet qu'il le fera. Dès à présent, je dois m'attendre à n'avoir de son héritage qu'une faible part, très faible. Avec ce qui me revient de ma mère, ce sera toute ma fortune : bien modeste, vous le voyez, Et alors...

Il ne put continuer. Encore une fois sa gorge serrée arrêta ses paroles.

Mais elle, avec une colère dans ses yeux noirs.

— Alors, quoi ? Est-ce cette fortune que vous regretteriez, Pierre ?

— Oh ! s'écria-t-il, oh ! Gratiennne ! c'est vous qui me croiriez capable, vous... vous !

Mais déjà elle lui tendait impétueusement ses mains.

— Non, je suis trop sûre de vous. Mais je la lis dans votre âme, la pensée qui vient d'y naître. Elle m'humilie, elle m'irrite. Oui, je la lis : Vous vous demandez si, maintenant, moins riche que moi, vous serez aimé comme auparavant. C'est mal Pierre, c'est le premier chagrin que vous me donnez.

— Ah ! s'écria-t-il éperdument, je me demande si j'ai le droit de profiter de votre adorable désintéressement... si j'ai le droit de vous offrir une autre existence que celle dont j'avais l'espoir. Je me demande comment les vôtres me jugeront. Je vois l'argent, l'argent maudit qui apparaît à présent, qui se dresse comme un nouvel obstacle. Voilà ce qui me désole Gratiennne. Mais moi ! la fortune que m'aurait laissée mon père ! Ah ! si vous saviez comme je ne demandais qu'à la voir longtemps, indéfiniment entre ses mains, ne fût-ce que pour être allégé de son souci !

— Alors ne doutez donc pas plus de

moi que je ne doute de vous. Est-ce votre fortune que j'ai aimée en vous quand je vous ai dit que je serais heureuse de vous confier ma vie? Est-ce à ma fortune que vous songiez quand vous m'avez engagé votre coeur si loyal, si fier? Est-ce là-dessus que nous comptons pour être heureux? Est-ce l'opinion des indifférents ou des jaloux qui peut vous faire dévier de votre chemin? Est-ce même une accusation dont, tous les deux, nous saurions l'injustice? Si je me heurtais, moi, aux mêmes épreuves, si l'on venait aussi me dire: Ton mariage t'aliène les tiens à jamais, il te fait perdre tout espoir de la fortune qu'ils vont, à leur tour, dénaturer pour que tu en sois dépossédée. Est-ce que vous hésiteriez, vous? Est-ce que vous auriez hésité?

— Non! Je vous aurais répondu avec toute ma joie: Partons, sans rien attendre de personne, partons sans regret, faisons notre vie nous-mêmes, gagnons notre bonheur!

— C'est ce que je vous répons, moi. N'espérons rien que de nous. Et préparons-le, ce bonheur qu'on peut retarder, mais qu'on ne peut pas nous ravir. C'est un an à attendre. Parce que je vois bien: maintenant nous allons devenir de pauvres amoureux qu'on va beaucoup persécuter. Un an, soit. Ça passera encore vite, cette longue année. Et l'absence n'y fera rien. Quand finit votre congé?

— Dans deux mois, hélas!

— Eh bien, ami cher, vous retournerez à votre régiment, vous y préparerez le coin du feu où je viendrais, l'autre automne, me réchauffer auprès de vous.

— Le cher nid, Gratiennne...

— Mariette sera notre petite poste. Grâce à elle nous pourrons tous les jours nous dire de loin ce dont nous aurons plein le coeur. Et moi, ici, patiemment, je compterai les jours.

Elle retrouva son sourire pour ajouter:

— Patiemment, fidèlement. Car vous

supposez bien que ce ne sont pas les séductions de notre jeune châtelain, amenât-il mon père à la rescousse...

— Votre père? Vous craignez.

— La crainte, nous ne connaissons plus ce mot, monsieur le militaire. Je ne crains pas, je suis sûre.

— Il va venir!

— Il vient d'arriver, conduit ici par le baron de la Rochère, qui est tout simplement allé le chercher à Lyon.

— Et il vous a dit...

— Rien encore. C'est tout à l'heure, en revenant, que je vais, moi aussi, affronter l'abordage.

— Ah! Gratiennne!

— Chacun son tour, mon pauvre Pierre. Je ne sais ce qui se dira à la Buissonnière quand le baron et son fils — qui y sont déjà peut-être, — auront officiellement fait à papa l'honneur de lui demander ma main. Mais ce que je vous promets, c'est que rien n'y sera imposé à votre femme... votre femme, Pierre.

— Gratiennne adorée!

D'un geste brusque il avait pris à pleines mains cette tête brune, cette tête dont les yeux brillaient de tant de vaillante fièvre.

Pour la première fois, — n'étaient-ce pas leurs vraies, leurs grandes, leurs périlleuses accordailles? — il mit sur ces lèvres qui souriaient toujours, sur ces lèvres défaillantes qui ne se refusaient pas, sur ces lèvres qu'il sentait vivre, ah! divinément, il mit un baiser dont le délice l'effrayait lui-même.

— Ma femme, répétait-il, oublieux perdu.

Mais plus vite que lui, elle avait repris conscience. D'un geste affolé elle le repoussait:

— Ecoutez!

Oui, on entendait des pas.

Mais, s'ils avaient encore l'air embarrassé de deux complices surpris par un témoin inattendu, ils n'étaient plus cepen-

dant dans les bras l'un de l'autre quand apparut celui qu'ils entendaient venir.

— Daniel de la Rochère, fit-elle.

— Encore lui !

Et une flamme de colère passa dans son regard quand il vit son ancien camarade de collège s'avancer délibérément vers eux. Très souriant, très empressé, avec un air de triomphe, de familiarité permise, de légère impertinence, peut-être, pour celui qu'il affectait déjà de ne pas même voir, et qui s'aggrava presque aussitôt de cette phrase malencontreuse :

— C'est vous que je cherche, mademoiselle Gratienne. On m'a dit que vous étiez allée de ce côté ; et comme j'ai la très agréable mission de vous ramener à la Buissonnière où votre père et le mien nous attendent...

Et il esquissait en même temps un geste aimable, comme pour ajouter : "Venez-vous ?"

Pierre ne se contenta plus.

Mais on dirait que tu ne me reconnais pas, de la Rochère ?

Son accent avait été si âpre que Daniel se raidissant aussitôt.

— Je te reconnais parfaitement Bois sier. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que tu n'as pas l'air de voir que Mlle Delestang cause avec moi.

— Oh ! comme avec tout autre passant. Quelle importance veux-tu que j'y attache ?

— Il ne s'agit pas d'importance, mais de simple politesse.

— Tu ne prétends peut-être pas m'en donner une leçon ?

— Tu me fais l'effet d'en avoir besoin, cependant.

— Voyons cela. Devant Mademoiselle, ce sera curieux, une leçon de M. Boissier fils.

— Monsieur Pierre ! s'écria Gratienne en un geste de prière effrayée.

Mais il l'avait légèrement écartée. Et s'avancant d'un pas vers Daniel :

— Ne prenez pas peur, mademoiselle, je n'ai qu'un mot à lui dire et une chose à lui apprendre :

Et d'une voix qui cinglait à présent :

— Il n'y a pas besoin d'être baron pour savoir qu'on se conduit comme un indiscret lorsque, sans y être autorisé, on pénètre dans une conversation ; et il suffit d'avoir été bien élevé pour éviter de se faire rappeler ce précepte de politesse élémentaire.

Un flot de sang avait monté au visage de Daniel.

Mais haussant tout à coup les épaules :

— Je suis fou, nous ne sommes pas du même monde. Ça ne peut pas me toucher.

— Si vous étiez comme tout le monde, ça vous toucherait.

— Mais ma parole, il cherche une affaire... A votre aise, mon cher.

Il avait à la main une canne très élégante.

La dernière parole de Pierre l'avait souffleté d'une trop injurieuse ironie. Devant Gratienne ! Eh bien, il allait voir ça le lieutenant.

D'ailleurs, il n'était pas poltron ; et, très indifférent au gros risque qu'il affrontait :

— Bah ! pensa-t-il, ce sera en l'honneur de la demoiselle, et puis c'est encore le meilleur moyen pour empêcher l'autre de tournailler autour.

Et il leva sur son adversaire la main et la canne.

Il n'eut pas le temps d'achever le geste. D'un bond Pierre s'était jeté sur lui, avait arraché la canne de sa main, l'avait brisée comme un étai et, lui en rejetant les morceaux au visage :

— Je tiens l'offense pour reçue, fit-il d'une voix rauque. Vous m'appartenez maintenant, monsieur.

— A votre disposition, monsieur.

Et Daniel de la Rochère qui avait blémi, parvint à retrouver assez de sang-

froid pour ajouter en se tournant vers Gratienne :

— Je suis vraiment désolé, mademoiselle...

Mais elle toute tremblante d'angoisse, d'énerverment aussi :

— Non ! non ! cette affaire n'ira pas plus loin, je ne le veux pas.

Et comme ils avaient, l'un et l'autre, le même geste de regret, mais de refus silencieux :

— Monsieur Pierre, supplia-t-elle, cette prière, c'est la première que je vous adresse. Vous ne la repousserez pas.

— Mademoiselle... vous avez eu tort. Oh ! je sais les raisons de votre impatience. Vous savez aussi pourquoi je ne veux pas que cette querelle ait de suites.

Et sans lui laisser le temps de répondre :

— Monsieur de la Rochère, M. Boissier est prêt à vous faire des excuses.

— Moi !

— Oui, vous. Et qui donc mieux que vous pourra, sans qu'on se méprenne sur le sentiment auquel il obéit, reconnaître ses torts ? Ne sait-on pas qui vous êtes... ce que vous valez ?

C'est Daniel qu'elle regardait à présent de ses yeux ardents :

— Ne sait-on pas que M. de la Rochère va bravement, à cette heure, au-devant d'un danger terrible, un danger qu'il affronte comme si vous n'étiez pas le plus redoutable des adversaires ?

— Mais vous exagérez, mademoiselle, protesta Daniel.

— Laissez-moi parler, je vous en supplie.

Il eut un geste d'acquiescement.

D'ailleurs, ce qu'elle disait là, il était bien obligé de s'avouer à lui-même que c'était absolument vrai.

Il faisait en ce moment — ce garçon acceptant ainsi les conséquences d'une malencontreuse affaire — contre très mau-

vaise fortune très bon cœur.

Il n'avait pas été très poli, c'est vrai. Il n'avait pas résisté, c'est vrai aussi, au plaisir de vexer un peu ce Pierre Boissier dont son père lui avait dit : "Méfie-toi du sournois qui rôde autour de celle que je veux te donner" ; il l'avait, avec trop de désinvolture, traité en quantité négligeable. Mais alors c'est le lieutenant, le lieutenant tout seul, qui avait, en deux répliques, rudes comme des provocations, amené la discussion à des paroles irréparables.

Daniel avait du sang dans les veines. Ce sang lui était monté au visage ; et, comme il disait, il avait marché au pas.

Et il entendait tenir pied à son adversaire, tout le temps ; quoique, déjà un peu ressaisi, il comprit fort bien qu'il venait de trouver sur son chemin — toujours comme il disait — une salle affaire.

Avec cet enragé aux muscles d'acier, aux allures d'ouragan, il allait à une tuerie. C'était stupide.

Et cette soudaine colère de Pierre Boissier venait de lui en apprendre, tout à coup, bien plus que les avertissements de son père et les demi-confidences de l'abbé Gaindron.

Il y avait entre le lieutenant et Mlle Delestang autre chose que des relations amicales.

On était arrivé trop tard. On tombait comme des gaffeurs au milieu d'un roman.

La façon dont Gratienne parlait, ce qu'elle exigeait déjà de ce garçon, c'était un aveu. Elle ne voulait pas que son idylle tournât au drame.

Et comme, au fond il n'y tenait lui-même pas plus que cela, — tout en protestant, pour le principe et pour la forme, — il la laissait parler, se rendant compte qu'il serait un imbécile de s'opposer à la conclusion pacifique de ce chapitre, le premier de son roman, mais il en avait bien peur, le dernier aussi.

D'ailleurs, Gratienne continuait, tout en fièvre :

— Ce que M. de la Rochère ne sait pas et ce qui lui fera comprendre combien vous êtes excusable de vous être laissé emporter, c'est que, depuis longtemps, depuis mon arrivée ici, j'ai autorisé des projets d'avenir où tous les deux nous apportons le même désir et le même espoir. Chacun cherche son bonheur où il croit qu'il le trouvera. Je me suis persuadée qu'il serait dans l'affection de cet ami qui m'aime, que j'aime et à qui j'ai promis que nous serions, malgré tout, heureux un jour, l'un par l'autre...

— Oh ! mademoiselle Gratienne ! s'écria Pierre, épouvanté de tant d'audacieuse franchise.

Mais qui donc, à présent, aurait pu l'arrêter ?

Et elle continuait toujours :

— Non. Il faut qu'il sache. Ce que je vous apprends là, monsieur de la Rochère, je m'attendais à le dire, tout à l'heure, quand votre père aurait fait la demande qu'il vient faire aujourd'hui. Car j'espère bien que vous me supposez assez intelligente pour avoir vu clair, tout de suite, dans le petit mystère de son voyage et de l'arrivée de mon père à Saint-Romain. Eh bien, je vous l'apprends un peu plus tôt, d'une façon beaucoup plus troublée. Mais je ne vous parle pas autrement que je vous aurais parlé alors. Vous êtes loyal et généreux. J'aimerais beaucoup être votre amie. Ne vaut-il pas mieux une bonne amitié que de la rancune et du ressentiment ? La place était prise, monsieur Daniel. Vous devez vous douter combien nous allons avoir, mon pauvre Pierre et moi, de peine à être heureux. Soyez galant homme jusqu'au bout. N'ajoutez pas à nos difficultés, elles sont déjà assez grandes, allez !

Et profitant de la stupéfaction, de l'émotion poignante où ce flot de paroles si hardies, si généreuses avait jeté son ami :

— Pierre pour l'amour de moi, tendez votre main à M. de la Rochère. Monsieur Daniel, par amitié pour moi, prenez cette main qu'il vous tend.

Et Daniel, qui avait de l'esprit :

— Allons, touche-là, grosse bête, et ne sois plus si rude au montoir, hein ?

— Tu vaud mieux que moi ! s'écria Pierre en portant sa main, d'un grand élan. C'est vrai, j'ai tous les torts. Je t'en demande...

— Halte-là, interrompit Daniel. Je ne veux pas que tu prononces ce mot. Il irait trop mal dans ta bouche, mon vieux Boissier. Tu avais déjà une tête du diable au bahut. Tu l'as toujours. Mais ce n'est pas le plus mauvais moyen pour arriver et tu me démontres encore une fois. Je n'irai pas jusqu'à dire que je ne regrette pas...

— Votre pauvre jolie caïenne, fit vivement Gratienne. Ce sera son cadeau de noces de vous la remplacer. C'est convenu ?

— Vous voulez ? Soit...

— C'est que, fit Pierre en souriant enfin, ça pourrait tarder.

— Ah ! oui, vos affaires ne marchent pas au trot... Chez toi, ton père, comment prend-il la chose ?

— Aussi mal que possible.

— Ça, on pouvait le prévoir. Mais c'est que, saprelotte, chez vous, mademoiselle Gratienne, on ne me fait pas l'effet non plus d'être bien préparé.

— On ne l'est même pas du tout.

— Alors ?

— Eh bien, je vous l'ai dit, je vais, de ce pas...

— Diable ! diable ! attendez que nous soyons partis ! D'autant plus, devant moi, on ne va pas, c'est évident, vous mettre le marché à la main. Mais, par exemple, je crois bien qu'aussitôt après notre retraite en bon ordre...

— Vous verrez, fit-elle avec son joli sourire revenu, que nous deviendrons de grands amis tous les deux...

... Non, Pierre, reprit-elle tendrement, tous les trois.

— Il faudra bien, soupira Daniel, vous êtes si charmante. Ne t'émotionne pas, Boissier, c'est en bon camarade que je le dis. Mais tu as une rude chance d'être arrivé premier. Parce qu'enfin vous pouvez bien me laisser la fatuité de croire que, si j'étais arrivé avant toi... Eh bien, quoi, on ne sait pas. On ne peut jamais savoir...

— Seulement, fit-elle en hochant la tête, elle était prise, la place, et bien prise.

— Je le vois assez ! je ne le vois que trop ! Eh bien, voulez-vous mon opinion impartiale, mademoiselle Gratiennne ? Vous avez peut-être eu raison. Moi, très gentil comme ami, j'aurais peut-être été moins parfait.

— Allons, vous vous calomniez.

— Vous n'en êtes pas bien sûre. Et moi qui me laisse aller à vous dire ça, j'ai peut-être tort. Mais vous m'intéressez maintenant tous les deux. Vous êtes des paladins de l'époque héroïque. Vous marchez à la conquête de l'amour envers et contre tous. C'est beau ça. Et puis, vous, vous êtes très chic, mademoiselle Gratiennne. Je devrais être furieux, parce que si vous saviez comme papa et maman m'avaient déjà chauffé au rouge cerise ! Et les projets marchaient avec vos parents à vous ! Ce qu'il va falloir rectifier le mouvement, hein, Boissier ! Et moi qui allais faire une si jolie fin ! Je me considérais déjà comme le plus exemplaire mari de France ! Et me revoilà garçon. Je vais recommencer à faire des bêtises. Ça ne me changera guère, mais ce sera votre faute, cette fois. Ça n'empêche pas que c'est vexant ; Avoir si bien trouvé et rester le bec dans l'eau... Ah ! tu peux dire que tu en as, toi, de la chance !

L'aimable écervelé était déjà tout résigné, tout consolé. Il trouvait l'aventure si originale !

Et puis elle le ravissait, cette amoureuse. Jamais elle ne lui avait paru si jo-

lie que lorsqu'elle lui administrait cette douche froide et qu'elle lui racontait son petit boniment, les yeux étincelants, la fièvre aux joues et au front. Ah ! la courageuse mignonne !

Et il s'emballait déjà, comme il s'était toujours emballé, sur cette idée qu'il serait un pignouf de faire de la peine à ces beaux yeux-là. Il trouvait exquise, cette chose toute nouvelle, inconnue : d'être l'ami, rien que l'ami d'une si jolie fille ; et il voyait bien que Pierre avait au coeur, lui, un grand, un immense amour.

Alors, fit-il, plus d'arrière-pensée, tout est oublié, Boissier ?

— Ce que je n'oublierai jamais, de la Rochère, c'est la façon de galant homme, tiens, je te dis le mot : de gentilhomme, dont tu as réparé... mes torts.

— Tu vois donc qu'à l'occasion les barons apprennent à leurs moutards la manière d'être chic, quand même ils ne leur apprendraient pas autre chose.

Et il lui tendit la main en riant. Ce mot devait être sa seule petite vengeance.

— Maintenant faisait-il assez embarrassé, restez-vous ici, mademoiselle Gratiennne, venez-vous avec moi ? Est-ce que je me détache en avant-garde ?

— Non, répondit Pierre. Ramène-là. C'est moi qui pars.

... Adieu, Gratiennne, murmura-t-il doucement.

— Au revoir, Pierre. Aimez-moi.

— De tout ce que j'ai de force et de vie.

— Malgré tout ?

— Malgré tout.

Et il s'éloigna, pendant que Daniel :

— Oui, il a de la chance cet animal-là. Jamais on ne m'a dit, à moi des choses pareilles.

— Vous voulez que je vous fasse des compliments. On vous les a dites cent fois.

— Justement. Ça ne se dit bien qu'une fois ; et dans cette affaire-là, c'est le ton

qui fait la chanson. On n'y a jamais mis ce ton-là, pour moi.

— Vous n'avez peut-être pas cherché où il fallait.

— Et quand je tombe au bon endroit, vous voyez comme j'ai la main heureuse.

Mais en bavardant, il la ramenait à la Buissonnière. Voilà qu'ils y arrivaient.

— Ce sont eux !

— Ah ! madame Girardot, comme ils vont bien ensemble faisait le baron.

— Vous trouvez, monsieur de la Rochère ?

— J'aurais mauvais goût si je ne trouvais pas.

— Mais, mes enfants, vous vous êtes attardés ! C'est presque compromettant, savez-vous.

— Que vous disiez-vous donc de si intéressant ?

Mais pendant que Gratiennie, souriant d'un sourire bizarre, semblait très occupée à quitter son grand chapeau de paille, Daniel faisait à son père des signes que le baron, d'abord, ne comprenait pas.

Enfin, s'approchant de lui :

— Allons-nous-en, lui dit-il à voix basse.

— Pourquoi ?

— Je te le raconterai.

Très intrigué, le baron, abrégé plus qu'il n'aurait voulu ses compliments et ses poignées de mains, prit congé pendant que Daniel, avec une familiarité qui mit du baume au cœur de son père :

— Au revoir, mademoiselle Gratiennie ! fit-il gaiement.

— Au revoir, monsieur Daniel ! répondit-elle sur le même ton.

Et M. de la Rochère se disait : "Mais comme ça va déjà bien !" lorsque à quelques pas de la maison :

— Eh bien, pourquoi m'as-tu fait si vite décamper ? demanda-t-il à son fils.

— Parce que c'est raté, papa.

— Quoi... raté ? Tu perds la tête.

— Non, c'est la partie que nous venons de perdre.

Et il lui expliqua l'aventure.

A la Buissonnière, l'explication prévue, maintenant souhaitée par Gratiennie, avait aussi commencé.

C'est M. Delestang qui, sans y mettre aucune précaution protocolaire, venait d'attacher le grelot pendant que la bonne maman et le grand-père approuvaient en souriant :

— Charmantes gens, ces de la Rochère. Le père très aimable, le fils fort bien. Il n'y a pas à le nier : la race, c'est toujours la race. Gratiennie, tu ne sais pas ce qu'ils venaient me demander ?

— Je le sais, papa, Daniel vient de me le dire.

— Mais ça va tout seul, alors. Il a préféré parler lui-même, très bien. Et tu acceptes ?

— Non, papa, j'ai refusé.

— Tu as...

La même exclamation leur était échappée à tous les trois : un cri où il n'y avait encore que de l'étonnement. Parce que, s'ils s'attendaient à une réponse, après la cordiale, la souriante poignée de mains de ces deux enfants, certes non, ce n'était pas à celle-là.

— Refusé ! reprenait enfin le banquier. Tu ne parles pas sérieusement. Ce mariage est tout à fait dans nos convenances à tous. Comme fortune, tu n'es pas sûre de trouver mieux. Comme situation, je doute que tu rencontres une seconde fois la pareille. Les parents sont parfaits, le jeune homme ne peut pas te déplaire, vous semblez en excellents termes et tu viens nous dire tout tranquillement... Enfin, pourquoi refuses-tu ?

— Parce que M. Daniel, qui m'est en effet très sympathique, qui sera toujours pour moi un excellent ami, ne me convient pas pour mari. Je viens de le lui dire en lui donnant les motifs de mon refus. Il les

a compris et il est en train de les faire comprendre à son père, sans en garder contre moi la moindre mauvaise humeur ni l'ombre d'un dépit, vous avez pu vous en apercevoir.

— Mais je rêve, mais elle perd la tête ! s'écriait le banquier en se tournant vers le grand-père et la grand-mère aussi abasourdis que lui...

... Tes motifs ! Quelles raisons lui as-tu données ? Quelles absurdités lui as-tu dites ?

C'était le moment critique. Elle fit appel à toute sa résolution :

— Je lui ai dit que j'en aimais un autre ; que, par conséquent, ce ne serait pas pour notre bonheur que nous nous marierions ensemble... Et il n'a pas trouvé cela absurde.

Ses lèvres avaient un peu tremblé pendant qu'elle répondait ainsi d'une voix calme, préparée maintenant à tous les orages.

— Un autre ! Quel autre ? interrogea violemment son père.

— M. Pierre Boissier.

— Ah ! malheureuse enfant !

C'est le grand-père qui s'exclamait à ce nom retentissant à ses oreilles comme un tocsin d'alarme. Au nom de l'ennemi ! L'ennemi avec qui sa petite-fille aujourd'hui prétendait faire alliance !

Et comme M. Delestang qui n'avait jamais été mêlé à ces vieilles histoires, qui, depuis si longtemps, s'il en avait eu connaissance, les avait oubliées et se souvenait à peine d'avoir entendu prononcer ce nom-là, demandait de très bonne foi :

— Pierre Boissier ! Qu'est-ce encore que celui-là ?

— Elle perd la raison, gémissait Mme Girardot, c'est le fils de notre voisin... d'un homme avec qui, depuis des années, nous sommes brouillés à mort, d'un homme qui, avec nous, n'a jamais eu que des procédés de sauvage, de malfaiteur !

— Un homme ajoutait tragiquement le

père Girardot, qui n'a ni le sentiment de la justice, ni celui de l'humanité. Je ne dis pas cela pour mes quarante-six noyers, mais il ne nous a jamais fait que du mal quand il était maire. Il nous en ferait encore plus s'il était capable. Oh ! Gratiene ! nous infliger cette humiliation, ce crève-coeur !

— Ce n'est pas de M. Tony Boissier qu'il s'agit grand-père, fit-elle toute pâle, c'est de son fils.

— Mais enfin, s'écria le banquier avec un éternement de colère, qu'est-ce que c'est que ce fils ? D'où sort-il ? Que fait-il ? Comment le connais-tu ?

— Ce fils, répondit-elle avec toute sa flamme, c'est le plus noble cœur que je sache. C'est le désintéressement, la générosité, le courage ! C'est, à un âge où tant d'autres ne sont encore que des oisifs et des inutiles, c'est un officier du plus brillant, du plus haut avenir. Il n'a pas vingt-cinq ans, il est décoré. Cette noblesse-là vaut mieux que celle qu'on trouve dans son berceau. Le soir de mon arrivée à Saint-Romain, il m'a rendu un service... non, ce n'est pas assez dire : il m'a apporté un secours... héroïque. Et tu ne souriras pas de ce mot si tu avais été là. Depuis, je l'ai revu, souvent, très souvent, nous nous sommes mieux connus.

— C'est ta première faute !

— Est-ce que je pouvais vous raconter cela ? Rien qu'à ce nom "Boissier" vous deveniez tous injustes et méchants. Mais nous, les enfants, les petits-enfants, nous qui n'avons point de haine dans le cœur, nous ne voulons pas éterniser vos vieilles querelles, que le temps aurait dû, cependant, apaiser et qu'on dirait qu'il envenime encore ! Eh bien, oui, grand-père, il y a quinze ans, dix-huit ans, je ne sais plus quand, on t'a fait arracher tes noyers. Eh bien, oui, tu as répondu en faisant perdre la mairie à M. Boissier. Qu'est-ce que ça nous fait, à nous, qui étions des bébés alors, ces histoires du temps passé ?

Pierre m'aime, il me l'a dit. Moi, je l'aime aussi, je le lui ai avoué. Je préfère être Mme Boissier, femme d'un officier du plus bel avenir plutôt que Mme de la Rochère, femme d'un aimable désœuvré, qui consent à se marier si, autour de lui, tout le monde le veut, qui aime tout autant rester garçon pour continuer sa vie de plaisir et qui, après m'avoir peut-être rendue très malheureuse, me donnerait un jour ce titre de baronne qui vous fait à tous perdre la tête. Baronne ! Ah ! bonne-maman, ah ! papa, si vous saviez comme je m'en moque ! Si vous saviez comme je préfère rester dans ma condition de bourgeoise, fille d'un bourgeois que vous êtes... que nous sommes tous !...

— Mais malheureuse enfant, s'écriait la grand-mère, mais quand bien même ce garçon aurait tous les mérites, toutes les vertus, tu sais bien que jamais... jamais son père ne consentira'...

— Oui, nous le savons.

— Eh bien, alors !

— M. Pierre Boissier n'est pas un enfant qu'on régent. Il a sa volonté. Si ce consentement lui est refusé il s'en passera.

— Alors, malgré son père...

— Cela ne pourrait que vous épargner l'ennui du rapprochement qui vous déplaît si fort.

— Et tu ne te rends pas compte qu'un mariage dans ces conditions, ce serait un scandale !

— Ah ! bien moins que si vous me causiez, vous aussi, l'immense chagrin de ne pas l'approuver.

— Que veux-tu dire ?

— Papa, je t'en supplie, écoute-moi sans t'emporter... sans que nous disions, l'un ou l'autre, des choses qui ne seraient ni dans notre pensée, ni dans notre cœur. Si j'aime Boissier, c'est qu'il est digne de ma tendresse... digne de votre affection à tous. Je te jure que, si l'on peut espérer du bonheur en ce monde, avec lui, je

serai heureuse. Eh bien, je ne veux pas renoncer à ce bonheur, lorsqu'il n'y a aucune raison raisonnable pour que je me donne le désespoir de ce renoncement.

— Aucune raison ! l'inimitié de vos familles ! la désapprobation de tes grands-parents ! la déférence que tu nous dois !

— Papa, ce sont vos raisons, ce ne sont pas les miennes. C'est pour moi que je me marie, pour la joie ou la douleur de toute ma vie à moi. C'est à moi que je dois penser et non pas à vos rancunès, qui tiennent donc, dans votre cœur, bien plus de place que votre affection pour votre enfant ?

— Bref, si je refuse, que feras-tu ?

Elle baissa la tête :

— J'attendrai, mon père.

— Quoi ?

— Tu le sais bien : le moment où ton refus ne me sera plus un obstacle.

— Alors, révoltés tous deux, où irez-vous ? Que ferez-vous ? De quoi vivrez-vous ? Il a deux ou trois mille francs de solde.

— Il a la fortune de sa mère qui est morte comme la mienne.

Et elle ajouta tristement :

—... Qui est oubliée chez lui, comme ma pauvre maman l'est chez toi.

Il se cabra sous le reproche qu'au fond de sa conscience il savait bien mériter :

— Parfait. Je vois que tout est arrangé, combiné...

Et se retournant brusquement contre les grands-parents qui en perdaient la voix :

— Je ne vous félicite pas, madame Girardot, de la façon dont vous avez surveillé cette enfant.

— C'est inouï ! C'est odieux ! gémissait la bonne femme. Elle parle maintenant comme l'autre... comme la pauvre malheureuse dont elle est le vivant portrait. Elle se révolte comme elle !

— Ah ! non, déclara rudement le banquier, que la colère gagnait peu à peu.

Non. Cela n'ira pas jusqu'à ce point. Je ne suis pas un père de comédie; et, pendant un an encore, j'ai le droit de faire respecter mon autorité.

—Je ne songe pas à m'y soustraire. Je ne vous demande rien. Laissez-moi comme je suis. Ce n'est pourtant pas la révolte, cela!

—Des mots. Au surplus, j'estime le moment venu de passer aux faits.

Il réfléchit un moment, pendant que les grands-parents gardaient le silence, pendant que la bonne-maman essayait ses yeux, ses pauvres vieux yeux qui voyaient cette cruelle enfant, pâle, résolue, indomptable. Ah! indomptable et cruelle comme l'autre!

Mais le banquier de sa voix tranchante des jours d'orage:

—Je ne fais appel ni à ta sensibilité, ni à ton respect. Je me rends compte que ce serait inutile et nous n'en sommes plus aux questions de sentiment. Je résume donc la situation. Je suis venu ici pour te proposer un mariage qui agréé à tes grands-parents et à moi, meilleurs juges que toi, veuille le croire, de ce qui peut assurer ton bonheur. Tu refuses?

—Oui, mon père. Je suis désolée de te résister...

—Ne prends pas la peine d'enguirlander ton refus. Il est formel?

—Oui.

—Je n'insiste plus. D'ailleurs, je ne me reconnais nullement le droit de t'obliger à un mariage qui te déplaît.

—Eh bien, ne parlons donc plus de mariage, de rien... Je m'engage, tiens, à ne pas en ouvrir la bouche...

—Ah! non.

Et pendant qu'elle éprouvait un grand coup au coeur, il continua avec un sourire crispé:

—Non. Tu me prends en ce moment pour un imbécile et tu as tort. Je sais fort bien que tu continuerais très volontiers, sous les yeux malheureusement trop peu

clairvoyants de ton grand-père et de ta grand-mère le flirt que tu as silencieusement commencé. Je sais fort bien que tu prendrais patience en comptant les jours qui te séparent de ta majorité. Mais ce rôle de Cassandre, qui me déplaît pour ton grand-père, ne me convient pas davantage pour moi. Quand tu seras majeure, tu agiras à ton gré. D'ici là, tu feras à ma volonté. Je vois que l'air de la Buissonnière ne te vaut rien; tu vas en changer, ma chère.

Elle avait tout prévu, excepté cela. Et, usant de toutes les armes pour cette lutte désespérée:

—Ah! non, s'écria-t-elle audacieusement, non, je ne veux pas revenir à la maison..., non. J'ai des raisons... tu les connais. Et celles-là, je te défie bien de ne pas les respecter. D'ailleurs, tu sais aussi à qui tu déplairais en me ramenant chez toi. Et jamais tu n'as hésité: plutôt que de déplaire à ta femme, tu as, chaque fois, fait bon marché de mes chagrins et de mes peines...

Les grands-parents détournaient les yeux; ils allaient s'apitoyer, prendre parti, peut-être, pour la petite orpheline qui se défendait farouchement, en rappelant quelle était la cause première de tout cela.

M. Delestang vit qu'il fallait brusquer le dénouement.

—Soit. Je ne te forcerai pas à rentrer chez moi, puisque tu t'y déplaîs si fort.

—Je ne m'y déplaîs pas, fit-elle sourdement, j'y suis malheureuse.

—Soit, encore. Mais il y a un endroit où les jeunes filles de ton âge ne se considèrent pas comme malheureuses, où elles restent très fréquemment jusqu'à leur majorité. Et tu vas me faire le plaisir d'y retourner.

—Au couvent!

—Au Sacré-Coeur de la Ferrandière, oui.

—Tu veux, moi, que je m'enferme!...

—Au moins, là, je serai sans inquiétude sur ton compte et tu ne risqueras pas de te compromettre à des flirts de grands chemins qui doivent déjà alimenter les cancans de tous les paysans de Saint-Romain.

—Je t'en prie, mon père... Rien ne saurait m'être plus désagréable, rien plus odieux...

—Je t'ai dit ma volonté. Chez moi ou à la Ferrandière, choisis.

—Mais si je te promettais... tiens... si je consentais à ne plus revoir...

—Me promettrais-tu de l'oublier?

—Ah! cela, non, s'écria-t-elle fièrement. Mais pas plus au couvent qu'ici.

—Seulement, j'aime mieux au couvent, moi. Et je suis sûr, monsieur et madame Girardot, que vous approuvez entièrement la résolution à laquelle me contraint la rébellion de votre petite-fille.

Elle alla à ses grands-parents d'un regard éperdu.

Ils ne répondirent rien. M. Girardot eut un gémissement, Mme Girardot un lamentable soupir...

C'était un acquiescement. Gratiennne ne pouvait pas même compter sur leur compassion.

S'ils avaient voulu, cependant, ils auraient empêché cette chose humiliante, ridicule...

Ils auraient pu dire: "On ne renvoie pas au couvent une fille de vingt ans. Nous la gardons. En lui rendant votre maison insupportable, vous avez vous-même renoncé à vos droits de père!"

Et puis, quels droits? Il n'y a plus de lettres de cachet. On n'emprisonne plus des enfants à qui, dans quelques mois, il faudra rendre des comptes de tutelle.

Ces rigueurs surannées font hausser les épaules. Une fille à la veille de sa majorité a le droit, si elle le préfère, de rester chez ses grands-parents, d'y rester sans qu'on puisse l'en faire sortir. Il n'y a pas de tribunal qui, dans ces conditions, obli-

gerait un enfant en désaccord avec son père à se soumettre à de tels caprices!

Eh bien, non. Ils ne disaient rien de tout cela. Ils approuvaient. Leur silence affirmait qu'ils ne la protégeraient pas, qu'ils ne lui donneraient pas—quand même—un asile.

Et lorsque M. Delestang ajouta:

—Tu vas donc, ma chère enfant, commencer tes préparatifs. Il y a un train ce soir.

Le grand-père n'eut que cette réponse.

—Comptez-vous donc l'emmener aujourd'hui? Elle n'aura peut-être pas le temps. Il faudrait être prêt dans une heure.

Mais le banquier avait rapidement réfléchi:

—Soit, de mon côté, je ne puis attendre. Il faut que je parte ce soir. J'ai des rendez-vous demain matin. Et puis, il faut bien aussi que j'aille prévenir à la Ferrandière, voir la supérieure. Je ne peux pas arriver sans crier gare et dire: "Prenez-moi cette fille indisciplinée et mettez-la à l'abri d'elle-même." Ne fût-ce que pour la sauvagarder de mon amour-propre et du sien, il faut y mettre des formes.

Il s'adressait maintenant à M. Girardot:

—Demain, dans l'après-midi, je ferai une visite à la supérieure. Donc, après-demain, Gratiennne pourra s'installer à la Ferrandière. Elle se refuse à revenir chez moi. A dire le vrai, j'aime autant ne pas me voir obligé à mettre dans la confidence de cette sotte histoire une personne à laquelle ma fille a obstinément voulu rester étrangère. Je vous demande donc comme un service, dès que Gratiennne aura achevé ses préparatifs, de vouloir bien la conduire vous-même au couvent. D'ici là, je compte qu'il ne se passera rien autre chose ici, que ce qui s'y serait passé sous mes yeux. Pendant ces deux ou trois jours, je ne veux pas que ma fille revoie ce jeune homme.

—Elle ne le reverra pas, répondit la

grand'mère. C'est moi qui vous le garantis. Elle me met dans l'obligation de ne pas la perdre un instant de vue. C'est dur, à mon âge, avec ma petite-fille, de débiter dans ce rôle de geôlière. Mais, puisqu'elle m'y contraint...

—Non, bonne-maman, supplia-t-elle en faisant un immense effort pour ne pas fondre en larmes, non. J'aime mieux te promettre que... jusqu'à mon départ... je ne sortirai pas d'ici.

Et elle se sauva dans sa chambre.

Là, au moins, elle pourrait pleurer à son aise, pleurer de colère surtout, de colère impuissante.

Car, pour la décourager, pour la réduire... Non. Si on l'espérait, c'est qu'on la connaissait bien peu.

Dans la salle à manger où le Bacchus doré au feu montrait mélancoliquement l'heure du bout de son thyrses, M. Delestang concluait, en haussant les épaules:

—Et puis, en un an, il passe bien de l'eau sous les ponts. En un an, il passera bien de l'oubli dans cette tête de linotte.

* * *

Depuis un grand moment, Mariette rôdait par là.

De la cuisine, on avait entendu des éclats de voix. La brave fille, si entièrement, si aveuglément dévouée à sa petite maîtresse, avait bien compris que le moment de la crise était arrivé.

Et puis elle avait vu passer Gratieune comme un orage... remonter en courant le vieil escalier qui, du fond de la cuisine, — à la mode de là-bas, — élève, jusqu'au premier étage, sa rampe de fer forgé.

Sans bruit elle l'avait suivie. Maintenant elle écoutait, l'oreille collée à la porte de la chambre.

Elle entendit bientôt un sanglot que la pauvre petite n'avait pu étouffer.

Délibérément, elle ouvrit la porte.

—C'est moi! ce n'est que moi, mademoiselle Gratieune... Ils ont donc été bien méchants avec vous?

Et à la vue de sa vieille bonne, de la seule créature à qui elle pût à présent se confier pour épancher son chagrin, pour fortifier son courage, surtout pour donner aussi du courage à un autre:

—Mariette, s'écria-t-elle en essuyant fiévreusement ses yeux en larmes, Mariette, tu m'aimes?

—Ah! ma petite, je n'aime que vous!

—Mes grands chagrins commencent.

—Votre papa?

—Il a été sans pitié pour moi.

—Oh! lui, grommela-t-elle avec toutes ses vieilles rancunes.

—Il m'a donné à choisir: rentrer à la maison ou retourner au couvent.

—Il veut vous faire religieuse!

Gratieune ne put s'empêcher d'en sourire.

—Non. Jusqu'à mes vingt et un ans. Et moi, je ne veux pas rentrer à la maison.

—Pas étonnant... pour y voisiner avec l'autre! Mais à la Ferrandière... il est fou, cet homme. Une grande fille comme vous. Votre bon-papa empêchera bien ça.

—C'est lui qui doit m'y conduire après-demain. Si ce n'avaient été mes préparatifs à faire, papa voulait m'emmener ce soir.

—Oh! ma pauvre petite!

—Nous n'avons pas le temps de nous lamenter, Mariette. A chaque instant, bonne-maman peut arriver. Il faut prévenir Pierre.

—Mais où pourrez-vous le voir?

—Je ne le pourrai pas. J'ai promis que jusqu'à mon départ, je ne sortirais pas de la maison. J'ai été obligée de promettre; je veux tenir ma promesse.

—Alors, pour le voir?...

—C'est mon plus grand chagrin, Mariette, je ne le verrai pas. Voilà ce qu'il faut aller lui dire. Mais ce qu'il faut



Mariette, s'écria Gratiennne en essuyant ses yeux en larmes.

ajouter, c'est que je l'aime, c'est que, dans dix mois, il me trouvera toujours la même, toujours. C'est que je compte sur lui comme il compte sur moi. Et tu lui diras aussi ce mot : "malgré tout."

— Oui, mademoiselle, "malgré tout".

— Et puis tu lui raconteras que je n'ai pas pu lui écrire, parce que, à toute minute, je risquerais d'être surprise. Mais tu ajouteras que, cette nuit, je lui écrirai longuement, que je lui expliquerai tout que je lui dirai...

On entendait des voix.

— Pars, pars vite... Si l'on te surprerait ici, tout serait perdu.

Quelle fin de journée !

Son père était parti sans qu'elle l'eût revu. Tout à l'heure c'est Mme Girardot qui s'était enfin montrée.

— Viens souper, Gratiennne.

Sans mot dire, elle l'avait suivie. Sans mot dire, elle s'était mise à table, à sa

place accoutumée, entre son grand-père et sa grand-mère.

Eux, la regardant à la dérochée, comme honteux de la sentir si indocile, si rebelle, — si dénaturée, songeait le bonhomme en se remémorant ses noyers, — si insensibile, se disait la vieille femme en la voyant se gonfler d'amertume.

Elle, raidie, fermée, farouche, s'attachant à suivre une vision qui l'absorbait, qui l'isolait, qui élevait entre elle et ces pauvres vieux un mur de glace.

Oui, qui l'éloignait elle-même, qui l'emportait loin de cette patriarcale salle à manger où, maintenant, les tableaux brodés en calligraphie contournaient lugubrement leurs arabesques, où les grands placards n'étaient plus que des panneaux maussades, où le Bacchus prenait aussi un air désolé en inclinant le thyrsos qui, positivement, semblait lui peser.

Le souper d'ailleurs, s'était vite achevé : ils n'avaient rien mangé, ni les uns ni les autres ; et, tout de suite, Gratiennne s'était levée de table.

— Où vas-tu ? avait demandé sa grand-mère.

— Dans ma chambre.

— Commencer tes préparatifs ?

— Oui, bonne-maman.

— Veux-tu qu'on t'aide ?

— Merci, bonne-maman.

Elle s'était dirigée vers la porte en ajoutant, les dents serrées.

— Bonne nuit !

— Tu ne redescendras donc pas ?

— Non.

— Alors, bonne nuit, ma pauvre enfant !

Et Gratiennne était remontée au premier étage.

Dans l'escalier elle avait rencontré Mariette à l'affût.

— Tu l'as vu ?

— Oui. Et il m'a bien recommandé de vous répéter, de sa part, "malgré tout" — comme je venais de le lui dire de la

vôtre.

Gratiennne eut un faible sourire. C'était cela, sa première, sa pauvre joie, depuis qu'ici on la faisait si malheureuse.

— Demain, tu lui porteras une lettre.

Et comme elle savait à présent ce qui l'intéressait, comme tout le reste lui était gai, elle passa vite, courut dans sa chambre, en referma la porte à clef.

Enfin ! elle était chez elle, — elle était à elle. Ici, personne n'entrerait plus.

Elle restait maintenant indécise.

Il fallait donc la commencer, cette besogne du départ, si joyeuse quand c'est pour partir à deux, vers des pays de soleil, de bleu, d'inconnu, si odieuse quand c'est là le premier geste pour s'enfoncer dans l'isolement et la contrainte, quand il m'apparaît que la perspective d'une maison froide, hostile, d'une prison, ah ! aussi infranchissable à ceux qui voudraient ensuite y pénétrer qu'à celle qui essaierait d'en sortir.

En s'oubliant à ces tristesses, elle s'était laissé aller dans un vieux fauteuil à oreilles, un fauteuil antique et solennel qu'elle trouvait si idrôle autrefois, un fauteuil d'où, le matin, on voyait en une langue de paresse ces choses aimées (car on aime tout dans les pays où l'on est heureuse), l'aire à battre le blé avec ses meules de paille jaune, le vieux puits où les boeufs vont boire, immobiles, le mufle effleurant à peine l'eau du "bachat" — l'eau qui, lentement aspirée, fait saillir au passage leurs faons pendants.

Mais, à présent, c'était la nuit, une nuit humide qui laissait dans l'ombre les masses de verdure entourant la maison et qui enveloppait la montagne, sous le ciel pur, d'une brume bleuâtre.

Et, le regard perdu dans ces formes imprécises de l'obscurité, Gratiennne songeait :

"Dix mois ! Dieu ! que c'est long, dix mois, sans se voir... jamais !"

Elle eut un brusque tressaillement :

“Ah ! sans nouvelles... jamais, non plus !”

Et comment en avoir ? Au couvent, mieux et plus sévèrement que partout ailleurs, les correspondances sont interceptées, lues, on le sait bien, à la loupe.

Là-bas, Mariette ne lui servait plus à rien. Là-bas, c'était la séparation absolue, celle des âmes comme celle des corps ! Pierre pouvait être malade, blessé ; il pouvait mourir ! Elle n'en saurait rien, elle ne se douterait pas de son péril. Elle resterait indifférente pendant son agonie !

Non ! ce n'était pas possible.

Il abusait, son père. Il outrepassait son droit.

Son droit ! Ne l'avait-il pas déjà perdu en se remariant, en lui donnant une marâtre, en la chassant de la maison par des indifférences, des injustices, des manques d'énergie et de volonté qui étaient tous autant d'abdications ?

Quand on veut être un père obéi, on reste dans son rôle de père. Cela, il l'avait oublié. Cela, tout, à présent, le lui rappelait, à elle.

Et quand on a ainsi abdiqué, il ne faut pas s'étonner si des enfants délaissés deviennent des révoltés.

Des révoltés ! Voilà que ce mot avait fait naître en son esprit une pensée, un souvenir : celui de la jeune fille qui, avant elle, avait habité cette chambre, qui, sans doute, comme elle, s'était désespérée dans ce vieux fauteuil et qui, plus résolue qu'elle, s'était révoltée vraiment. Ah ! mieux que cela : affranchie.

Cette Camille ! Elle était encore à la Buissonnière quand Gratienne atteignait l'âge où l'on se souvient déjà. Elle était pour elle tout en baisers et en caresses. Elle lui demandait, et la petite ne l'avait pas oublié : “L'aimes-tu bien, ta tante Camille ? Il faut beaucoup l'aimer.”

Et puis, elle avait brusquement disparu... et jamais plus on l'avait revue.

Ah ! elle n'avait pas hésité, elle !

De ces choses la grand'mère ne parlait jamais. Gratienne cependant la savait, cette histoire. Les enfants mettent tant d'art à dissimuler leur attention quand ils écoutent les propos qui vont et viennent. Et puis, plus tard, Mariette avait été bavarde.

C'est après une discussion violente dont des éclats avaient retenti dans toute la maison, que Camille s'était vu refuser ce qu'elle avait d'abord demandé en suppliant.

A elle non plus, cependant, son choix n'était pas vulgaire, puisque l'homme qu'elle aimait était devenu un grand artiste, puisque cet homme avait fait d'elle une grande artiste aussi.

Seulement, ils ne s'étaient pas mariés ! Pourquoi ?

Ah ! cela, Mariette s'en étonnait comme elle ; et à personne Gratienne n'avait pu en demander l'explication.

Mais ce qu'on disait, ce qu'elle avait entendu répéter plusieurs fois par son père, c'est que Camille Giroton était une femme illustre, saluée du respect et de l'admiration de tous.

Elle avait même entendu ajouter : “A un certain degré de talent et de célébrité, on conquiert le droit à l'indépendance de sa vie, et ce droit, Camille Giroton l'a glorieusement conquis.”

Mais le talent, la célébrité, non ce n'est pas cela que Gratienne enviait, et à l'indépendance de sa vie, elle ne songeait guère.

Dieu ! comme son beau, son cher programme de bonheur était moins compliqué !

Devenir la compagne aimée, uniquement aimée, de celui en qui, dès la première étreinte, elle avait joyeusement reconnu son maître. Alors, elle n'aurait plus rien à souhaiter. Elle aurait réalisé son rêve.

Ah ! qu'elle en était encore loin !

Et dans le pêle-mêle de ces souvenirs, de ces souhaits, de ces tristesses, dans la vision mouvante où se succédaient cette Camille, dont elle était le portrait vivant, et ce Pierre, vers qui s'élançait son cœur — dans l'atmosphère de cette chambre, où la révoltée, autrefois, avait projeté et combiné sa fuite, — dans l'épouvante de ces dix mois d'emprisonnement au fond du couvent dont les salles sombres lui apparaissaient comme des trous noirs, une pensée finit par s'élever au-dessus de tout ce tumulte.

“Pourquoi donc ne ferais-je pas comme elle ?”

Et aussitôt cette autre pensée avait suivi :

“Ils se liguent tous contre moi ; ils se réunissent pour m'affoler ; pourquoi n'irais-je pas demander secours à celle qu'ils ont aussi poussée aux résolutions désespérées ?”

Et elle la creusait maintenant, cette idée, elle l'étudiait, elle s'y complaisait.

“Je suis bien sûre qu'elle ne me repousserait pas, Camille Girod, qu'elle me donnerait asile. Je suis bien sûre que je la trouverais, à Paris, chez elle. L'autre jour le journal parlait d'un tableau, d'un nouveau chef-d'oeuvre qu'elle est en train d'achever. Dans sa maison, sous sa protection, je pourrais attendre le moment où mon père n'aurait plus le droit de m'empêcher d'être heureuse à mon gré... Et puis, là, au moins, je pourrais quelquefois parler à Pierre... là, je pourrais correspondre avec lui. Ma tante verrait tout de suite que j'ai bien choisi. Elle ne fermerait pas sa porte à celui qui est mon fiancé, et qui sera mon mari. Elle aurait compassion de nous. Elle se rappellerait comme elle était malheureuse. Et là, qui donc soupçonnerait ma retraite, qui donc viendrait m'en chasser ? Et puis le jour où j'en sortirais, libre enfin de disposer à mon gré de moi, de ma fortune, libre de mes actions, de mes inclinations,

je pourrais dire hautement : Voilà où j'étais pendant ces dix mois ! Voilà ma répondante et ma protectrice ! Qui donc me blâmerait ? Et lui qui, pendant deux mois encore est en congé, qui peut aller où bon lui semble, lui qui viendrait passer ces deux mois à Paris, lui qui trouverait bien ensuite un moyen, un prétexte pour y revenir faire quelques apparitions, lui, à qui tous les jours, me réunirait cette lettre, que chaque matin on recevrait l'un et l'autre, cette lettre qui dirait tout qui rappellerait tout, qui ensoleillerait tout...”

Elle s'était brusquement levée.

Là-bas, sur son petit bureau, il y avait un indicateur. Elle le feuilleta avec fièvre.

Un train pour Paris. Oui, en prenant ici celui qui passe à cinq heures du matin, on serait à Valence un grand quart d'heure avant le rapide, — celui qui arrive à six heures à Paris, quand il fait encore jour.

Cinq heures du matin. Il faudrait partir de la Buissonnière à quatre heures. Ni le grand-père, ni la grand-mère ne seraient éveillés. Les fermiers, les bonnes, peu importe, ceux-là ! Elle saurait bien s'esquiver.

De quel bagage avait-elle besoin ? C'était en plein été. Dans son petit sac à main, ses bijoux, sa bourse ; sur son bras, sa jaquette. En la voyant passer, on la croirait partie pour quelque promenade. Le matin, cela lui arrivait si souvent, d'aller courir dans la rosée pour rapporter à la maison des brassées de bruyères encore tout humides.

De l'argent, elle en avait : à ses mois, ici, elle ne touchait guère et à tout instant le grand-père y ajoutait quelques louis, par-ci par-là, quand il avait conclu un marché ou réglé avec un fermier.

Pauvre grand-père, il ne se doutait pas alors à quoi cet argent allait servir...

Ah ! il ne fallait pas l'abandonner, il

ne fallait pas se détourner d'elle... il ne fallait pas accepter l'humiliante, l'abominable décision... Il ne fallait pas la pousser à bout !

Pourtant, elle venait d'avoir un grand soupir d'où s'exhalait bien du remords !

— Comme ils vont être malheureux !

Mais, fronçant ses sourcils sur ses yeux noirs :

— Ils n'ont pas eu peur que je sois malheureuse, moi. Et puis, je vais leur écrire.

Toute frémissante, elle prit une feuille de papier.

“Bonne-Maman,

“Je vais te faire de la peine, je le sais, j'en suis bien attristée, mais je te jure que c'est de votre faute autant que de la mienne. Moi, au moins, la peine que je vous ferai ne durera pas toute la vie, comme le chagrin auquel vous voulez me condamner.

“Je ne puis me résoudre à aller au couvent où je crois que je mourrais de désespoir. Et je m'en vais ailleurs, où pendant ces dix mois je ne veux pas qu'on me poursuive qu'on me retrouve et qu'on me contraigne ; et où, par conséquent, il m'est impossible de vous donner mon adresse.

“Mais sois bien assurée que j'y serai très en sûreté, très à l'abri de tout soupçon et de tout blâme, très sage et toujours digne de l'affection que tu me rendras certainement un jour, quand je viendrai vous demander pardon pour moi et pour celui que j'aime de toute mon âme, qui n'est pour rien dans mon départ qu'il ignore encore, et que vous aimerez, vous aussi, dès que vous le connaîtrez seulement un peu.

“Dis à papa que si je prends cette résolution extrême, c'est encore, c'est toujours par sa faute.

“Mais répète-lui que sa fille n'oublie et

n'oubliera pas qui elle est et ce qu'elle se doit à elle-même autant qu'à sa famille. Désobéissante, oui à un ordre qu'elle a trouvé trop injuste et trop rigoureux, mais aussi soucieuse que jamais de ce qu'une jeune fille ne doit pas oublier.”

Elle relut sa lettre, y ajouta une phrase d'adieu, la ferma résolument. Et, aussitôt, elle en écrivit une seconde :

“Pierre,

“Je ne veux pas, je ne peux pas être séparée de vous pendant si longtemps. Je succomberais à ce chagrin. Je pars ce matin pour Paris où ma tante Camille Girot me donnera un asile dont vous seul au monde saurez le secret.

“J'y serai arrivée ce soir, à six heures. Venez vite, ami cher, me rejoindre là-bas où, pendant tout le temps de liberté qui vous reste encore, pendant deux mois nous pourrions nous voir souvent sans qu'il vienne à la pensée de personne un blâme ou une calomnie, où nous aurons tant à nous dire, tant de chers projets à former qui ne seront pas des châteaux en Espagne, mais des bonheurs de réalisation sûre et prochaine.

“Et malgré tout, ami cher, aimez-moi comme vous êtes aimé de celle qui est à vous.”

Elle scella les deux lettres, chercha avec inquiétude, si, dans sa papeterie, il y avait des timbres-poste.

Oui, elle pourrait donc faire comme elle avait projeté ; alors elle regarda l'heure.

Le temps avait passé. Bientôt ce serait l'aube.

Elle eut encore un frisson... doute, crainte, irrésolution. Mais l'irrésolution ne dura guère et, se levant avec un geste de défi énérvé :

“Allons!” fit-elle .

Et puis aussitôt, elle commença ses préparatifs, ah ! dont se serait bien épouvantée la pauvre grand'mère qui dormait, là, à côté.

Dans son sac à main, elle bourra un tas de petites choses indispensables. Elle revêtit un costume de voyage: elle en avait un, par chance, très élégant et très simple à la fois.

Et quand un peu avant quatre heures, les premiers bruits du matin s'éveillèrent du côté de la ferme, elle prit son en-cas, son sac que dissimulait le petit manteau d'été qu'elle avait jeté sur son bras, — elle ouvrit doucement sa porte; et, à pas de loup, elle s'engagea dans l'escalier.

La cuisine était vide. Mariette ne devait pas encore être levée et Françoise, probablement déjà à sa besogne, était sortie, laissant ouverte la porte qui donne sous l'abri des vieux platanes.

Gratienne était dans la cour.

Elle eut un rapide regard — bien anxieux aussi — pour la bonne vieille maison qui sommeillait encore, pendant que la ferme s'emplissait des rumeurs de l'aube.

Sur les chênes — du côté du bois, — le soleil levant mettait déjà des traînées d'or... Et voilà que, tout joyeux, le vieil épagneul venait à elle...

— Adieu... adieu, mon bon chien, fit-elle tout bas, va te coucher... va vite !..

La bonne bête obéit, docilement. Alors Gratienne se glissa sous le couvert des platanes, atteignit la petite porte du jardin qui donne directement sur la campagne..'

Personne ne l'avait vue; — et elle s'engagea dans le chemin qu'elle connaissait bien.. et dans l'inconnu de sa folle aventure.

Un peu moins de trois quarts d'heure après, elle arrivait à la gare de Saint-Romain.

M. Reynaud n'était pas encore levé.. Il n'y avait là, pour distribuer les billets,

que Bernard, le facteur.

— Une première pour Valence, je vous prie.

— Oh ! vous partez de bon matin mademoiselle Delestang.

— C'est pour revenir plus vite.

— Bien pensé.

Comme au soir de son arrivée, elle était seule dans la petite gare. Au gros de l'été, pendant le plus fort des travaux des champs, des paysans ne voyagent guère.

Le train allait arriver.

Gratienne n'oublia pas de glisser ses deux lettres dans la boîte mobile. De cette façon, elles iraient jusqu'à la station suivante où le facteur les prendrait pour les rapporter à Saint-Romain en leur faisant perdre quelques heures... C'est ainsi que l'administration des postes a de mystérieuses complicités avec les jeunes folles courant les chemins et les casse-cou; — c'est ainsi que la fugitive aurait le temps de s'éloigner avant qu'on songeât à se mettre sur sa trace.

Et puis, à Valence, elle prendrait un billet pour Paris dans le brouhaha d'une ville inconnue: oui, sa trace alors serait perdue tout à fait.

L'heure approchait. Le bras rouge du signal s'abaissa enfin. On vit le ciel rose, là-bas, s'obscurcir d'un petit nuage de fumée grise. Le sifflet de la locomotive sembla s'élever en l'air, sous forme d'une fumée plus blanche... Le train stoppait.

Bernard avait ouvert à Gratienne un compartiment vide.

— Bonne promenade, mademoiselle Delestang, fit-il en refermant la portière.

— Merci !

Toute pâle, elle se rejeta dans son coin.

— C'est fait ! murmura-t-elle.

Et elle eut au coeur un serrement... comme si quelque malheur allait lui arriver.

Dans son hôtel du boulevard Pereire, Camille Girot, ce soir-là s'habillait pour dîner.

La nuit tombait à peine. A l'ouest, le ciel, à travers la verdure déjà incolore des arbres du boulevard apparaissait rayé des dernières barres rouges qui allaient, à leur tour, s'éteindre.

Cependant le grand atelier du rez-de-chaussée était déjà éclairé.

La clarté des lampes puissantes dont des écrans à peine rosés tamisent la lumière sans la travestir, pénétrait ce fouillis d'étoffes, de boiseries, de tableaux, de tapisseries, de tentures... de tout ce pêle-mêle où les marbres sveltes jetaient des notes à la fois blanches et ambrées, — où tout était disposé pour la joie des yeux et l'harmonie des dissonances, — où tout mettait en valeur, ce soir-là, au milieu de l'atelier, la toile achevée qu'un visiteur — un ami certainement, puisqu'on le laissait là, seul, fumant une cigarette, — étudiait, les yeux mi-clos, la tête un peu renversée, comme pour en mieux percevoir, d'ensemble, la vision vivante et charmeuse.

C'était un homme de trente-cinq ans... d'un peu plus, peut-être, car certains visages se décident difficilement à doubler le cap de la quarantaine lorsqu'ils complètent une silhouette fine, élégante, ayant conservé toutes les souplesses de la jeunesse virile.

Il était en habit noir, cravaté de blanc, avec une fleur à la boutonnière.

Et comme, par une large baie, après avoir monté quelques marches, on pénétrait de l'atelier dans la salle à manger de l'hôtel, comme la tenture fermant cette baie était à demi soulevée, comme la salle à manger éclairée seulement par deux ampoules de la cheminée montrant sa table carrée recouverte d'un tapis à grands ramages, — on pouvait conclure que Camille Giroton ne dînerait pas, ce soir-là, chez elle et que ce visiteur l'attendait pour l'accompagner là où, tout à l'heure, ils iraient ensemble, — où, peut-être c'est elle qui serait son invitée.

Le tableau terminé, mais encore sur son chevalet, représentait, dans un paysage d'avril tout blanc de cerisiers aux grappes épanouies parmi leurs feuilles naissantes, deux êtres de jeunesse et de beauté qui se perdaient en souriant dans cette neige de fleurs.

Le visiteur, — l'ami, — sa cigarette à la bouche, sa canne au corbin d'orfèverie à la main, regardait cela avec un sourire de plaisir.

— C'est délicieux, murmurait-il ; elle inventerait la grâce et le printemps...

Et, comme pour féliciter l'artiste, il se retourna vers un grand portrait qui faisait panneau, remplaçant la glace traditionnelle, au-dessus de la cheminée monumentale, — un portrait barré, dans le bas, d'une signature illustre et qui représentait la maîtresse du logis, vêtue de blanc, dans un décor de clarté où brillait, — plus éclatante encore que dans un entourage plus assourdi, — la flamme sombre de deux yeux noirs... oui, qui ressemblaient singulièrement à ceux de Gratiennette.

A ce moment une femme de chambre souleva un peu plus, en entrant dans l'atelier, la tenture qui cachait à moitié la salle à manger.

— Madame fait dire à monsieur Séran qu'elle est bientôt prête.

— Mais qu'elle prenne tout son temps, nous ne sommes pas en retard.

— Et pour faire patienter Monsieur, elle lui envoie la Revue dont ils ont parlé tout à l'heure.

— Ah ! oui... Merci.

«Le compte rendu de ma pièce, murmura-t-il. Ce que je m'en moque.»

Mais non, il ne s'en moquait pas tant que ça, parce que, aussitôt, il avait pris des mains de la femme de chambre, la brochure jaune, en répétant :

— Félicie, dites-lui bien que nous ne sommes pas en retard.

Il s'était installé sur un grand divan jonché de coussins dont les soieries exoti-

ques formaient le plus imprévu, le plus pittoresque des mélanges, et il s'était mis à lire attentivement, — avidement, — cet article de revue où l'on parlait de sa pièce.

Ce visiteur c'était Maxime Séran, l'auteur dramatique que sa dernière comédie au Vaudeville venait de classer définitivement parmi les premiers dans le groupe des jeunes qui ont accaparé le succès au théâtre.

Il était à ce moment heureux où tout sourit à une gloire naissante. Rien ne lui manquait plus : ni la célébrité, ni les jalousies.

Et épris, depuis longtemps, de cette Camille Girot, si capricieuse, si insaisissable, — si femme, quand elle voulait oublier qu'elle était une grande artiste, — il avait la joie, l'orgueil de se dire que bientôt peut-être... qui sait ? ce soir... leur liaison deviendrait plus et mieux que de l'amitié.

Elle avait accepté, par cette belle soirée de juin, d'aller avec lui au cabaret, sous des arbres ; et puis on passerait une heure ou deux dans un de ces théâtres-concerts d'été, celui dont s'amusaient alors la curiosité de Paris qui s'en lasserait bien vite...

"Et puis après... on verrait," se disait-il.

Et comme, avec la rapidité qu'on peut appeler professionnelle, il venait de lire l'article où, sous une autre forme, les mêmes éloges saluaient sa pièce "l'Eau Dormante", il avait laissé aller la brochure sur les coussins du divan, et distraite-ment, en face de ce portrait qui le regardait de ses yeux noirs, il rêvassait à toutes ces choses qui, pour lui peut-être, allaient devenir une exquise aventure.

Quelle étrange fille, cette Camille Girot, avec son mélange de gaieté, parfois de gaminerie... de tristesse sans cause, sans cause apparente du moins... de laisser-aller confiant, de réserve hautaine, d'origi-

nalité hardie, et surtout de volonté impérieuse qui en faisaient la plus séduisante, la plus recevante et la plus désirable créature que, depuis bien longtemps, depuis toujours peut-être, il eût rencontrée sur son chemin.

On chuchotait d'elle bien des histoires. Était-ce vrai tout ce qu'on disait d'elle ? La médisance est si ingénieuse à se changer en calomnie ! Et, enviée comme elle l'était, Camille Girot ne pouvait échapper à la règle habituelle : on lui faisait payer sa gloire.

Et encore, que disaient-ils, les plus acharnés à pénétrer dans le secret de sa vie intime ?

Qu'elle s'était prise, pour celui qui l'avait initiée à l'art, d'une grande passion, suivie, au bout de trois ans de rêve, quand tout Paris annonçait leur éminent mariage, d'une profonde, d'une amère désillusion.

L'homme qu'elle avait aimé au point de braver pour lui toutes les lois du monde, auquel elle appartenait au point d'affronter l'éclat d'une liaison irrégulière que l'opposition des siens l'avait mise dans l'impossibilité de régulariser, cet homme n'était pas digne du sacrifice qu'elle lui avait fait.

Il l'avait trahie. Elle avait eu la preuve de la trahison.

Alors, il y avait eu dans sa vie un drame, soupçonné plutôt que connu.

Il paraît qu'elle avait voulu mourir. Mais cette période à laquelle jamais elle ne faisait ni ne permettait d'allusion avait aussi été celle de son travail solitaire, acharné, — tout à coup de ses brusques triomphes.

Elle s'était soudain révélée artiste, grande artiste. Et le succès, alors, le succès qui lui arrivait, inattendu colossal, — qui la mettait, presque du jour au lendemain, dans une situation hier encore inespérée — qui la faisait à la fois riche et célèbre, le succès l'avait vue reparaître en

une attitude toute nouvelle.

On aurait dit qu'elle prenait de la vie une autre conception... plus indifférente, plus méprisante peut-être, lorsqu'elle en voyait les horizons s'abaisser aux petits chagrins, aux petites joies, aux petites passions qui font perdre la vision des larges espaces d'art et de beauté.

Ce n'est pas que cette indifférence souriante la laissât s'abandonner à des fantaisies qui s'affichent comme des faiblesses.

Non. Ce qu'on racontait de Camille Girot, c'étaient des sympathies hardiment avouées, mais auxquelles on eût été bien embarrassé de donner catégoriquement le nom d'amour ou d'amitié. C'était un dédain du qu'en dira-t-on, mais qu'on ne pouvait appeler l'oubli formel de ce qu'une femme — fût-ce une femme d'exception — se doit à elle-même.

On lui savait beaucoup d'amis. On ne lui prêtait — et sans même pouvoir l'affirmer que de rares amants.

Si quelque allusion, quelque méchanceté arrivait jusqu'à ses oreilles, elle haussait les épaules. De bonne humeur, elle riait; mal disposée, elle fronçait ses sourcils sur ses yeux noirs. Mais elle ne daignait ni protester, ni se défendre.

Etre énigmatique et séduisant, elle avait tout l'attrait de la créature émancipée et de la femme entourée de voiles. Et Maxime Séran pouvait bien vraiment se demander comment finirait l'aventure parce qu'il ne savait pas... il n'avait pas encore cru voir clairement quel sentiment réel il y avait pour lui dans ce cœur si compliqué.

Savait-il seulement l'âge de Camille ?

Elle devait, d'après ses calculs, avoir dépassé la trentaine. Mais il n'y paraissait guère, car elle était de ces privilégiées à qui le temps semble n'apporter que de nouveaux avrils.

Depuis qu'il la connaissait, — et voilà déjà longtemps que, pour la première fois,

il l'avait rencontrée, — il la voyait en radieux épanouissement de sa beauté brune, comme elle était en pleine floraison d'un talent aux délicatesses si exquises que leur charme subtil aurait suffi à révéler une conception et une vision féminines.

Et dans le grand atelier où les lampes à incandescence, tamisées par des écrans faiblement rosés mettaient une clarté d'aurore, Maxime Séran oubliait paresseusement l'heure qui commençait à s'avancer, lorsque, dans le silence de la vaste pièce, il entendit résonner un timbre.

Quelqu'un venait de sonner à la porte de l'hôtel.

Il n'y prit pas même garde. N'importe qui entrait ou rentrait, voilà tout.

Seulement, ce bruit éloigné, mais précis l'éveilla du kief paresseux où il se laissait si volontiers s'alanguir.

Il leva les yeux jusqu'à la pendule de Boulle, surmontée d'un faucheur à longue barbe, qui faisait briller, dans ce coin, là-bas, ses écailles rouges et ses cuivres patinés.

“Elle est tout de même un peu longue, à sa toilette, pensa-t-il. Enfin, si elle se fait belle, c'est aussi pour moi. Je serais mal avisé de m'en plaindre.”

Et il allait prendre dans son étui d'argent une nouvelle cigarette lorsque Camille Girot, oui, en grande toilette, mais la tête nue sous son diadème de cheveux noirs, mais sans le manteau de soirée dont il s'attendait à la voir enveloppée, apparut brusquement dans l'atelier.

— Ah ! chère... vous avez voulu me montrer votre robe... d'abord à moi tout seul... Elle est divine.

Mais, sans lui laisser le temps de terminer le compliment qui lui venait aux lèvres, Camille s'était vivement approchée.

Et lui :

— Qu'avez-vous ? Vous paraissez tout émue.

— Je suis en effet... oui, je suis un peu troublée. Une chose inattendue... impossible... oh ! oui, impossible à prévoir... Enfin, mon ami... Ah ! je vous jure, allez, que ce n'est pas un prétexte... je suis obligée de renoncer au plaisir que je me promettais ce soir avec vous.

— Oh !

— Quelqu'un m'arrive en ce moment... Et je ne puis absolument pas...

— Quelqu'un ?...

— Rassurez-vous, c'est une femme.

— Une femme ? Emmenons-la.

— Ah ! non, par exemple !

Et lui tendant la main :

— Soyez gentil, Séran, soyez bien gentil...

— Oui, "allez-vous-en !" fit-il sans pouvoir dissimuler un geste de cépité.

— Et en vous en allant gentiment, sans mauvaise humeur, soyez bien persuadé que j'éprouve un véritable ennui... un peu de chagrin peut-être... à vous fausser ainsi compagnie.

— Vous me revaudrez ça ?

— Ce n'est pas impossible, on verra.

Il avait beaucoup d'esprit : c'était son métier. Il fit contre mauvaise fortune bon coeur.

Doucement, savamment, il embrassa la petite main qui lui était tendue, un peu au-dessus du poignet, dans le pli où l'épiderme à des finesse de pétale.

— Alors... à demain ?

— A demain, oui. Vous êtes un ange.

— Par conséquent, je déploie mes ailes. Adieu.

Maxime Séran était parti.

Camille, pour le renvoyer plus vite, l'avait accompagné dans l'antichambre. Son macfarlane de soirée, c'est elle qui le lui mettait sur les épaules ; la porte, elle venait de l'ouvrir ; — et quand, sur lui, elle l'avait refermée on aurait pu l'entendre exhaler un soupir de satisfaction, cor-

rigé par ce mot de regret apitoyé :

"Pauvre garçon, il est gentil tout de même !"

Elle avait alors couru au petit salon où la nouvelle venue attendait... et la prenant par la main pour l'amener dans l'atelier :

— Viens ici, ma mignonne, nous serons mieux.

VIII

Et quand elle l'eut, — toute frissonnante, tout oppressée, — mise sur ce grand divan où, toujours tenant ses mains dans les siennes, elle s'était assise à côté d'elle :

— C'est toi !... C'est cette jolie petite Gratienne qui m'embrassait de si bon coeur ! Ah ! embrasse-moi donc encore... bien fort... bien fort !...

Elle ajouta doucement... tristement... pendant la caresse :

— Un baiser comme celui-là... un baiser qui arrive de là-bas... Il y a si longtemps !

Mais sa curiosité, son inquiétude presque s'éveillaient déjà.

— Tu es donc à Paris ?

— J'y arrive, ma tante...

— Tu y arrives... depuis quand donc ?

— Je descends du train. Je ne savais pas votre adresse. Le cocher que j'avais pris à la gare m'a conduit dans un bureau où l'on m'a dit que je trouverais ça dans le "Tout-Paris." J'ai cherché dans le livre... j'ai en effet trouvé tout de suite...

— Mais... avec qui es-tu venue à Paris ?

— Seule, ma tante, fit-elle en pâlisant.

Camille la regarda jusqu'au fond de ses yeux noirs. Elle y vit une grande angoisse.

— Et d'où viens-tu ?

— De la Buissonnière.

— Et... là-bas... ils savent ?

— Non.

— Malheureuse... C'est un coup de tête alors... C'est un coup de folie.

— Ah ! ma tante, s'écria-t-elle en sanglotant et en se jetant dans les bras de cette belle créature en qui elle avait mis tout son espoir.. Ah ! ma tante... oui, j'étais trop malheureuse...

— Ah ! mon Dieu ! mais voyons... voyons... Il faut me dire... Et tu viens ici pour...

— Pour vous demander secours, ma tante, pour vous demander aussi asile...

— A moi !... Et si j'avais été absente !

— Je savais que vous étiez à Paris.

— Raconte-moi alors, ma mignonne, raconte moi bien vite...

Et Gratiennie lui raconta toute son aventure.

Pendant qu'elle parlait, si tremblante d'abord, si apeurée... et puis s'enhardissant peu à peu, s'animant, s'exaltant... retrouvant au contact ami de celle qui l'écoutait si attentivement, si passionnément, son courage et sa confiance, — pendant ce temps, Camille la regardait aussi.

Dieu ! qu'elle lui ressemblait, cette enfant de vingt ans, qui avait, — un peu plus petite peut-être, un peu plus fluette, — tous ses traits, toutes ses allures, tous les élans qu'elle ne savait pas mieux réprimer qu'elle-même autrefois, — toute la fièvre aventureuse qu'elle s'était connue !

Et comme, à mesure que s'ouvrait le profond de ce coeur blessé, comme leur ressemblance devenait plus grande encore !

Oui, c'est ainsi qu'elle s'était autrefois indignée, révoltée. C'est ainsi qu'elle avait follement quitté, une nuit, la maison paternelle. C'est ainsi qu'elle s'était irrévocablement engagée dans un tournant de vie, ah ! pauvre fille, qui avait

failli la conduire aux abîmes, — à la mort — à la mort libératrice... celle qu'on appelle et qu'on se donne soi-même.

Mais, grâce à la Providence, cette fois, Gratiennie n'était pas, comme elle, entrée dans l'inconnu, dans le gouffre.

Le bon Dieu avait eu la pitié de lui inspirer cette pensée de venir ici... Le malheur était peut-être encore réparable...

Et maintenant qu'elle savait tout, elle avait, plus tendrement, plus maternellement, repris Gratiennie dans ses bras :

— Et... ton ami ?...

— Pierre...

— Naturellement, il va venir aussi !

— Ah ! j'espère bien qu'il est déjà parti !... Dès qu'il aura su...

— Il ne savait donc pas ?

— Non. Je n'ai pas eu le temps de le prévenir. C'est cette nuit, voyez-vous... Quand je me suis vu traiter comme une enfant... qu'on enferme pour la punir..

— Oui, murmura Camille, la rigueur qui est cause des pires folies... quand un peu de tendresse aurait tout sauvé.

— Alors, j'ai écrit deux lettres : une à bonne-maman où j'ai dit que je partais.. qu'on ne me verrait que lorsque personne ne pourrait plus me contraindre.. que j'allais me cacher dans une retraite... où je lui promettais que je serais toujours sage et que je n'oublierais jamais...

Elle s'arrêta toute troublée. Qu'allait-elle dire... à celle qui n'avait pas fait cette promesse, parce qu'elle n'avait pas eu ce souci-là !...

Mais Camille, comme si elle n'eût pas entendu :

— Et... à ton ami ?

— Je lui ai fait savoir où j'allais, à lui. Il a encore deux mois de congé... Et quand il faudra qu'il retourne à son régiment, eh bien, alors et quand même nous ne serons pas tout à fait séparés... ah ! ma tante, effroyablement, comme à cette Ferrandière où je serais restée sans nouvelles de lui... sans savoir seulement

s'il était vivant... sans qu'il pût me dire... une fois... une seule fois... qu'il m'aimait toujours...

— C'est cela surtout, n'est-ce pas, pauvre petite, qui était cruel ?...

— C'est cela... oui.

— Si tu avais eu le temps de le prévenir, vous seriez donc partis ensemble ?

— Oh ! non. Je suis sûre d'avance qu'il aurait refusé. Dieu ! me compromettre par cet éclat ! Ah ! vous ne le connaissez pas !

— Tant mieux, fit Camille en soupirant, tant mieux s'il est ainsi.

— Alors... C'est à moi que tu as songé ?

— Oui, ma tante, tout de suite.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez aussi souffert... Parce que vous savez ce que c'est, une angoisse comme la mienne... parce que vous avez eu une volonté plus forte que celles qui prétendaient vous enchaîner... parce que, malgré tout, vous avez fait votre vie... et si belle... si glorieuse... si admirée... Parce que je me suis rappelé que vous étiez bonne pour moi... que vous me demandiez, quand j'étais petite, de vous aimer beaucoup... parce qu'il faut à présent que vous m'aimiez un peu, moi, qui n'ai plus d'espoir qu'en vous... moi, qui voudrais aussi être heureuse... et qui ai tant de peine à faire mon bonheur...

Et Camille, avec un grand cri de sincérité :

— Ah ! alors, ma pauvre enfant, ne t'y prends pas comme je m'y suis prise !

Et d'une voix qui fit frissonner la jeune fille :

— Je n'ai pas été heureuse, Gratiennne, et je donnerais ma célébrité, mon indépendance, ma fortune... tout... pour retrouver ma place dans la vieille salle à manger de la Buissonnière... la place d'où je me suis chassée en un jour de folie... et où maintenant Camille Giroton ne peut plus revenir.

Et la serrant encore plus fort contre elle :

— Ah ! ma petite Gratiennne, si tu savais comme j'ai pleuré... comme je me suis désespérée... Un jour, — oui, à toi, il faut que je le dise, — un jour j'étais trop lasse, trop découragée : j'ai pris du poison, vois-tu.

Elle hocha la tête.

— J'avais trop bien voulu me tuer. La dose était exagérée. Mon pauvre corps malade l'a rejetée... On a eu le temps d'arriver... on m'a soignée... On m'a guérie... Alors, je n'ai plus osé recommencer. Ça fait trop mal quand on essaye de s'empoisonner... Et je me suis mise à travailler comme une folle... oui, comme une folle qui veut oublier sa folie... tant et tant que le travail enfin m'a sauvée... Mais mon pauvre coeur, désormais, était si flétri, si desséché !... Moi aussi j'avais hasardé mon avenir, ma vie, sur l'amour d'un homme. Ah ! le misérable ! Tiens, comme toi, j'attendais l'heure où je pourrais, malgré les miens, m'unir à lui... C'est en me jurant que je serais sa femme qu'il m'avait fait partir avec lui... J'avais mis en lui toute ma tendresse... toute ma foi... Ah ! Gratiennne ! cet homme, je l'ai surpris... je l'ai vu... dans notre maison, — car déjà nous vivions ensemble, — je l'ai vu... avec une fille... Non, je ne veux pas, je ne peux pas salir tes oreilles en te racontant ces abominations... Et de ce moment j'étais perdue... Rester avec lui... j'aurais mieux aimé me traîner dans les rues en mendiant. Accepter la main déloyale qu'il me tendait encore... j'aurais plutôt coupé la mienne... J'avais mes bijoux de jeune fille... ce qu'on emporte toujours... ce que tu as dû emporter aussi, toi... j'avais encore le reste d'une petite réserve d'argent : ma grand'mère Girardot, en mourant, — on te l'a peut-être dit, — m'avait laissé personnellement, pour en disposer, comme je voudrais,

quelques milliers de francs. Il m'en restait un peu moins de deux mille. C'est avec cela que j'ai vécu trois ans. Ah ! te dire comment, c'est impossible, tu ne croirais pas... tu ne comprendrais pas. J'ai colorié des images, j'ai copié de la musique, j'ai écrit des adresses... à vingt sous le mille... tout cela, le soir, jusqu'à deux heures du matin, parce que le jour, je travaillais... je voulais devenir quelqu'un, ne fût-ce que pour souffleter, à mon tour, de mon mépris, celui qui m'avait trahie... Alors, ma chérie, tu commences à deviner... à te rendre compte, n'est-ce pas ? Tu vois qu'il ne faut pas te méprendre au luxe qui m'entoure, qu'il ne faut pas t'éblouir de ce tapage, de ces apparences... des succès de l'artiste... des élégances de la femme... Tout cela est venu trop tard. Le mal était fait. Dans la fleur de mon âme, il y avait le ver qui doit dessécher le fruit... Eh oui, j'oublie... tant que je peux ! Je m'emplis de bruit, je me grise de vanité et de néant ! Il n'y a encore que le travail, vois-tu, qui me rende un peu l'estime de moi-même. Et quand je pense à la Buissonnière... à papa... à maman...

Elle eut deux larmes impétueuses :

— Maman... ma pauvre maman... Quand je me dis que jamais plus je ne l'embrasserai...

— Et pourquoi donc ? demanda Gratiennne qui avait aussi les yeux pleins de larmes.

— Je me suis chassée. Je suis bien chassée, va.

— Ah ! comme vous allez être heureuse, alors, ma tante, ma chère tante, quand vous saurez !... Chassée ! Mais votre absence... votre silence obstiné, c'est la désolation, c'est le désespoir de leur vieillesse. Chassée !... Ils ne m'aiment tant qu'à cause de ma ressemblance avec vous.

— Tu dis cela...

— Et ce sont eux qui se découragent, parce qu'ils se figurent que jamais vous

ne leur pardonneriez leur rigueur...

— Moi !...

D'un mouvement brusque, comme si une idée soudaine avait traversé son esprit, elle regarda l'heure à la pendule de Boule...

— Trop tard, murmura-t-elle.. Là-bas, elle ne leur arriverait pas ce soir...

Et, après ces paroles énigmatiques, comme si elle se souvenait seulement :

— Mais... je perds la tête ! Tu arrives... tu n'as pas mangé...

— Je n'ai pas faim, ma tante.

— Allons donc ! à ton âge !

Elle appuya sur un bouton électrique. La même femme de chambre, déjà venue tout à l'heure, apparut aussitôt.

— Félicie, un en-cas, tout de suite, à la salle à manger. Et puis vous ferez préparer la petite chambre à côté de la mienne. Mademoiselle couche ici cette nuit.

— Bien, madame.

— Et puis, vous me ferez une valise... complète... comme lorsque je vais à la campagne...

— Mais ma tante, balbutia Gratiennne effrayée...

— Laisse-moi, ma mignonne, laisse-moi donner mes ordres...

— Madame restera longtemps absente ?

— Je ne sais pas... quelques semaines peut-être.

— Mais ma tante...

— Tais-toi... tais-toi. Demain matin, Félicie, à la première — à la première heure, vous entendez — il y aura une dépêche à porter au télégraphe.

— Bien, madame.

— Nous-mêmes, nous partirons sans doute de très bonne heure. Je vous la dirai exactement quand j'aurai consulté l'indicateur... Mais d'abord, cet en-cas, tout de suite. Ma pauvre petite nièce tombe d'inanition. Allez, Félicie !

La femme de chambre avait déjà disparu.

— Mais expliquez-moi au moins, ma tante, ce départ... cette dépêche...

— Ne t'effraye pas, ma chérie, je travaille pour toi. Je ne veux pas que tu souffres comme j'ai souffert. Je veux, si ton ami est digne de toi, qu'il me remercie, à mains jointes, de ce que j'aurai fait pour toi... pour lui...

— Mais...

— Je veux te rendre la joie... je veux en te la rendant, en avoir aussipour moi, Gratiennne... une joie que je n'espérais plus...

— Ah ! ma tante... Vous m'abandonnez... Vous me repoussez... je suis perdue !

— Tu es sauvée, folle ! Et puis, fie-toi donc à moi, Camille Girot a vaincu d'autres difficultés, d'autres impossibilités.

Et se levant seulement alors, dominant Gratiennne, toujours assise, de toute sa hauteur, de tout son éclat de créature admirablement belle... encore embellie par cette toilette élégante, audacieuse, dont la fantaisie de luxe, d'harmonie et d'originalité devenait déjà un étonnement pour la petite provinciale...

— Je te jure, ma mignonne, que si tu as confiance en moi, je te marierai avec ton ami... ton Pierre, — a condition, bien entendu, qu'il mérite l'amour que tu lui as donné... un peu vite peut-être. Mais cela, moi aussi je l'aurai vite vu. Et si ce petit Boissier, dont il me semble que j'ai un vague souvenir, est digne de ma nièce, fie-toi à moi, ma chérie, fie-toi à moi

Et elle avait eu, dans l'accent, dans le regard, dans le magnétisme qui s'exhalait de sa beauté, — elle avait eu tant de puissance...

— Oui, ma tante, s'écria Gratiennne fascinée, oui, aveuglément.

étonnée de ne pas entendre de bruit dans la chambre de Gratiennne, en ouvrit tout doucement la porte, elle poussa un cri étouffé...

La chambre vide.

Le lit n'avait pas été défait. Gratiennne ne s'était donc pas couchée.

D'ailleurs, la pièce apparaissait en désordre... comme si l'on avait cherché dans les placards... fouillés un peu partout...

Et, descendant quatre à quatre :

— Françoise demanda-t-elle tout épouventée à la cuisinière, avez-vous vu mademoiselle ?

— Non, mais Guste — ce Guste était un valet de la ferme — l'a vue, lui ; il me l'a dit tout à l'heure.

— Il l'a vue... où... quand ?...

— C'était au lever du soleil. Elle partait se promener. Elle est sortie par la porte du jardin. Il allait, lui, au bois. Elle a pris le chemin de Saint-Romain.

Se promener... au fait, c'était possible. Après toutes ces affaires d'hier, elle avait la fièvre, cette enfant. Si agitée, si énermée, pauvre petite, qu'elle ne s'était pas couchée... Elle avait dû ruminer son chagrin toute la nuit... Et puis, au jour, ne tenant plus en place, elle était allée se calmer dans la fraîcheur du matin... Oui, c'était bien possible, ce devait être ça.

Et quand, un moment après Mme Girardot sortit à son tour de sa chambre, c'est ainsi que Mariette, presque rassurée, lui expliqua ce qu'elle appelait encore la promenade de mademoiselle.

Mme Girardot ne s'inquiéta guère plus que Mariette. Comment supposer autre chose ? Mais à elle, ce fut un autre sentiment qui serra le coeur.

— Oh ! pensa-t-elle, tout attristée de perdre encore une illusion, oh ! elle m'avait promis qu'avant son départ elle ne sortirait pas ! Elle m'a menti. Jamais je n'aurais cru ça de cette petite...

Et aussitôt un soupçon, bientôt une

Lorsque, à la Buissonnière, Mariette

conviction s'éleva dans son esprit.

— Elle est allée rejoindre ce Pierre Boissier... elle a voulu le revoir. Ah ! détestable enfant ! maudit garçon ! Il avait bien besoin de revenir de Madagascar, celui-là !

Et tout indignée du manque de loyauté de sa petite-fille, elle attendit... assez patiemment d'abord. Mais le temps passait. Gratiennne ne revenait pas.

Le grand-père, à présent, était au courant de son escapade. Et il se mettait en colère, lui ! Il y avait bien de quoi ! Ah ! certes non, on n'attendrait pas une minute de plus que le strict nécessaire pour couper court, radicalement, à ses équipées :

— Ce soir, je l'emmène à la Ferrandièrre... j'en ai assez... j'en ai assez.

Et au fur et à mesure que le Bacchus avec son thyrses doré au feu indiquait une heure plus avancée, plus inquiétante, ils se sentaient envahis par une frayeur vague. Ils éprouvaient le pressentiment d'un malheur prêt à fondre... Ils ne savaient pas lequel, — mais ils le devinaient s'approcher...

Tout à coup, prise d'une idée subite, Mme Girardot avait couru dans la chambre de Gratiennne. Là, elle avait tout remué tout visité, tout scruté.

D'abord cette petite avait dû écrire. Il y avait encore sur son bureau du papier épars.

Et puis... Ah ! Dieu ! la robe qu'elle mettait d'ordinaire était là ! Elle en avait pris une autre. Laquelle ? Ah ! son costume tailleur n'était plus suspendu à son cintre... Elle s'était habillée... avec soin... Où voulait-elle donc aller ?

Et puis... son sac à main qu'elle ne voyait plus !...

La grand'mère fourrageait maintenant dans les tiroirs du petit bureau :

Ses bijoux !... son argent rien n'était là... Miséricorde divine ! Elle n'était pas partie au moins, la malheureuse !

Où serait-elle allée ?

Ah ! il fallait courir, demander au chef de gare... Mais on ne pouvait pas y envoyer un domestique ! Il faudrait lui expliquer... il interrogerait comme un ma ladroit... C'était aller au-devant d'un scandale !

— Allons, Louis, fit-elle au père Girardot qui oubliait sa colère, tant il s'oppressait d'angoisse, allons... vas-y toi-même... tu t'informerás adroitement, sans que M. Reynaud puisse se douter...

— Oui... j'y vais... j'y vais...

Le bonhomme allait partir, il partait... lorsqu'ils virent entrer le facteur, une lettre à la main.

— C'est pour vous, madame Girardot.

La grand'mère avait déjà reconnu l'écriture de l'enveloppe que cet homme lui tendait.

— Louis, fit-elle en pâliissant, Louis, reste.

Et quand le facteur fut sorti :

— C'est elle qui nous écrit...

— Et la lettre arrive par la poste ! Ah ! la malheureuse ! lis, lis vite !

Et, comme des incidents à faire sourire côtoient toujours le tragique, voilà qu'ils ne trouvaient plus leurs lunettes... Enfin, elle put, toute tremblante, prendre connaissance de cette abominable lettre qu'elle acheva en sanglotant.

Et ils retombèrent, tous les deux foudroyés.

— Partie !... Comme Camille !...

Pendant que M. Girardot ajoutait, dans l'épouvante de sa responsabilité :

— Et son père !... qui nous l'avait confiée !...

— Son père s'écriait Mme Girardot en haussant les épaules, je me soucie bien de son père ! C'est elle... elle... notre petite... Où la retrouver maintenant ? Où est-elle cachée ?

— La lettre, — il avait pris l'enveloppe, — la lettre a été timbrée à la poste

de Saint-Marcelin... Et depuis qu'elle y a été mise, ce n'est pas le temps qui a manqué pour faire du chemin...

— Ah ! il y en a un, pourtant, qui sait où elle est !

— Ce Boissier ! Ce mauvais drôle !... Mais tu n'as donc pas déjà compris qu'ils sont partis ensemble !

— Malheureuse ! malheureuse !... pourtant elle nous dit... vois sa lettre..

— Elle écrit ce qu'elle veut ! Ils sont ensemble ! c'est sûr ! Mais ça ne se passera pas ainsi... Il y a des lois... Elle est encore mineure'..

— Dans quelques mois elle ne le sera plus...

— Il s'agit d'aujourd'hui, pas de demain ! On n'enlève pas impunément les mineures... je vais au parquet du procureur de la République. Il y a les gendarmes.

— Ah ! tu ne feras pas cela !

— Que feras-tu donc, toi ?

— C'est Delestang qu'il faut prévenir d'abord.

— Peut-être... oui... Mais ce Boissier ! Ah il est bien le fils de son père, celui-là ! Et l'on ne m'empêchera pas... Enlever ma petite-fille ! Je le ferai chasser de l'armée, je le ferai mettre en prison, tout décoré qu'il est !...

— Va d'abord t'assurer... Oui, c'est toujours à la gare qu'il faut aller... pour savoir comment elle est partie... avec qui... pour quelle destination... tout cela il faut pouvoir le dire à Delestang.

— Tu as raison... j'y vais...

Et, les jambes cassées, car le coup était rude, le père Girardot partit, — pendant que la grand'mère se sauvait dans sa chambre, pour pleurer à son aise, pour pleurer la fugitive, la cruelle fille, la folle, qui avait fait comme cette autre folle.

Non ! rien ne compte plus pour ces impitoyables enfants, quand le vertige, quand le démon les égare. Rien, ni l'amour, ni le respect de leurs pauvres vieux

parents, ni les larmes qu'ils feront couler, ni la religion, ni la honte... rien... rien...

.

Elle leva la tête à un bruit de pas précipités. C'était Mariette.

— Madame... madame...

Et cette fille avait l'air si bouleversée.

— Qu'y a-t-il encore, mon Dieu !

— On... on veut vous parler.. en particulier..

— Qui !

— Le fils Boissier...

— Ici ! il est ici !

— Je l'ai fait entrer dans la salle à manger... je ne savais pas, moi... Et je suis venue vous demander si vous voulez....

— Si je veux !

Elle se précipita, suivie de Mariette, dans la pièce que l'ombrage des platanes de la cour rendait, même en plein jour, un peu obscure.

Et d'un ton qui prenait tout à coup cette hauteur de gravité que l'approche des heures décisives donne au plus simple :

— Laissez-nous, Mariette. Fermez la porte et que personne n'entre ici.

Pierre était maintenant dans la vieille salle à manger, seul avec la grand'mère de Gratienne. Il avait franchi le seuil de cette maison où jamais il n'était entré, où il s'imaginait bien, il y a quelques mois encore, que, pour aucune raison, sous aucun prétexte, il ne pénétrerait jamais.

Il était là... chez les ennemis de son père... chez ceux qui plus encore qu'autrefois, ne devaient avoir que colère et ressentiment contre le fils de Tony Boissier...

Mais à ces choses-là, ah ! Dieu, il ne songeait guère.

Aussi fiévreux, aussi bouleversé que Mme Girardot, il n'avait eu, en recevant



Il nous apporte le salut, tais-toi!

la lettre de Gratiennne, que cette pensée :
— Elle se compromet... Elle se perd...
pour moi !...

Il ne connaissait pas très bien, lui, l'histoire de Camille Girot.

Une artiste, une femme vivant d'une vie excentrique, irrégulière... une femme forcément mêlée à un monde — ah ! il le devinait, le monde qu'elle devait couvoyer — une femme avec des idées, des théories, des audaces, — il frémissait rien qu'à les évoquer ! — C'est là que Gratiennne allait ! là qu'elle demandait asile ! là qu'elle voulait passer dix mois !

Mais c'était pour en revenir non seulement compromise mais atteinte par la contagion !

Et puis, non, ce n'est pas d'une telle imprudence, d'une telle folie qu'il accepterait d'être le confident et le complice. Mieux valait, mille fois mieux, trahir le secret de Gratiennne !... Oui, dût-elle ne pas le lui pardonner ! Il l'aimait trop pour ne pas veiller plus jalousement que cela sur ce bien précieux...

Et sans y réfléchir, sans se demander comment il serait accueilli là-bas, il avait couru à la Buissonnière.

— Mon enfant ! lui réclamait déjà la vieille femme, en un cri de désolation, de colère, de menace.

— Ah ! madame, je ne viens à vous que pour vous donner le moyen de la reprendre...

— Où est-elle ?

— Chez votre fille, chez Mme Camille Girot.

Et pendant que la grand'mère, perdant la voix à force de surprise et d'épouvante, balbutiait : "Chez Camille... chez Camille... chez Camille !" Pierre, tout en émoi :

— Je viens de l'apprendre à l'instant, par une lettre...

— Ah ! à vous elle a dit sa retraite ! Et vous saviez tout, vous ! C'était projeté, cela ! Depuis longtemps !... De-

puis que vous poursuiviez cette enfant... depuis que vous lui faisiez oublier tous ses devoirs... depuis que vous conveniez que, là-bas, vous iriez la rejoindre...

— Comme le chagrin vous rend injuste, madame, fit-il doucement. Serais-je ici... chez vous... si ce dont vous me soupçonnez, ce dont vous m'accusez était vrai ? Et croyez-vous qu'il ne m'a pas fallu un grand courage... non, un immense désir de sauver Gratiennne d'elle-même, pour que je sois venu dans cette maison, où je savais bien comment je serais accueilli, mais où j'espérais cependant que vous vous rendriez à l'évidence de ma loyauté et de ma bonne foi.

Il avait tellement raison... Elle prit honte de sa violence et de son injustice.

— J'ai tort, oui... mais vous devez bien comprendre, vous...

— Oh ! madame par mon angoisse, je juge de la vôtre ! Pas un mot... elle ne m'avait pas dit un mot de ce détestable projet. Avait-il seulement traversé son esprit hier, quand je l'ai vue ? Non, je suis sûr que non... Et même après... tenez, je sens bien que je dois tout vous dire... hier, après la discussion... la discussion violente qui a eu lieu ici... elle m'a fait savoir ce qui s'était passé... Elle comprenait bien que je ne vivais plus d'anxiété. Jusqu'à ce moment, nous pouvions encore espérer... Nous nous aimions... nous nous désolions, quand notre jeunesse, notre voisinage, notre presque égalité de fortune, tout, nous aurait permis d'être si heureux, nous nous désolions des misérables querelles d'autrefois qui étaient le seul obstacle élevé entre nous... Il y a des parents qui se seraient laissé toucher par la sincérité, par le courage de notre amour... Alors je gardais encore une lueur d'espoir et je mourais d'impatience : je me disais : "Si elle allait gagner notre cause !"... Non. Elle m'a fait savoir que pendant dix mois nous ne nous reverrions pas... qu'elle allait

rentrer au couvent... qu'il ne fallait pas perdre courage...

— Monsieur...

— Ah ! certes non, je ne le pendais pas ! J'avais un grand chagrin peut-être pas cela, madame, — mais je l'aime tant.

— Monsieur !

— Oui, je l'aime tant, elle est si haut dans ma tendresse, j'ai une si grande fierté de la savoir délicieusement pure... si grande joie d'avoir à moi un peu de ce cœur virginal... je prenais mon parti de cette nouvelle épreuve... Je ne songeais qu'à lui inspirer à elle aussi du courage et de la patience... je lui répondais déjà que le bonheur plus chèrement acheté est plus durable encore... Et voilà que, tout à l'heure... Ah ! la folle ! l'imprudente ! l'ignorante !... Car elle n'est qu'ignorante madame, elle ne sait pas, elle ne se doute pas... Pauvre chère, c'est une grande épreuve d'amour qu'elle croit me donner... et elle ne peut pas comprendre que j'en sois désespéré !

Et maintenant, il s'était encore avancé, pour mieux supplier, pour mieux convaincre...

— Il faut lui pardonner, madame, il faut aller à son secours... J'y aurais déjà couru... Mais moi, je ne peux pas. Le remède serait pire que le mal... Que ne dirait-on pas ? Que ne croirait-on pas ? C'est vous, madame, vous seule, qui pouvez la sauver ! Je vous en conjure, allez la chercher, partez... partez sans retard... ramenez-la à son père... Dites-lui que tout, oui tout, vaut mieux que cette folie qu'elle ne discerne pas encore et qui l'épouvantera quand vous la lui aurez fait mesurer... quand vous lui aurez montré où elle va... où elle est... Mais hâtez-vous pour arriver à temps, pour que personne autre que vous et moi ne sache... ne se doute jamais.

Et, comme affolée, Mme Girardot répétait :

— Vous et moi !... Il faudra bien pré-

venir son père !

— Non, il ne faut pas ! Il ne doit pas soupçonner... Quand partait-elle pour Lyon ?

— Je... je ne sais pas au juste... Quand elle aurait terminé ici ses arrangements, ses préparatifs... Après-demain... dans trois jours... Son père nous avait donné toute latitude...

— Il devait venir la chercher ?

— Non, son grand-père l'aurait emmenée.

— Eh bien, voyez ! la chance vous favorise. Aujourd'hui c'est trop tard ; le train d'une heure part dans quelques instants... Vous n'arriveriez pas à la gare... Et puis, vous n'êtes pas prête.

...Mais demain, le même train... qui vous met à Paris le matin, avec toute la journée devant vous... Ah ! vous n'aurez pas besoin de si longtemps ! Le jour même, vous pourrez la ramener. Elle n'a pas compris, je vous dis... Elle est imprudente... Mais c'est une enfant toute en pureté, toute en clarté... Dites-lui aussi que je la supplie, moi... Ça ne vous engage à rien... Ça ne vous empêchera pas de fermer votre cœur... Et si vous la ramenez après-demain, voyez... personne ne saura... personne ne se doutera...

A ce moment, le père Girardot qui revenait de la gare entra brusquement. Dans l'obscurité de la vieille salle à manger succédant, tout à coup, à la grande lumière du dehors, il ne vit d'abord que la bonne-maman :

— Le billet a été pris pour Valence, fit-il.

— Vous voyez bien ! s'écria Pierre, on ne pourra pas se douter... Plusieurs fois, elle est allée et venue seule... ou simplement accompagnée de sa vieille bonne...

Et comme le père Girardot le regardait avec une stupeur de colère :-

— Que vient-il encore faire ici, celui-là !...

— Ah ! Louis, interrompit la grand-mère en lui fermant la bouche d'un geste affolé, il nous apporte le salut, tais-toi... tais-toi !

Pierre Boissier était parti. Il avait accompli ce qu'il considérait comme un devoir d'honneur... ce qui surtout, allégeait son angoisse... ce qui sauvait Gratienne. Il n'avait plus rien à faire dans cette maison.

Et quand la grand-mère n'avait pu s'empêcher de lui répondre, pendant qu'il la saluait silencieusement :

— Je vous remercie... nous vous remercions avec toute notre reconnaissance, monsieur Boissier.

Il n'avait fait que s'incliner plus profondément encore — et il était sorti.

— C'est un brave garçon, tout de même, soupira-t-elle en hochant la tête.

Mais, sans en donner son opinion, le grand-père lui demandait aussitôt :

— Alors.. tu vas donc partir, ma pauvre Henriette ?

— Il le faut bien.

— Et... si j'y allais, moi...

— Non, mon ami, ce ne serait pas la même chose. Il ne faut même pas que tu m'accompagnes. Les hommes, vois-tu, ne savent pas ne peuvent pas dire ce qu'une femme...

— Oui, ils sont maladroits... je sais bien... Et tu iras chez... chez l'autre ?.. Tu vas la revoir...

— Ah ! ce n'est pas comme ça que j'aurais souhaité ce qui ne sera qu'un hasard... ce dont elle n'aura eu ni la pensée, ni le désir.

— Comment l'aborderas-tu ?

— Est-ce que je sais ?... Est-ce qu'on peut préparer ça d'avance ? Je lui dirai que je veux parler à notre petite... Et je verrai bien ce qu'elle me répondra.

— Sais-tu au moins où elle demeure?... parce que je sais, moi...

— Moi aussi, Louis... moi aussi...

Ils avaient eu, tous les deux, une rouleur à se faire cet aveu — et il reprenait vite :

— Enfin, il a eu raison, ce jeune homme. C'est ce train-là qu'il faut prendre. Ce sera mieux d'arriver le matin. Le soir, il aurait fallu d'abord te préoccuper d'un hôtel... pour y passer la nuit... Tu ne pouvais prévoir, d'avance, comment tourneraient les choses là-bas, boulevard Peireire... C'était une complication... dans une ville où tu n'es pas retournée depuis si longtemps...

— Oui... depuis qu'elle y est.

— Compte: la dernière fois qu'on avait fait le voyage, c'était pour l'Exposition de 1878...

— Voilà plus de vingt ans !

— Tu sais, au cas où tu en aurais besoin, notre hôtel existe toujours dans la cité Bergère...

— Ne t'inquiète pas, Louis, je me débrouillerai assez.

— Alors... c'est pour demain, à une heure. Tu vas aussi, pauvre femme, commencer tes petits préparatifs.

— Ils seront vite faits... mais vois-tu, Louis, c'est un honnête homme ce fils Boissier.

— Eh ! qui te dit le contraire ?

Et Mme Girardot avait commencé à tourner dans sa chambre pour préparer son départ, toute en fièvre, d'ailleurs, et incapable de tenir en place.

Non pas tant, peut-être, à l'idée d'aller reconquérir cette indocile, cette folle enfant, — depuis que ce jeune homme lui avait parlé, on aurait dit qu'il venait de lui communiquer un peu de la confiance qu'il semblait éprouver lui-même, — mais à l'idée de l'autre !...

...De celle que, depuis quinze ans bien-tôt elle n'avait pas revue... de celle qui, plus encore que Gratienne, était la chair

de sa chair... de celle qu'elle avait tant aimée et qu'aux battements de son cœur elle sentait tant aimer encore.

Comment la retrouverait-elle, comment en serait-elle accueillie, quelle attitude faudrait-il prendre devant cette fille implacable qui jamais jamais n'avait voulu s'humilier... non, s'attendrir... jusqu'à leur donner signe de vie !

Elle venait de dire au grand-père que cela l'inquiétait peu... que, le moment arrivé, on verrait bien...

Mais ce n'était pas vrai. Ce mensonge, elle l'avait fait pour ne pas lui donner le contre-coup de son anxiété.

Et la pauvre mère passa une bien pénible nuit d'insomnie et d'agitation.

Le père Girardot, de son lit, — car, dans leur vieille chambre, ils avaient, en contact l'un de l'autre, des lits jumeaux, — le père Girardot lui disait :

— Dors donc, ma bonne tu vas tant te fatiguer la nuit prochaine...

— Et toi qui parles, dors-tu ?

Alors, comme il ne trouvait rien à répondre il se retournait tout en grommelant :

— Vilains enfants!.. Avec leurs amourettes ridicules... qui ne sont que pour tourmenter les pauvres vieux.

Et elle, avec un gros soupir :

— Ridicules... tu n'as pas toujours dit ça...

— Mais nous deux au moins, nous n'avons jamais fait de peine à personne...

— Nous avons de bons parents... qui nous aimaient...

— Nous ne les avons donc pas aimées, nous, ces folles ?

— Nous les avons aimées oui, mais peut-être trop pour nous.. pas assez pour elles...

— Oh ! si tu vas parler comme Gratienne, à présent !

Et, se retournant à nouveau il ronchonnait :

— Dors donc ! dors donc !

IX

La nuit se passa ainsi.

Ce fut ensuite, au matin, la bousculade de ce départ improvisé...

— Pauvre femme, faisait le père Girardot, qui n'a jamais quitté sa Buissonnière, sans s'y préparer un mois d'avance ! Se décider comme ça, en vingt-quatre heures, s'embarquer toute seule, — non, c'est abominable !

Et pendant ce temps, elle s'agitait autour de son petit bagage à main, bourrant son sac, le débarrassant... s'apercevant tout à coup qu'elle avait oublié quelque chose, — quelque chose d'indispensable... qu'un moment après elle rejetait comme inutile...

Quand Mariette accourut, — depuis la veille elle était affolée aussi, celle-là...

— Une dépêche ! Bernard apporte une dépêche !

Dans cet adorable pays perdu de Saint-Romain, c'est par la gare que se fait le service télégraphique ; et Bernard, qui en sa qualité de facteur de première classe avait reçu la dépêche, l'apportait lui-même comme homme d'équipe.

Le père Girardot, qui surveillait, en donnant son avis, la confection du sac de voyage, prit cette enveloppe bleue pleine, toujours, d'un redoutable mystère... Il l'ouvrit...

— De qui ?... demandait, toute vibrante, la grand'mère...

— De qui ?... Ah ! ma bonne... tu ne pars plus.

Et pour se débarrasser de Bernard, fouillant dans sa poche :

— Tenez... tenez, mon ami...

Il lui avait glissé dans la main une pièce blanche ; en même temps, il le poussait dans la cuisine :

— Allez boire un verre de vin, Bernard.

Non, Henriette, tu ne pars plus.

— C'est donc de Gratienne ?

— C'est... écoute ma femme...

Et raffermissant ses lunettes que troublait la buée de ses yeux humides :

“N’ayez plus d’inquiétude. Je vous ramène Gratienne...”

— Oh !...

“Je reviens avec elle pour que, dans votre joie de lui ouvrir vos bras, vous les ouvriez aussi à votre Camille...”

— Oh ! ma petite ...

... Qui pleure de tendresse en songeant que ce soir, à la Buissonnière, elle vous reverra, elle vous embrassera. Nous partons à sept heures ce matin ; nous serons donc à neuf heures à Saint-Romain.”

— Aujourd’hui...

— Ce soir...

— Camille, Gratienne... Ah ! le bon Dieu a donc eu pitié de nous.. Camille.. ma petite... Mais embrasse-moi donc, toi.

Et les deux vieux eurent une longue, une bienheureuse étreinte.

—

Sur le cadran, l’heure s’avançait.

Depuis longtemps le soleil était couché derrière les chênes du bois où il avait fait courir des traînées de pourpre. Le crépuscule, peu à peu, avait effacé cette gloire. Les chênes, à présent, s’argentèrent des lueurs de la nuit. M. et Mme Girardot discutaient passionnément.

— Allons viens-tu ! faisait-elle.

— Mais, Henriette, crois-tu que nous devons...

— Tu veux les laisser arriver seules.. tu es fou !

— Mais, ma bonne, le rôle des parents.

— Je m’en moque du rôle des parents, je veux embrasser ma petite... Reste, si tu veux...

— Pour te laisser courir les chemins... à cette heure ?...

— J’ai dit à Guste de venir avec la brouette, pour leur bagage. Ainsi, tu n’as pas besoin de te gêner.

— Guste... Guste... Eh ! je veux y être aussi, moi !

Et ils étaient partis.

Et puis, la nuit était tombée tout à fait, emplissant d’ombre opaque les chemins creux. Guste avait allumé la lanterne dont, prudemment, il s’était muni. On avait hâté le pas. On arrivait enfin à la gare éclairée de ses feux réglementaires.

Et M. Reynaud :

— Bonsoir, monsieur et madame, vous venez à la rencontre....

— Ah ! oui, vous savez... Naturellement, puisque la dépêche vient d’ici. Eh ! nous ne voulions pas que notre petite fille allât là-bas. Vous n’ignorez pas : nous étions... un peu en froid... avec notre fille. Gratienne a voulu quand même. C’est une reconciliation... Enfin, tout est bien qui finit bien.

Et pendant qu’ils traversaient la voie pour passer sur le quai d’arrivée qui est de l’autre côté :

— Je lui ai dit ça, faisait tout bas le bonhomme, pour qu’il n’aille pas se douter...

— J’ai bien compris. Il ne se doutera pas.

Et ils attendirent.

Elle ne doit pas augmenter beaucoup les bénéfices de la Compagnie du P.-L.-M., cette gare de Saint-Romain : on n’y voit quasiment jamais personne.

Ils étaient seuls sur le quai, lorsque le train signalé depuis un moment perça enfin la nuit, de la double lueur de ses lanternes, qui sont ses énormes yeux de monstre rugissant.

Presque aussitôt, crachant sa fumée, il s’arrêtait.

Une portière là-bas venait de s’ouvrir. Ils coururent.

Oui, de là, deux femmes descendaient.

Et ce fut alors, avant toute parole, sans autre explication, une étreinte interminable, folle, de cette enfant prodigue qui criait en pleurant :



Et de ce moment on ne vit plus que lui autour de Camille.

— Maman, maman... ma pauvre ma-
man !

— Et moi alors ? sanglotait le vieux.

L'étreinte recommença pour lui pen-
dant que la grand'mère :

— Et toi, Gratiennne, tu ne veux pas
faire comme elle ?

— Ah ! tu me pardonnes donc aussi,
bonne-maman !

Elle était à son tour dans ces bras qui
s'ouvraient, pleins de tendresse.

Et voilà comment les deux révoltées,
ce soir-là, revinrent dans la maison pleine
d'émotion, pleine de joie, — pleine de par-
don.

Maintenant, après les étonnements, les

exclamations, les admirations, — car ils ne faisaient plus qu'admirer — ce père et cette mère pleins d'orgueil — la créature de grâce, de séduction, de gloire qui venait de leur apparaître et qui était leur fille, — maintenant ils étaient encore dans la vieille salle à manger où le Bacchus, tout ragailardi, semblait abaisser son thyrses, comme une hampe de drapeau dont il aurait salué la bien revenue.

On avait soupé à la diable, ce qui d'ailleurs avait profondément humilié Françoise. A quoi bon tout ce talent dépensé en pure perte à la confection de ces plats à la Dauphinoise auxquels Mlle Camille n'avait seulement pas touché !

Mais la nouvelle arrivée n'avait faim et soif que d'intimité et de tendresse. La table était desservie à présent. Mariette l'avait recouverte de son vieux tapis de reps à fleurs, sur fond rouge, toujours le même depuis un quart de siècle, et l'on causait raison.

Pendant leur long voyage, Gratienne avait eu le temps de raconter bien des choses à sa tante. Ensemble, elles avaient convenu de bien des choses aussi.

Et puis, dès le premier moment de leur arrivée, la bonne-maman n'avait pu s'empêcher de parler, de dire ce qui s'était passé à la Buissonnière, comment on y avait appris d'abord, où était... où allait Gratienne.

Non, ce n'est pas la dépêche de Paris qui les avait tirés de leur première et plus cruelle incertitude, — mais la démarche de ce jeune homme, de ce fils Bois-sier qui avait compris tout de suite ce que quelques heures plus tard, Camille allait comprendre aussi bien que lui.

— Il a fait cela ! c'est bien ! s'était écriée la jeune femme.

Et comme Gratienne gardait un silence oppressé....

— Il a prouvé qu'il t'aimait vraiment, celui-là, ajouta-t-elle d'un élan convaincu.

— Ah ! répondit-elle tout bas, j'ai peur qu'il ne m'aime plus tant, à présent...

Mais Camille sur le même ton :

— Allons donc ! s'il ne t'adorait pas, il n'aurait pas eu tant de souci de ta précieuse petite personne...

Et élevant la voix.

— C'est une jeune fille tout à fait soumise, tout à fait repentante que je vous ramène, faisait-elle en souriant. Une jeune fille qui très sagement, partira demain, avec son bon-papa, pour la Ferrandière.

Gratienne eut un lamentable soupir.

— Pauvre petite, murmura la grand-mère.

— Eh bien quoi ? Elle est obéissante, elle ne veut pas que son père puisse lui reprocher un écart, une incorrection... Bien entendu, la petite aventure d'hier et d'aujourd'hui restera entre nous. Inutile d'en parler à personne. C'est notre secret à nous... ou plutôt c'est un rêve, un mauvais rêve de quarante-huit heures déjà oublié.

— Ce que je n'oublierai jamais, ma tante, ma chère tante, c'est votre bonté... votre pitié pour moi... c'est votre...

— Chut, fit encore tout bas Camille. Ce sont nos secrets à nous deux, cela. Gardons-les aussi... Et fie-toi, fie-toi toujours à moi... tu n'y resteras pas longtemps à ton couvent... Et, déclarait-elle en riant, souvenons-nous bien tous que mon arrivée ici n'est qu'une coïncidence, tu entends, maman, une simple... ah ! une bienheureuse coïncidence.

Le lendemain, en effet, après la journée la plus calme, la plus souriante, tout se passa comme avait annoncé Camille Giroton.

Gratienne ne fit pas la moindre tentative pour sortir de la Buissonnière. Avec une résignation tellement angélique qu'elle en devenait presque inquiétante, la révoltée de la veille ne s'occupait plus que de ses préparatifs de départ.

Quand, après midi, approcha l'heure où tous ensemble, ils allaient la mettre en wagon avec son grand-père, ils partirent le plus paisiblement du monde.

On ne rencontra sur le chemin aucun amoureux suspect passant là par hasard. On aurait dit non pas que les combattants avaient renoncé à la lutte, mais qu'ils agissaient de concert, pour une trêve loyale.

Mariette elle-même, sans pleurer, sans broncher, avait dit à sa petite maîtresse :

— Allons, mademoiselle Gratiennne, il faut prendre patience. Dix mois, vous verrez, ça passe encore vite.

Peut-être avait-elle un air plutôt bizarre en disant ces sages paroles, juste le même air que Gratiennne en les écoutant. Toujours est-il que, sans encombre, sans incident, ils arrivèrent tous les quatre à la gare, que M. Girardot et sa petite-fille prirent très tranquillement le train de Lyon, et qu'en embrassant Camille Gratiennne lui murmura à l'oreille : "Je n'ai d'espoir qu'en vous, ma tante" : à quoi celle-ci répondit encore : "Fie-toi à moi" ;... et qu'un moment après, la mère et la fille revenaient seules par le chemin creux où l'ombre des noyers frissonnait en larges taches violettes sur le sable rose, tout pailleté de parcelles de mica étincelant au soleil.

C'est la première fois qu'elles pouvaient sans gêne se parler à coeur ouvert. Et Camille :

— Maman.. Ce n'est pourtant pas possible que tu le haïsses, ce jeune homme.

— Moi ! Après ce qu'il a fait ! Mais je ne demanderais qu'à l'aimer.

— Alors...

— Mais ce n'est pas moi qu'il s'agit !

— Papa ? Oh ! on l'attendrait bien aussi.

— A quoi ça servirait-il ?... Tony Boissier resterait toujours. Va l'attendrir, celui-là !

— Il est donc aussi terrible qu'autre-

fois ?

— Bien davantage depuis qu'il n'est plus maire...

— ...A cause de papa....

— Et qu'il sait qu'à cause de lui il ne le sera plus... Pas mieux cette fois que les autres.

— Ça recommence donc, les élections ?

— Eh ! oui, dans un mois. Mais c'est une affaire toute décidée d'avance. Depuis que nos amis sont d'accord avec ceux du château, les jacobins de Boissier ne peuvent plus être les maîtres. C'est fini, la tyrannie de cet homme.

— Oui, une dynastie qui ne remontera plus sur le trône, fit Camille en riant. Mais quelle idée avait-il eue, papa, de frayer la route à M. de la Rochère ? Il lui tenait donc bien au coeur ce baron-là.

— Pas tant que ses noyers...

— Ah, oui ! les quarante-six premiers brandons de discorde.

— Mais ne t'y trompe pas, Camille. C'est un grand bien pour le pays que M. de la Rochère soit à la mairie. Et puis ce sont de si charmants voisins ! Tu ne peux t'en faire une idée : des amis, de bons amis à nous. La baronne, si simple, si oublieuse de la supériorité de son rang...

Camille la regarda, un peu étonnée. La supériorité du rang de Mme de la Rochère lui apparaissait moins imposante qu'à sa bonne femme de mère.. Et cet enthousiasme, ces affirmations d'amitié, d'amitié presque intime, lorsque, autrefois — elle s'en souvenait bien — on voisinait à peine.

Et elle continua sa petite enquête :

— Leur fils ? Gratiennne m'a dit que c'était un grand écervelé, mais un aimable garçon.

— Charmant, ma pauvre Camille, charmant tout à fait... Et c'est un grand malheur que cette petite se soit mis en tête.. Mais vois donc comme ça allait bien : le château, la Buissonnière, tout cela n'aurait fait qu'un seul, qu'un admirable

domaine... Parce que, se hâtait-elle d'ajouter pour toi, tu aurais trouvé ta part en valeurs... Nous avons bien compris que tu aimerais mieux comme ça... Surtout à un moment où nous ne nous doutions pas... où nous n'espérions plus...

— Que je reviendrais jamais... Ah ! maman, si j'avais osé !

— Et pourquoi n'osais-tu donc pas ? Elle baissa la tête :

— Je vis d'une vie si différente de la vôtre ! Est-ce que je savais si vous accepteriez auprès de vous cette irrégulière, cette insoumise aux règles, aux devoirs, dont vous avez toujours eu le respect ?

— Allons donc !

Et la bonne femme reprenant, — sincèrement peut-être, — les arguments dont son gendre, l'autre jour encore, lui rebattait les oreilles :

— Toi... une grande artise... qui as le droit de vivre comme tu l'entends... qui t'es mise au-dessus des mesquineries... des préjugés..

Oui, elle disait "des préjugés !"

Et Camille qui ne pouvait s'empêcher de sourire :

— Ah ! maman, ajoute, ajoute vite ; "Qui n'es vraiment heureuse que depuis hier soir"... Non, faisait-elle en hochant la tête, non, il ne faut pas sortir de la règle, des mesquineries, des préjugés ; et c'est pour cela que nous devons marier ces enfants régulièrement, en grand cérémonial, dans la joie de leurs deux familles, comme ça doit se faire à Saint-Romain... comme ça s'est toujours fait.

— Eh ! je ne demanderais pas mieux, moi...

— Et M. Delestang ?

— Ah ! le baron l'avait conquis. Il est si charmant, je te dis, cet homme... Et puis, Daniel lui convenait aussi beaucoup. Et puis, Gratienne baronne... et puis ce garçon fils unique... et puis, je te répète, le château et la Buissonnière ne faisant qu'un domaine..

— Dis donc, maman, il est fils unique aussi, M. Boissier.

— Je n'en disconviens pas.

— Buissonrond se joindrait, aussi bien que le château, à la Buissonnière, pour faire un aussi beau domaine...

— Plus beau, peut-être ! Mais Tony !

— Tony... Tony... C'est donc le diable ?

— Pis. C'est un rocher. Oui, il a un rocher, cet homme, à la place du cœur...

— Eh bien, ce rocher, il faut essayer de l'attendrir.

— Personne n'y parviendra, Camille !

— Bah ! si je m'y mets...

— Toi !

— Moi-même, fit-elle avec un éveil de gaieté qui fit rayonner sa beauté brune. Ah ! tu ne sais pas de quoi elle est capable, cette Camille Girot, cette aventureuse créature dont tu dois bien t'étonner d'être la mère, — pas vrai, pauvre maman ? Tu ne sais pas l'entêtement que tu as mis dans la tête que voilà..

Et la bonne femme, joignant les mains en une admiration sans bornes :

— Oh ! alors, ma Camille, tu auras fait un vrai miracle. Mais quand je te vois si belle, si différente des autres qui, à côté de toi, ont toutes l'air de descendre d'un village de la montagne ; quand je me dis que ma petite, ma petite à moi, est devenue cette grande artiste dont on parle dans le monde entier... non, je ne crois pas encore que tu réussiras, mais je me figure que, si quelqu'un doit y réussir, c'est toi.

Le lendemain, Camille se mit sous les armes.

Avec son grand chapeau de paille, avec sa robe qui n'avait l'air de rien et qui lui donnait des allures de jeune reine en escapade, avec la grande ombrelle rouge qui

glaçait des lueurs roses sur sa peau d'ambre et faisait plus noirs ses admirables yeux, — elle partit comme une belle guerrière.

Elle n'alla pas d'abord très loin.

Avant de quitter sa chambre, — son ancienne chambre qu'elle avait reprise, celle où, hier encore, Gratiennie se désespérait, Camille avait appelé Mariette.

— Je sais tout, lui avait-elle dit, ma nièce n'a pas eu de secret pour moi.

Et comme la vieille fille — défiante par principe — lui répondait en bredouillant :

— Je... je ne comprends pas ce que mademoiselle veut dire...

— Comprenez simplement ceci, Mariette : que j'ai autant envie que vous de la voir heureuse comme elle désire l'être. Comprenez que le mot que vous avez porté hier à M. Boissier a été écrit sous mes yeux. Et allez de ma part le prier de vouloir bien, tout à l'heure, diriger sa promenade du côté du Chêne-Vieux, où j'ai le plus grand désir de faire connaissance avec lui.

— Oh ! alors !... si ça va comme ça !

Et quand Mariette un peu estomaquée, mais toute ragaillardie aussi, eut trotté vers Buissonrond où elle avait, il faut bien le supposer, de mystérieuses intelligences dans la place, Camille, de son pas de promeneuse matinale, clignant de l'œil aux jeux de lumière à travers les taillis de chênes refaisant connaissance, — un revoir délicieusement attendri, — avec toutes les pierres, toutes les mousses des chemins de son enfance, avec tous les brins d'herbes qui semblaient les mêmes qu'autrefois et qui lui disaient de leur voix parfumée : "Rien ne change ici, c'est toujours nous"... Camille arriva à la clairière du Chêne-Vieux.

Pierre y était déjà.

Il avait tant de hâte de savoir ! C'était si peu, ce que Gratiennie lui avait appris dans ce billet de quelques lignes où, surtout, il avait vu rayonner ce mot qui,

pour eux, disait et promettait tant : "Malgré tout !"

Et apercevant Camille, il eut un élan... un cri. Il s'était figuré que c'était Gratiennie...

Mais non. Celle qui s'avavançait en souriant était plus grande. Elle regardait avec des yeux plus fouilleurs Splendides, oui, mais moins délicieusement ignorants. Et puis, ces allures de jeune reine, de reine fêtée, admirée, jalosée, il ne les connaissait pas... il était heureux de ne pas les connaître à celle qui n'était... qui ne serait que sa reine, à lui.

Il salua, plein de trouble, cette messagère qui lui apparaissait tout en attrait, tout en splendeur...

Mais elle lui tendait déjà la main :

— Je suis votre alliée, fit-elle.

— Ah ! madame, nous en avons tant besoin !

— Et j'ai commencé mes stratégies, mon cher monsieur. Je me suis déjà débarrassée de Gratiennie.

— Oh !....

— C'a été un grand chagrin pour elle de partir sans vous dire adieu... une déception aussi pour vous, je m'en doute..

Il eut un signe de tête.. d'un silence bien éloquent Mais aussitôt

— Moi, peu importe. C'est d'elle qu'il s'agit, rien que d'elle

— Eh bien, comme elle vous l'a écrit, elle est partie hier soir pour son couvent, la pauvre petite. Là voilà sous clef, mon cher monsieur, et dans un endroit qui n'est pas un lieu de délices, je vous assure. Je le connais, j'y ai passé et j'en ai gardé un souvenir !... Enfin, c'est pour vous qu'elle va s'ennuyer et il n'y a que cette pensée, je crois, qui la console un peu.

— Chère Gratiennie !

— Oui, elle aura mérité d'être beaucoup aimée. Mais, pour le moment, elle est bien où elle est. Ici, elle m'aurait gênée dans mes opérations Parce que, vous

devez vous en douter monsieur le lieutenant, je ne veux pas l'y laisser longtemps là-bas... de même que je m'oppose formellement à ce mariage équivoque, précédé de sommations respectueuses, célébré, comme si l'on était des pestiférés, dans un petit coin, avec quatre témoins pour tout entourage. Non, je veux qu'il soit carillonné, je veux que tout le monde y signe, que tout le monde y danse...

— Mais c'est irréalisable, cela !

— Parce que vous n'avez pas la foi, monsieur le lieutenant. Moi, je l'ai. On m'a dit que votre père était un roc... C'est affaire à moi de transporter cette montagne à la mairie de l'église.

Il eut un geste de parfait découragement.

— Et comme justement Gratienne a des gestes dans ce genre-là, j'ai été, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, enchantée de me débarrasser d'elle. Elle aurait été capable de me paralyser, cette incrédule... Comme vous en seriez bien capable aussi, vous, mon cher monsieur.

Il ne comprenait plus bien. Où voulait-elle en venir ?

— A ceci, fit-elle en répondant à la pensée qu'elle avait devinée. Vous me gênez aussi, vous.

— Moi !

— Où plutôt vous n'allez me servir à rien pour le moment. Vous seriez bien gentil de faire comme Gratienne.

— M'en aller au collège ? demanda-t-il en souriant malgré lui.

— Vous en aller, tout simplement. Ce ne serait pas pour longtemps, parce que j'ai promis à cette petite que son exil durerait peu... et ce que j'ai promis, moi aussi, j'ai pour habitude de le tenir, monsieur Pierre. Mais, pour le quart d'heure, je vous aime mieux un peu loin d'ici... un peu loin de votre père... pas trop cependant, au cas où j'aurais besoin de vous pour quelque héroïque assaut. Vous avez encore deux mois de congé ?

— Oui, madame.

— Allez donc aux eaux... Tenez, à Aix, c'est à deux pas. Vous êtes bien capable de démontrer à votre médecin que, pour achever de vous guérir de Madagascar, une saison là-bas est indispensable ; et de cette façon, votre père, — c'est l'important, — ne pourra pas considérer ce départ comme une hostilité... Parce que... c'est un peu tendu, hé, à Buisson rond ?

— Terriblement, madame.

— Raison de plus pour vous en aller, et de cette façon là. Qu'en partez-vous ?

— Eh bien... Vous voyez, moi aussi, je remets mon sort entre vos mains... Eh bien, le plus tôt que ce sera vraisemblablement possible. Après-demain... dans trois jours...

Il hésita :

— Me permettez-vous, là-bas de vous donner mon adresse ?

— Pour avoir ensuite de mes nouvelles, fit-elle en riant, ou de celles d'une autre ?

— J'en serais si heureux... si reconnaissant...

Et, lui tendant encore la main :

— Ah ! vous êtes trop gentils tous les deux ! Ce serait une mauvaise action de ne pas organiser ce joli ménage.. Nous l'organiserons, monsieur le lieutenant, — et sans vous. Allez-vous-en bien vite !

.....

—

Au château, on ne prenait pas l'aventure aussi philosophiquement, il s'en faut, que Daniel l'avait prise.

Quand il avait dit au baron et à la baronne traitant déjà les Girardot de vieilles bêtes et leur petite-fille de parfaite effrontée :

— Eh bien, quoi ? Je ne peux pas lui donner tort, à cette brunette, d'autant qu'il me vaut bien, le lieutenant. Si je n'étais pas ton fils, papa, tu dirais même tout de suite qu'il vaut mieux que moi. Et il est plus riche. Et puis enfin il est arrivé beau premier. C'est nous qui avons

fait un faux départ. Voilà. Une autre fois, il s'agira de se presser davantage.

Cette placidité n'avait qu'un peu plus exaspéré le baron.

— Oui, mais jamais, tu entends, nous ne retrouverons une occasion pareille. Et te revoilà, toi, pour je ne sais combien de temps, à mener ta vie... ton absurde vie de garçon... à me dépenser mon argent comme si nous en avions de reste ! Ah ! que c'est donc bête ! une affaire si bien amenée, si bien engagée... qui finit en queue de poisson !... Et toi qui ris comme si nous n'y perdions pas... tout ce que cette petite sottise apportera à son mari...

— Il aurait fallu que tu me dotes aussi. Ça t'aurait coûté gros... encore plus cher que ma vie matérielle de garçon...

— Mais au moins cet argent n'aurait pas été gaspillé... et à quoi ! Je rougirais de le dire devant ta mère... Il aurait servi à quelque chose d'avouable, cet argent... à quelque chose d'essentielle-ment utile...

— Enfin, puisqu'elle ne veut pas...

— Tu me fais rire... et je n'en ai pas envie. Une péronnelle de vingt ans ? Est-ce que ça a une volonté !

— Eh ! elle nous l'a montrée, je crois.

— Allons donc ! une caprice... un coup de tête... un roman de pensionnaire... comme celui qu'en sortant du couvent elles ont toutes avec le petit cousin qu'elles veulent pour mari... bien heureuses, ensuite de n'avoir pas fait cette bêtise... Mais voilà toi, au premier mot, à la première complication, tu commences par faire demi-tour.

— Eh ! j'aurais voulu te voir à ma place...

— A ta place ! J'aurais tenu bon. J'aurais accepté la lutte.

— Mais, Gaston ! s'écria la baronne...

— La lutte courtoise, t'entends et je n'aurais pas baissé pavillon devant ce petit intrigant ! Toi, un La Rochère ! Ah !

certes oui, de mon temps, nous avions plus de nerf que ça ! Mais ce n'est plus que de la limonade qui coule dans vos veines ! Tout s'en va ! tout se perd ! Il n'y a plus de jeunesse, plus de crânerie ! Un La Rochère qui n'essaye seulement pas de l'emporter sur un Boissier ! Tu me fais pitié ! Et il s'en allait furieux pendant que la baronne :

— Mon ami... le dernier mot n'est peut-être pas encore dit... Il faudrait demander conseil à M. le curé...

Mais il répondit en claquant la porte :

— Le dernier mot ! Ah ! non, ce n'est pas notre grand godiche de fils qui le dira... Tu peux en être sûre...

Cependant, deux heures plus tard, quand le baron avait vu arriver au château M. Delestang, quand il avait eu, avec lui, une assez longue conversation, il s'était senti renaître au coeur un sentiment qui ne ressemblait plus autant à un complet désarroi.

Le banquier, avant de repartir pour Lyon, venait lui faire sa visite. Une visite d'adieu et d'excuses. Et ce qu'il lui avait dit alors n'avait pas été sans l'émoustiller, car — aussitôt après son départ, accompagné de chaudes poignées de mains et d'énergiques "au revoir" — M. de la Rochère avait couru chez la baronne.

Elle était déjà en conférence avec l'abbé Gaindrion qui l'écoutait, la mine longue, le nez vaguement fureteur, — comme s'il cherchait un joint qu'hélas ! il ne trouvait pas.

Lorsque le baron entrant brusquement :

— Tout n'est pas perdu !

— Ah ! que Dieu vous entende ! s'écria l'abbé.

— D'abord et d'une, le mariage de cette petite et du fils Boissier ne se fera pas, attendu qu'il n'entre pas plus dans les convenances de M. Delestang et des Girardot que dans celles de Tony Boissier.

— Mais madame la baronne me dit qu'ils vont avoir tous deux leur grande majorité...

— Lui, possible. Mais elle, dans dix mois seulement. Ajoutez quatre mois pour les sommations respectueuses, ça en fait quatorze, l'abbé. C'est long, quatorze mois, quand on n'a plus aucune possibilité de se voir de se parler, ni de correspondre.

— Mais le moyen ! La femme — je vous demande pardon, madame la baronne, c'est dans l'Écriture — la femme est un abîme de ruse et de dissimulation...

— Le moyen ? M. Delestang l'a trouvé, tout de suite. Il va renvoyer sa fille au couvent de la Ferrandière où elle a été élevée et où il la réintègre avec la perspective d'y rester jusqu'à sa majorité, — ce qui ne doit pas précisément la divertir.

— Comment cela fera-t-il les affaires de Daniel ? demanda la baronne.

— Attendez donc. J'ajoute que, de son côté, le fils Boissier est obligé de partir d'ici dans deux mois. Son congé expire. Une fois qu'il sera loin, il ne deviendrait pas impossible que Mlle Delestang, un peu lasse de ces soixante premiers jours de régime cellulaire...

— Oh ! monsieur le baron, rien ne ressemble moins à une prison que le maternel asile...

— Mettons "régime monastique", si vous préférez. L'important, c'est que ce régime-là pourrait bien donner à cette petite l'envie d'entrer en arrangement avec son père.

— Ah ! je commence à comprendre, fit l'abbé.

— Moi, pas encore, avoua la baronne.

— Alors, pour vous ma chère amie, je vais mieux m'expliquer. Si elle lui promettait alors de n'avoir aucune intelligence, aucune correspondance avec ce garçon, — et Delestang croit qu'elle tiendrait sa parole...

— Abyssus... murmura le curé.

— Et puis enfin... on y veillerait, que diable ! Il lui permettrait de revenir ici. Le petit Boissier n'y serait plus ; mais Daniel y serait, lui. Loin des yeux, loin du cœur les absents ont toujours tort ; et mon fils, saprelotte, est assez aimable pour faire oublier celui qu'on ne rencontrerait plus à tous les coins du chemin...

— Oui... M. Daniel avec un peu d'adresse et de persévérance...

— Eh ! il en aura... il faut qu'il en ait... l'affaire est assez capitale !

— Et vous alors, madame la baronne, il faudra redoubler d'amabilité pour cette excellente Mme Girardot.

— Je crois bien ! s'écria le baron. Comme moi, pour le père Girardot. D'autant mieux, pauvres gens, que ce n'est pas de leur faute, ce qui arrive. Ils en sont assez désolés... humiliés... Dès demain, j'y retourne, moi — et avec Daniel.

— Ce n'est pas mon avis, fit l'abbé Gaindron dont le nez fureteur semblait maintenant attaché à une piste. Attendez le départ de la jeune fille. En ce moment, elle doit être dans un état d'irritation que je n'excuse pas, mais que je présume. En voyant que vous n'abandonnez pas la place, sa colère retomberait sur vous. Évitez cela. Il vaut mieux qu'elle ne se doute pas encore...

Et il ajouta onctueusement :

— Laissez opérer l'air du couvent.

Voilà comment, quelques jours après, le baron de la Rochère, qui n'avait pas même soupçonné le petit drame dont le dénouement inattendu ramenait Camille à Saint-Romain et qui supposait, comme tout le monde, une réconciliation de famille coïncidant, par hasard, avec l'aventure de Gratienne, reparut un beau jour à la Buissonnière.

Plus ouvert, plus souriant que jamais, demandant avec effusion des nouvelles de Mme Girardot, et aux excuses embarrassées

sées du grand-père de Gratiennne répondant avec toute la bonhomie que démentaient, un peu, ses yeux en vrille :

— Ne parlons plus de ça... pour le moment. Lorsque les enfants ont des caprices, il faut laisser passer le caprice et attendre une embellie. On ne plaît pas du premier coup à une jolie fille et le tort de Daniel a été de trop se presser. Il au-

— Ah ! le gueux ! s'écria Girardot, avec quel plaisir on va lui couper l'herbe sous les pieds ! Ah ! il se remue ! Eh bien, nous allons nous remuer aussi, monsieur le baron. Et d'abord, je puis... mais sous le sceau du secret...

— Allez donc... allez donc... s'il ne faut pas parler on ne parlera pas.

— Je puis vous donner une bonne nou-



Vous ne savez pas pour qui vous voterez ?

rait dû d'abord se faire un peu mieux connaître. Si votre belle rebelle revient à la Buissonnière — et son père m'a fait espérer qu'il l'y laisserait bientôt revenir, nous verrons bien ce que fera le temps... le temps, le grand maître... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon cher voisin. Je viens causer avec vous affaires... affaires publiques. Vous savez que Boissier se remue encore pour les élections.

velle. Nous aurons, cette fois, les marinières de l'Épinouse.

— Oh ! vous êtes sûr !... Ils n'ont jamais marché avec nous...

— J'ai vu Borel. Il marche, cette fois... et vous savez qu'il fait marcher les autres.

— Mais... il y a vingt-cinq voix, dans ce coin-là...

— Vingt-sept, monsieur le baron... et

pour notre liste, tout ça.

— Comment avez-vous fait pour retourner ces socialistes ! Ils étaient enragés pour Boissier.

— Je n'ai rien fait, moi, je vous l'avoue. C'est à Gratiennne que nous devons ça, mon sieur le baron. Hein, il ne s'attend pas à celle-là, le jacobin de Buissonrond !

— Comment ! c'est votre charmante petite-fille...

— Ma foi, oui. La mère Borel était tombée malade. Justement, Borel était embarqué à cette époque. La vieille manquait de tout. Gratiennne l'a secourue, l'a soignée, l'a positivement empêchée de mourir de faim. De sorte que, quand l'autre est revenu il ne savait plus comment nous remercier.

... Il paraît qu'il ne s'était pas douté de ça... Quand il l'a appris, il était comme fou... je n'aurais jamais cru que cet ivrogne avait tant d'attachement pour sa vieille... Il pleurait, mon cher ami, positivement... Il me demandait : "Mais qu'est-ce que je pourrais donc faire pour vous !" Alors, j'ai saisi le joint, je lui ai dit : "Donnez-nous un coup de main." Et il m'a répondu : "C'est une affaire faite, vous pouvez compter sur ceux de la rivière."

— Alors Boissier va perdre, du coup, le quart de ses anarchistes...

— De sorte que, cette fois, c'est à plate couture qu'il sera battu. Seulement, ne le dites à personne... pas même au curé...

— Je crois fichtre bien... Si, la mèche était éventée, le pétard risquerait de faire long feu...

Et la conversation continua, animée, — bientôt passionnée, entre ces alliés qui venaient d'enfourcher leur dada, — opération qu'ils auraient, sans sourciller, ainsi traduite : se mettre à cheval sur leurs principes.

L'un d'eux ne faisait pourtant que donner satisfaction, une fois de plus, à sa vieille et tenace rancune ; l'autre, que

veiller à la consolidation de son panache municipal.

Le panache était bien modeste, dirait-on, et pas toujours aisé à arborer.

La mairie de Saint-Romain, quand on est baron, ami du curé, porté au pouvoir par le groupe de braves cultivateurs que le groupe adverse et identiquement pareil appelle (il serait bien embarrassé de dire pourquoi), le "parti réactionnaire", ça ne rapporte pas même les palmes académiques que le gouvernement, avec le geste auguste du semeur, répand sur les municipalités bien pensantes.

C'est égal, le baron tenait à sa mairie. Le titre, disait-il, faisait bien sur une carte de visite : c'était aussi un certificat de bonne noblesse terrienne, — et, sans se douter qu'il rééditait en action le mot fameux du Romain qui aimait mieux être le premier dans le village que le second de la République, il éprouvait une satisfaction sans égale à ceindre — quoique tricolore et républicaine — l'écharpe dont il avait dépouillé les reins de ce jacobin de Boissier.

La causerie de ces deux stratégestes — leur conseil de guerre — se prolongea donc longtemps ; et ce n'est qu'au moment de se séparer :

— A propos, fit le baron, il y a du nouveau, chez vous... Mme Camille Girot... car enfin, je ne puis, moi aussi, que l'appeler de son nom de grande artiste...

— Oui, elle est ici, une réconciliation. Et, je ne vous le cache pas, nous en sommes très heureux.

— Je le crois sans peine... Mme votre fille... mais c'est une célébrité... une gloire !...

— Et toujours, je vous assure, notre petite Camille. Ah ! le succès n'y a rien changé.

— Je me rappelle un peu, quand elle était jeune fille.

— Physiquement... elle n'a pas beaucoup changé... et s'il faut vous dire mon opinion, moi, je la trouve embellie.

— Elle était pourtant bien jolie, déjà..

— Ah ! si vous la voyiez maintenant !

— Mais j'espère bien que j'aurai la bonne fortune de lui être présenté...-

Tout de suite, si vous le voulez.

— Elle est ici ?

— Dans le jardin. Elle a voulu faire une pochade de la Buissonnière... Ah ! mon cher ami, quatre coups de pinceau, notre vieille maison était déjà sur la toile, toute baignée de soleil...

— Ah ! le talent !... Mais je ne voudrais pas être indiscret...

— Vous ? jamais !

C'est ainsi que le baron et Camille firent ou plutôt refirent connaissance.

Elle voulait plaire. Elle s'en donna la peine. M. de la Rochère, ébloui retrouva pour cette exquise Parisienne, qui était en même temps une artiste célèbre, ses plus belles façons de gentilhomme, pas trop alourdi par la province.

Il émergea le père Girardot de ses grâces, de ses madrigaux et de ses effets de torse. Il sut placer quelques compliments assez justes, dans leur lyrisme, — car il se piquait d'être connaisseur, — sur l'ébauche que, tout en riant et en balbutiant, elle continuait sans façon.

Au bout d'un moment, ils étaient les meilleurs amis du monde ; on parlait de se voir souvent, le baron disait le plaisir, l'honneur, la joie qu'aurait la baronne à entrer en relations d'amitié avec une illustre artiste qui était en même temps une compatriote : la gloire de Saint-Romain !

On faisait des projets, on organisait déjà le programme de ce que, sans barguigner, le baron appelait : Les fêtes en l'honneur de Camille Girot !

Quand il partit, il était positivement emballé.

— Ah ! ces Parisiennes ! répétait-il, ah ! ces artistes !

Et il ajoutait à part soi :

— Encore une alliée pour nous. Il faut que ce soit une nouvelle alliée.

Et quand il revint au château, débordant d'enthousiasme...

— Mais qu'arrive-t-il donc, Gaston ? lui demandait la baronne. Vous êtes rouge... vous avez les yeux brillants.

— C'est vrai, papa, insistait Daniel, tu prends des airs de triomphateur...

— Ah ! c'est que je viens en effet de faire une conquête : la conquête de la plus séduisante, de la plus admirable créature que j'aie peut-être jamais rencontrée.

Et en se frottant les mains :

— C'est encore pour toi que j'ai travaillé, grand paresseux. Ah ! jamais tu ne m'auras assez de reconnaissance pour toute la peine que je me serai donnée.

Et, tout chaud encore de sa prouesse, il leur raconta comment il avait essayé de plaire à Camille Girot, comment il y avait réussi — et il ajouta :

— A vous deux maintenant de me secourir et de montrer que je ne suis pas seul ici à être aimable.

— Seulement, ça ne servira à rien.

— Ne dis pas cela, malheureux... La partie est plus belle que jamais.

— Je ne veux pas te contrarier... mais...

— Mais tu me feras le plaisir d'être délicieux avec cette adorable femme, tu entends ?

Il avait si bien entendu qu'il n'avait, lui aussi qu'une envie : voir cette huitième merveille du monde et s'assurer si vraiment papa avait eu bon goût en prenant feu comme une allumette. L'occasion ne se fit pas attendre.

Le lendemain, M. et Mme Girardot arrivaient au château avec Camille.

C'était à elle à présenter la première ses hommages à Mme de la Rochère ;

pour rien au monde elle n'aurait voulu manquer à un aussi agréable devoir...

Et les compliments avaient recommencé... Et Camille exquise, dans l'originalité, dans la sobriété d'une savante toilette, avait été plus charmante encore que la veille.

Délicatement prodigue de respectueuses attentions pour la baronne, riieuse avec le baron, — et résolvant avec une maestria dont à Saint-Romain on n'avait aucune idée de ce problème ardu : Plaire à la brave dame, enthousiasmer M. de la Rochère et marquer en même temps à Daniel une bonne grâce souriante qui ne pût inquiéter ses parents, mais qui eût en même temps toute la coquetterie d'une flatteuse attention.

De sorte qu'il était maintenant plus emballé que son père.

Il avait parfaitement remarqué, lui, qu'elle le regardait volontiers, qu'elle ne paraissait pas, — comme il disait, — s'embêter avec lui ; et, se rendant instinctivement compte qu'il ne fallait pas avouer à ses parents toute l'impression que cette jeune femme avait produite sur sa vanité chatouillée au bon endroit :

— Elle est divine, se disait-il. Gratienne a beau lui ressembler comme une goutte d'eau ressemble à une autre, quelle différence ! Comme celle-ci est autrement chic, autrement dans le train, autrement épatante. Et puis, c'est Camille Giroton... c'est une des reines de Paris ! Et vrai, elle est plus jolie encore... et aussi jeune, parole d'honneur ! Ah ! quelle femme !

Car il était de ceux-là, ce Daniel, qui, toute leur vie, éprouveront le coup de foudre, au premier sourire passant à leur portée, qui leur aura aussitôt fait oublier ceux qui devaient les fixer à jamais.

Et positivement Camille Giroton venait de faire des frais pour lui. Il lui avait plu, c'est évident. Ces âmes, ces cœurs d'artistes sont si primesautiers, si fantai-

sistes !...

Eh ! mon Dieu ! il se rendait bien compte :

Sans parler ni de sa bonne humeur ni de sa bonne mine, son sans-façon un peu négligé de gentleman-farmer, cette élégante rusticité qui le faisait si différent des Parisiens qu'elle coudoyait chaque jour, — tout cela, aux yeux de cette adorable femme, lui donnait une originalité dont il bénéficiait : c'est évident.

Et, de ce moment, on ne vit plus que lui autour de Camille qui, c'est indéniable encourageait ses assiduités et semblait charmée dès qu'elle le voyait apparaître et qu'en déposant sa palette, — car elle travaillait toujours comme une laborieuse qu'elle était :

— Ah ! vous voilà, faisait-elle. On va s'offrir un petit entr'acte et bavarder un brin. Racontez-moi la chronique de Saint-Romain. Commençons par les échos mondains...

Et de rire.

Mais, tout en riant, Camille suivait son idée.

Et, dès les premiers jours, comme elle était loyale, elle avait rejeté très loin la pensée d'employer un moyen — bien facile pourtant — de s'assurer le concours dévoué, passionné de ce grand toqué qu'elle devinait le meilleur garçon de la terre.

Si elle avait voulu lui laisser supposer qu'il avait une chance... une faible chance... de lui plaire autrement que comme un aimable voisin et un joyeux camarade, elle l'aurait fait marcher sur la tête... mettre le feu au château de ses pères... oser toutes les excentricités... accomplir toutes les folies, elle le savait bien.

Mais elle n'avait ni l'intention ni l'envie de laisser naître cette illusion dans sa tête d'amoureux des onze mille vierges.

A la première phrase où elle avait vu passer le bout de l'oreille d'une déclara-

tion mal dissimulée sous les paillettes d'un compliment un peu trop vif :

— Ah ! non, avait-elle fait gentiment, non, pas ça, si vous voulez que nous restions bons amis.

— Mais... qu'est-ce qui a pu vous déplaire ?

— Ce que vous venez de me dire. Ce n'est pas ainsi qu'on parle à une camarade... qui y va bon jeu, bon argent, elle, sans se méfier.

— C'est comme ça, fit-il en essayant encore, c'est comme ça qu'on parle à une femme... pour laquelle on éprouve un sentiment bien naturel...

Elle l'interrompit, toujours en riant :

— J'aime mieux que vous ne définissiez pas, vous perdriez votre temps, vous me déplairiez... et ce serait dommage.

— Que faut-il donc dire quand on a une grande envie de vous plaire ?

— Mais je ne veux pas non plus que vous me plaisiez. "Plaire" est un mot qui n'a pas son emploi dans notre très agréable intimité. On plaît à une femme à qui l'on fait la cour... et je ne veux pas que vous me la fassiez.

— Ça vous serait donc bien désagréable ?

— Je ne me suis pas même posé cette question.

— Posez-vous-la.

— Non. Ce serait du temps perdu. La place est prise.

— Ah ! voilà bien ma veine ! Il faut toujours que j'arrive, moi, un autre vient de me précéder.

— Mais non, mon pauvre ami, un autre ne vient pas de vous couper l'herbe sous les pieds.

Et elle devint plus sérieuse pour ajouter :

— Vous devez bien supposer qu'à moins d'un accident récent, d'un désastre intime qui me rendrait, en ce cas, très malheureuse et très triste, — de quoi, Dieu merci, je n'ai pas l'air, — vous devez bien

supposer que je ne suis pas seule dans la vie. Une femme de mon âge, pas trop désagréable à voir, indépendante comme moi, quand elle n'est pas mariée à toujours... Tenez, vous allez me faire dire des sottises. Je vous répète que la place est prise.

Il fit encore une tentative :

— Alors, moi... je pourrais vous répondre comme l'autre ; j'attendrai.

— Pas même.

— Ah ! cette fois, j'ai le droit de demander pourquoi.

— Parce que vous êtes un trop gentil garçon et moi une trop vieille femme.

— Quelle plaisanterie ! je parie que je suis votre aîné.

— C'est bien aimable à vous de faire semblant de le croire. Mais nous avons tous les deux, ici à la mairie, notre acte de naissance... Et hochant la tête : Oui, bien plus vieille que vous et surtout plus vieillie par la bataille que j'ai menée pour la vie. Que deviendriez-vous avec moi ? Vous ne me supposez pas de celles qui se laissent aller à la fantaisie et au caprice d'un jour. Je ne suis pas une régulière, c'est vrai, — et je devrais vous en vouloir un peu de ce que vous me forcez à vous dire en ce moment, — mais l'union libre que peut accepter une femme comme moi est aussi solide et plus durable encore que celles où la loi a passé.

— Mais s'écria-t-il vivement — sincèrement peut-être — mais elle ne me fait pas peur à moi, la loi... Pourquoi donc est-ce que je n'épouserais pas la femme qui pourrait me confier... qui me...

— Vous seriez bien capable, fit-elle en riant... et ça vous préparerait des lendemains ! Ah ! mon pauvre ami... le jeune mari d'une vieille femme... le dernier cercle de l'Enfer ! Le Dante n'a pas osé y pénétrer... Non, reprit-elle affectueusement, restons amis. J'en ai, comme cela, quelques-uns qui m'ont jamais été et ne seront jamais autre chose. Je les aime

beaucoup. Eux aussi. Ils m'ont peut-être donné les meilleurs moments de ma vie, quand un sentiment plus profond ne me laissait que chagrin, déception et mépris de moi-même et d'un autre. Je vous assure que, lorsque vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je fais rarement, cette offre de mon amitié. Mais je commence à vous connaître un peu, moi. Vous êtes meilleur que vous ne croyez vous-même.

— et vous vous apercevrez bien vite que ce sentiment encore ignoré de vous — l'amitié avec une femme qu'on peut encore appeler une jeune femme, — a quelque chose de très bon, de très doux...

Elle lui tendit la main avec un sourire un peu attristé à travers lequel passaient sans doute de pénibles souvenirs ravivés par cette causerie qui avait commencé si gaie...

Il y vit un désir de cette amitié en même temps qu'une crainte de ne pas pouvoir l'engager dans le chemin qu'elle lui montrait si gentiment... Et il s'y emballa comme il se serait emballé sur la route opposée.

— Ça va ? demanda-t-elle en le regardant d'un regard très franc, très preneur.

— Ça va ! répondit-il en s'emparant de la main qu'elle lui tendait.

— Alors nous voilà amis ?

— Et rien qu'amis, c'est dit.

— Eh bien, monsieur Daniel, quand on est des amis...

— De grands amis, madame Camille...

— On se prouve son amitié.

— Mais je ne demande que ça... Commandez, faites votre choix... je marche.

— Vous êtes un amour. Marions ces enfants. C'est ma plus chère envie.

— Ces enfants ?

Il n'y était déjà plus. L'autre aventure, l'aventure d'hier, c'était de l'histoire ancienne... de l'histoire oubliée...

— Oui, ces pauvres amoureux qui ont tant de mal à gagner leur procès.

— Mlle Gratienna et Pierre Boissier ?

Mais, je veux bien, moi, j'en serai enchanté ! Ils le savent d'ailleurs : Je leur ai dit à tous les deux. Papa et maman ont d'autres idées... Tout le monde a le droit de s'illusionner, pas vrai ? Naturellement je ne discute pas avec eux. Ça leur fait plaisir de s'imaginer que Mlle Gratienna marchera mieux dans deux mois qu'à présent ; je leur laisse leur plaisir. Ça ne fait de mal à personne...

... Seulement, fit-il en hochant la tête, c'est d'abord chez vous qu'on ne veut rien savoir.

Elle eut un sourire significatif.

— Chez moi ? Non, ce n'est pas là que sera le véritable obstacle.

— Oui, ça viendra de Tony Boissier : un vrai dur-à-cuire.

— Vous le connaissez ?

— Un peu de vue beaucoup de réputation. Un ours pour l'amabilité, un mulet pour l'entêtement. Pas commode à apprivoiser, un quadrupède répondant à ce signalement.

— Alors vous ne pensez pas qu'une démarche...

— Auprès de lui ? De vous ? Autant solliciter une borne. Ah ! c'est ça qui lui serait égal, à lui, l'amitié de Camille Girot !

— Je n'ai nulle envie de la lui offrir. Mais alors... Venez à mon aide... Cet homme doit cependant avoir une corde sensible...

— Heu !...

— Toute créature au monde, fût-ce la plus hérissée, la plus cuirassée, à un point faible par où elle devient accessible... une manie, une passion... un désir secret...

— Ma parole, je crois qu'on ne l'a vu s'émouvoir qu'une fois : c'est quand il a dû repasser à papa son écharpe de maire.

— Vraiment ! fit-elle, pendant que son oeil brillait. Daniel arrivait de lui-même là où, tout doucement, elle s'était bien promis qu'elle l'amènerait.

— Il y a douze ans de ça. Et il ne l'a pas encore digérée, cette amère pilule.

— Et c'est votre père qui, depuis ce temps-là...

— Oui, grâce à l'appui du vôtre. C'est même ce que Tony Boissier n'encaissera jamais. Ah ! il y tenait à son écharpe ! Il avait goûté aux grandeurs, voyez-vous. C'est diablement bon de faire le tyranneau, même quand ça ne dépasse pas les limites de la commune de Saint-Romain..

— Alors, depuis douze ans...

— Trois fois le conseil municipal a été réélu. Trois fois la liste de Boissier a été battue à plate couture, comme elle va l'être encore plus lamentablement dans un mois.

— Il va donc y avoir des élections ?

— Mais, oui, on renouvelle tous les conseils municipaux de France. Vous ne savez donc rien de rien, à Paris.

— Ça ne regarde pas les femmes.

— Vous voyez pourtant que ça vous intéresse...

— Pas même... Qu'est-ce que ça peut me faire, puisqu'il en ira de cette fois comme des autres ?

— Mieux encore, je vous dirai. Tenez, je trahis un secret que papa n'a confié qu'à maman... et que maman n'a répété qu'à moi : un groupe important resté fidèle jusqu'à présent au vieux Boissier va lui faire défection.

— Ah ! vraiment !... Pourquoi donc ?

— C'est très drôle. Parce que Mlle Grattienne en a corrompu le chef.

— Elle faisait de la politique !

— Non, de la charité. Mais c'est aussi un moyen ; pas mauvais même. Elle a fait du bien, et beaucoup à la mère d'un nommé Borel qui a une grosse influence sur les marinières de l'Isère — ceux du hameau de l'Épinouse — tous socialistes, partageux et révolutionnaires après boire : les anarchistes de Saint-Romain. De charmants garçons au surplus avec qui je suis très bien, mais qui votaient com-

me un seul homme contre papa. Cette fois, ils voteront pour.

— La quatrième fois, alors, que M. de la Rochère ceindra l'écharpe.

— Oui. Ce qui d'ailleurs, est, paraît-il, très heureux pour la commune. Papa me le disait l'autre jour : "Depuis que M. de la Rochère est à la mairie, nous avons un administrateur et une administration."

— Ça ne vous a pas fait rire ?

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'ils parlent de ça comme s'il s'agissait de la présidence de la République.

Et comme en effet, elle souriait de sa boutade, il continua, enchanté de l'amuser :

— Non, vous ne vous faites pas une idée de l'importance qu'ils attachent à cette écharpe dont ils se pavoisent les reins. Si je vous disais que papa y tient, lui aussi, comme à la prunelle de ses yeux...

— Il y a des moments, pourtant, où elle doit devenir gênante.

— Tout le temps. Du matin au soir, il est le domestique de ses administrés. Au château, c'est une interminable procession du garde champêtre, du secrétaire de la mairie, des gendarmes... que sais-je ? Tous les jours, ce sont des difficultés avec le sous-préfet, un petit arriviste founard, et avec le préfet, un gros arriviste solennel. Et le curé qui se plaint de l'instituteur, et l'instituteur qui dénonce le curé, et papa qui essaye de mettre le holà et qui, finalement, reçoit tous les horions !

— A ce point ?

— Du matin au soir. D'autant qu'il est mal vu à la préfecture, papa, très mal vu. Il est noble il a de la fortune, il va à la messe, il est ami de l'abbé Gaidron et il vote pour le sénateur réactionnaire. Alors vous pensez s'il est noté à l'encre rouge et tenu à l'oeil. On m'attend qu'un prétexte pour le révoquer. Non, vous ne vous doutez pas comme ça devient épineux avec ce gouvernement...

— Quand on professe d'autres opinions.

— Eh ! voilà bien le plus agaçant. Il n'a pas même le bénéfice de son attitude. Saint-Romain, ça a trop peu d'importance pour que rien de significatif s'y puisse passer. Alors, vous comprenez sous le régime actuel papa maire, maire depuis douze ans, ça devient compromettant. Il y a un tas de bonshommes qui l'accusent de pactiser avec nos gouvernants. Et c'est ennuyeux. On a des opinions, pas vrai ? On est d'un parti. On doit donc tenir une attitude, garder une dignité. Eh bien, il ne voit pas ça, papa. Et il a tort.

— Vous ne lui dites pas ?

— Il m'envoie promener et il s'en va marier les filles de Saint-Romain. Il se trouve beau, à la table du conseil, lisant le Code Napoléon à ces demoiselles !

— Mais... mais alors.. Si nous leur rendions service à tous.. sans qu'ils s'en doutent..

— Quel service ?

— Je vais vous raconter ça.

Et ils eurent une causerie très confidentielle, très longue, après laquelle ils se séparèrent sur ces paroles plutôt bizarres :

— C'est entendu ?

— Je veux tout ce que vous voulez.

— Personne n'en saura rien ?

— Silence et mystère je ne connais plus que ça. Seulement, je passe à l'état de fils dénaturé, moi.

— Oh ! mon ami... Ce n'est pas trahir que de rendre service.

— Oui... c'est un point de vue. Malheureusement, j'ai bien peur que ce ne soit pas celui où papa se placera.

— Mais il y aura pour vous, ici, tant de reconnaissance !

— Vous faites bien de dire". Parce que, au château !... Mais enfin, nous voilà alliés, complices. Ce n'est pas une excuse, mais c'est une raison et elle me suf-

fit... Allons tripatouiller l'urne électorale, madame Camille Girot !...

Les trois semaines qui s'écoulèrent alors furent, en effet, pour Camille Girot et pour Daniel de la Rochère, pleines de mystérieux travaux et de pérégrinations plus mystérieuses encore.

Sous le prétexte, fort plausible en vérité, de refaire connaissance avec ce pays où elle avait gaminé, petite fillette, et qui était si plein de ses souvenirs et regrets de jeune fille, elle allait par sentiers et par chemins, infatigable promeneuse, s'arrêtant, pour bavarder, un brin, dans tous ces hameaux dispersés — ces voisines — qui constituent la commune de Saint-Romain, dans toutes ces maisons de paysans où on l'appelait, comme autrefois, mam'selle Camille.

On savait bien — car tout se sait — qu'à Paris elle était devenue une sorte de grand personnage... surtout un personnage gagnant de l'argent "plus gros qu'elle" à faire de ces peintures qui représentent deux ou trois arbres avec, au milieu, le portrait de quelque bergère ou de quelque garçon de ferme, tout simplement habillés de leurs vêtements de travail.

Et, quoique la chose fut incroyable, il fallait bien y croire : de l'argent, elle en avait plein les mains... et il en restait aux doigts de tous les petits enfants dont elle aimait, comme autrefois, à embrasser les joues barbouillées, sans compter tant de femmes qu'elle avait connues fillettes, qu'elle revoyait mères et qui ne se faisaient pas prier pour lui raconter leurs ennuis, leurs embarras et adresser à son souvenir et à sa bourse un appel toujours entendu.

D'ailleurs, dans ces expéditions quotidiennes, elle était seule.

Mais pendant qu'elle opérât d'un côté,

son secret allié son complice travaillait d'un autre.

Il ne s'était jamais autant mêlé des choses de la politique. Avec les fermiers, avec les ouvriers travaillant d'ordinaire au château, il avait des conversations qui semblaient les étonner beaucoup, mais qui leur faisaient dire, dès qu'il n'était plus là :

— Tout de même, il a des idées, ce M. Daniel, qu'on n'aurait jamais cru trouver chez le fils de son père. Il est pour le progrès, il est pour la liberté... et il n'aime pas les curés...

A quoi les sceptiques répondaient :

— Il voit où ça tourne. Il se met du côté du manche. C'est un malin.

Pendant ce temps, il n'était pas plus question de Gratiennette à la Buissonnière que de Pierre à Buissonronde.

— Ils avaient disparu, — l'une au Sacré-Coeur de la Ferrandière, l'autre à Aix-les-Bains, — et ils y faisaient les morts.

De temps en temps, Mme Girardot recevait une lettre de sa petite-fille : une lettre gentille affectueuse — bien insignifiante — mais où il y avait comme un air de souriante cachotterie et de vague conspiration.

Et quand elle disait à Camille :

— La petite m'a écrit.

— A moi aussi, maman.

— Qu'est-ce qu'elle te raconte ?

— Qu'elle va bien qu'elle s'ennuie, qu'elle prend patience. Oh ! sa lettre est courte.

— Moi, elle m'envoie quatre pages et elle ne m'en dit pas seulement si long. C'est drôle, je ne reconnais plus sa manière d'écrire.

— Ça reviendra, maman, quand elle ne respirera plus l'air de la Ferrandière et qu'elle verra la fin de ses épreuves, pauvre chatte !

— Alors... tu espères toujours ?

— Plus que jamais !

— Mais que prétends-tu faire ?... Dis-

le-moi...

— Non, maman. C'est mon secret. Si nous étions deux à le savoir... Ah ! je sais je sais comme il s'éventerait et perdrait toute sa vertu de mystère. Laisse faire ta fille, maman.

Et elle partait assez souvent pour porter une lettre à la boîte de la gare, — une lettre qui partait pour la Ferrandière... ou qui allait à Aix-les-Bains.

Ce jour-là, elle était allée du côté de l'Isère et elle arrivait à l'Épinouse, où maintenant, dans sa mesure, la mère Borel n'était plus seule, attendu que son fils depuis une quinzaine, s'y était réinstallé.

Plusieurs fois déjà Camille était entrée chez la vieille femme. Mais jamais encore elle n'y avait rencontré "le Philippe". Et c'est "le Philippe" qu'elle voulait voir.

Enfin, aujourd'hui, elle était plus heureuse.

"Le Philippe" assis sur le seuil de la porte entr'ouverte, emmanchait une de ces serpes que, dans le pays, on appelle des goyardes. Et, très occupé à ce travail, il n'avait pas entendu, sur le chemin, le pas léger de la jeune femme, qui s'arrêtant devant lui.

— Bonjour, Philippe ! lui dit-elle de sa voix musicale et gaie.

Il leva la tête. Et un peu surpris, un peu embarrassé.

— Bien le bonjour... madame... mam-selle...

Il ne savait trop comment l'appeler.

— Mais oui, toujours mam'selle Camille, fit-elle en riant. Vous ne vous rappelez donc plus quand vous alliez me chercher des jones bien minces, au bord de l'eau, pour faire des paniers verts ?

— Bien sûr que si, mam'selle Camille. Il y a déjà un moment de ça ; mais je ne l'ai pas oublié.

— Moi non plus. Nous étions des gamins, dans ce temps-là. On a grandi depuis.

— Seulement, fit-il, moitié en plaisantant, moitié en maugréant, vous avez trouvé le moyen de gagner des mille et des cent... Comme si vous n'en aviez pas déjà assez... Et moi je n'ai travaillé que pour rester un crève-la-faim. L'argent, c'est bien vrai, ça n'arrive qu'à ceux qui en ont déjà.

— Ce n'est même pas juste, fit-elle gravement. Il faudrait que le travail, pour tout le monde, ne fût pas seulement le moyen de vivre au jour le jour, mais aussi de se reposer tranquillement lorsqu'on a assez peiné et qu'on s'est usé à la tâche.

Il la regarda, étonné, un peu goguenard :

— Des bêtises, ça. Des blagues qu'on raconte aux pauvres diables pour leur faire prendre patience. Non. Tant qu'il y aura des riches il y aura des gueux... et les gueux auront toujours la poche et le ventre vides.

— Parce que vous ne faites rien pour que les choses changent.

— Et que voulez-vous qu'on fasse ? Changer les choses... Voilà trente ans qu'on nous raconte qu'on va les changer. Moi, tenez tout le premier j'ai cru à ces boniments. Je disais aux camarades : "Notre tour viendra... on travaille pour nous... Oh ! la ! la ! Alors nous nous engraissons pour faire passer des députés qui se sont engraisés comme ceux qu'ils avaient remplacés, qui nous ont bourrés de discours et qui n'ont pas fait augmenter la journée d'un sou, ni diminuer le pain d'un centime. Tous des blagueurs, je vous répète. Le jour où l'on se déciderait à tout chambarder, c'est sur eux d'abord qu'il faudrait taper. Et, en attendant, voulez-vous que je vous dise : J'aime encore mieux avoir affaire à des gens comme M. Girardot ou M. de la Rochère, qui sont quelquefois bons au pauvre monde, tenez, qu'à Boissier, qui se dit socialiste et qui est dur à ses ouvriers comme

si c'étaient des boeufs : voilà ce que je dis.

Et il ronchonnait ayant encore du trop-plein à déverser :

— Ce n'est pas Tony Boissier qui aurait donné du pain à ma vieille pour l'empêcher de crever de faim pendant que je n'étais pas là. Tandis que votre nièce, celle qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau...

— Mais, s'écria vivement Camille, elle n'a pas été seule à secourir votre mère !

— Ah ! oui, les vingt francs de M. Pierre. Dites donc, mam'selle Camille, si la demoiselle n'avait pas été là, êtes-vous bien sûre que le louis d'or serait sorti de la poche du lieutenant ?

Et il eut un regard d'une singulière finesse un regard bien dauphinois, qui avait tout l'air de dire : Si vous vous imaginez qu'on a les yeux dans sa poche...

Au lieu de répondre à sa question, Camille, sans façon, s'était assise à côté de lui, sur le seuil de la mesure.

— Soit, ne parlons pas du fils Boissier, parlons de Mlle Gratiennette. Vous lui savez bon gré, n'est-ce pas, de ce qu'elle a fait pour la mère Borel ?

— Moi ! Elle peut me demander ce qu'elle voudra... de faire un mauvais coup si ça lui dit... je lui répondrai : "Vous en avez envie, ça suffit !" Et j'irais tout de suite...

— Alors, vous seriez désolé de lui causer du chagrin ?

— Un chagrin, moi... avec cette main-là ? J'aimerais mieux la couper avec cette goyarde.

Elle le regarda, à son tour, fixement. Elle vit qu'il supportait son regard sans que de sien vacillât.

— Eh bien, Philippe, vous êtes sur le point de devenir pour elle la cause d'un grand malheur.

— Ah ! si je croyais !

— Ecoutez-moi. Vous venez de me dire

tout à l'heure que ça vous était assez égal les élections qui vont avoir lieu.

Il se mit à rire :

— C'est ça aussi qui vous tracasse ? N'ayez donc pas peur. J'ai parlé déjà avec M. Girardot. Il m'a pas voulu vous le dire... eh bien, à vous je le dis mam'selle Camille. J'ai vu que ça lui faisait plaisir. Il m'a raconté que Mlle Gratienne en serait contente... Et puis, voilà assez longtemps que Boissier se paye notre tête. A notre tour. Vous voyez que ça va comme vous voulez.

— Je vois que ça ne va pas du tout.

— Oh ! qu'est-ce qu'il vous faut donc ?

— Ecoutez, Philippe, je vais vous parler, non plus comme mon père... mais comme Gratienne vous parlerait si elle était là.

— Qu'est-ce qu'elle dirait donc ?

— Que son envie à elle, c'est que M. Boissier redevienne maire.

Il eut un haut-le-corps réfléchit un moment. Puis, tout à coup, clignant de l'oeil.

— Suffit, je comprends. Ça lui conviendrait par rapport à M. Pierre...

Et ils échangèrent encore un regard très éloquent. Après quoi, rassurés tous les deux qu'ils s'entendraient à merveille :

— Inutile alors de vous expliquer pour quoi ? fit-elle en riant.

— Non, pas besoin répondit-il sur le même ton.

— Alors, je continue. Ça ne va pas tout seul, leur affaire.

— Je m'en doute. Les vieux se tireraient plutôt des coups de fusil que d'aller ensemble à la noce.

— Mais M. Boissier a bien envie d'être maire.

— Oh ! là ! là ! Il en sèche.

— Et, pour le redevenir...

— Oui vous aimeriez bien lui offrir ça à cette condition : donnant, donnant.

— Et je voudrais surtout, Philippe, que lorsqu'il viendra s'assurer si je lui ai dit la vérité, il trouvât un Philippe Borel

qui ne lui répondit ni oui, ni non, et qui lui fit comprendre que son vote dépend uniquement d'une personne qui n'a pas encore prononcé son dernier mot.

— La personne, c'est vous, mam'selle Camille ?

— C'est moi, oui.

Il se mit à rire de bon coeur :

— Oh ! les femmes, elles voudraient le diable ! C'est rudement bien imaginé, savez-vous, votre petite invention ?

— Et si nous réussissons, Philippe, nous aurons rendu ma chère Gratienne la plus heureuse des créatures. C'est à vous qu'elle devra son bonheur... Y a-t-il besoin d'ajouter qu'elle ne l'oubliera jamais ? Ce n'est pas de la politique, cela, nous ne disons pas ici des paroles en l'air. C'est moi qui vous promets au nom de ma mère...

Il l'interrompit :

— Eh bien, non ne promettez rien. J'ai confiance et j'aime mieux qu'elle sache que je l'ai fait de bon coeur... pour lui rendre service... pas pour autre chose. Et vous pouvez m'envoyer Boissier, mam'selle Camille. Quand il sortira d'ici, il n'aura pas envie de rigoler... Et vous n'aurez qu'à me faire signe la veille du dimanche des élections. C'est vingt-sept voix qui tomberont d'un côté ou de l'autre, comme un paquet... Mais, vous savez, ajouta-t-il confidentiellement, — comme à l'alliée à qui l'on ne cache plus rien, — mes vingt-sept lascars, ça ne fera pas encore le compte de ce qu'il faut au vieux Tony pour rouler le baron... La dernière fois, la liste de Boissier a été tombée de trente-deux voix... et nous étions tous pour lui.

— Ça en ferait donc encore seize à déplacer ?...

— Au moins.

— Bah ! nous y arriverons bien. Seize voix je me figurais qu'il en faudrait davantage.

Et "le Philippe" la regardant avec des

yeux d'admiration :

— Ah ! les femmes ! Dire que vous venez ici, mam'selle Camille pour y passer un mois... mettons deux... Et que vous allez faire, en deux mois, ce que Boissier essaye depuis douze ans... Et qu'il aurait encore mieux raté cette fois que les autres... Non c'est trop rigolo !

On venait d'entrer dans la semaine des élections.

Dimanche prochain ce serait le grand jour. Mais, positivement il se passait à Saint-Romain des phénomènes bizarres.

Jamais, peut-être on n'y avait vu une telle surexcitation. Au cabaret — à l'unique cabaret du pays, sur la place en face de l'église, il y avait, le soir, de véritables assises de club populaire et partout, au coin des chemins, dans les champs, — dès que deux ou trois "citoyens" s'y rencontraient, c'étaient des discussions, des conciliabules, des nouvelles chuchotées à l'oreille : on sentait l'approche de grands événements.

Et l'abbé Gaindron qui voyait tout ça de son presbytère, — devant qui l'on se taisait dès qu'il faisait mine d'approcher, — et qui n'avait, sur ces mystérieux complots, que les vagues renseignements à lui donnés par ses dévotes assez mal informées elles-mêmes, l'abbé Gaindron, pris d'inquiétude, avait couru au château.

— Prenez-y garde, monsieur le baron, les jacobins de Boissier se remuent !

— Ah ! diable, avait fait M. de la Rochère en riant, — ce qui avait déjà assez étonné le curé, — et que font-ils donc ?

— Je voudrais bien le savoir au juste. Mais il y a une levée de boucliers. Quelques mots que je surprends par-ci par-là — parce que vous supposez bien qu'à moi on ne me dit rien — me semblent gros de menaces. Ils parlent trop de démocratie, d'anticléricalisme et de réaction. Ça si-

gnifie qu'on nous tire aux jambes. Prenez vos précautions !

— Mais où disent-ils tout cela ?

— Au cabaret sur la place, chez eux, un peu partout. Il y a là les hommes de Boissier, bien entendu, et puis d'autres encore : des jeunes gens. Tenez : le fils Gourju et le petit Rousset.

— Vous m'étonnez bien, l'abbé. Des garçons avec qui Daniel chasse pendant toute la saison...

— Je le sais bien. Y aurait-il eu entre eux quelque difficulté, quelque discussion?... Je cherche...

— Ah ! l'étourneau ! Il est bien capable d'avoir fait quelque maladresse...

Le baron avait appelé son fils qui, justement, était au château. Mais celui-ci d'un air absolument stupéfait.

— Gourju ? Rousset ? Mais je suis toujours aussi bien avec eux. Veux-tu que j'aille leur demander de m'expliquer.

— Garde-t'en bien. Tu ne ferais que des sottises.

Et le baron prenant à part l'abbé Gaindron :

— Mettons les choses au pire. Moi aussi, d'ailleurs, on m'a signalé quelques déflections. Ils peuvent déplacer une dizaine, une quinzaine de voix, tout au plus. Mais et je n'en dis rien à cet écervelé, — j'ai vingt-sept voix qui m'arriveront dimanche et qui jusqu'à présent, étaient allées à Boissier.

— Ah ! bah !

— Oui, je vous raconterai ça. J'ai promis de ne rien dire avant dimanche, je suis encore tenu à la discrétion. Mais, dès à présent, l'abbé, mettez en compte que Boissier a perdu vingt sept de ses plus fidèles électeurs.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain.

— J'avais besoin de ce réconfort. Je commençais à trembler.

Et le baron renvoya le curé, non pas confiant — car la parole des hommes est

écrite sur le sable — mais peut-être un peu plus perplexe.

Qu'étaient-ce que ces vingt-sept voix qui en effet, par leur placement, augmenteraient de cinquante-quatre suffrages la majorité du baron ?

— Un résultat énorme. — Pourvu qu'il fût réel ! — Mais l'était-il ?

Et comme il ne faut se fier à personne, l'abbé qui redoutait surtout de tomber à nouveau sous la coupe de Tony Boissier s'en alla, — non endoctriner ses paroissiens : pour un empire il n'aurait pas voulu se laisser pincer en flagrant délit de politique militante, — mais donner de bons conseils à ses paroissiennes. Le sage n'a-t-il pas dit : "Ce que femme veut, son mari le fait."

Il n'eut pas, de cette tournée, — il faut le reconnaître, — les résultats et les satisfactions qu'il attendait.

On le laissait dire. On lui promettait — par politesse — de faire ce qu'on pourrait... Mais ça manquait de conviction. C'était plein d'arrière-pensées...

Une de ses ouailles lui avait même dit :

— Ne vous faites donc pas tant de mauvais sang, monsieur le curé. Si M. le baron ne passe pas cette fois, ça ne fera pas pleurer tout le monde chez lui...

Mais — il avait eu beau s'y prendre par tous les moyens — il n'avait pu avoir l'explication de ces énigmatiques paroles. Et ça le tracassait... très fort.

Et puis, dans deux maisons, il s'était rencontré avec M. Daniel pérorant comme un apôtre... Et, en le voyant entrer, on avait eu l'air plutôt gêné et, visible-ment on avait changé de conversation.

De sorte qu'il en arrivait à se demander :

— Mais... mais... mais... quel jeu joue-t-il ce grand imbécile !...

Eh ! nom ! ça ne tenait pas debout, ce soupçon...

— Il ne tirerait pas dans le dos à son père, grommelait-il, je suis fou !...

Et il s'en allait tout soucieux, tout impatienté de sentir ce mystère s'épaissir encore — lorsqu'il vit quelque chose de plus fort que tout le reste : quelque chose qui le cloua sur place. Mlle Camille Girardot qui s'engageait dans le chemin de Buissonrond qui s'arrêtait devant la porte de Tony Boissier — et qui entra. Ah ! cela, c'était le comble. Et, se demandant s'il ne rêvait pas, le curé courut s'enfermer dans son presbytère.

Il avait besoin d'être seul pour remettre de l'ordre dans ses idées — et pour réfléchir à ces étranges événements.

C'était, en effet, Camille qui allait jouer son va-tout.

Boissier, — on le lui avait assez dit et répété, — n'était pas accessible aux séductions féminines.

Cependant, à tout hasard, elle s'était mise en frais pour lui.

Elle avait arboré une toilette, un peu plus voyante peut-être, un peu plus heurtée de tons que celles qu'elle portait d'ordinaire. Mais ces couleurs légèrement tapageuses seyaient bien, pourtant, à sa beauté brune ; — et si Tony Boissier était capable de regarder avec plaisir un joli visage, c'est bien dans ce décor-là qu'il fallait le lui présenter.

Avec son allure de reine en promenade, elle entra donc dans la vaste cour dont le portail, sur la route, était ouvert tout le jour.

XI

Un énorme chien de garde arrivait déjà en aboyant, en montrant des crocs d'une blancheur inquiétante.

— Tout beau, fit-elle en riant ce n'est pas toi qui dois me dévorer, c'est ton maître.

Et, comme elle avançait toujours, le chien étonné s'était mis à la flairer...

Maintenant il remuait d'une façon assez conciliante son panache d'un blanc jaunâtre...

Sans doute ce parfum ambré lui plaisait... et cette jolie voix lui avait semblé chose agréable.

Et quand sur sa tête massive elle passa doucement sa petite main gantée, elle comprit qu'ils étaient en train de devenir très bons amis.

— Eh bien, faisait-elle en le caressant, tu ne demandes donc qu'à devenir hospitalier, mon gros toutou... Ah ! si l'on pouvait s'entendre avec ton maître comme on s'entend déjà avec toi !...

Et elle se dirigea vers une fille de ferme occupée, dans un coin de la cour, à quelque besogne ménagère — et qui la regardait avec stupeur — en murmurant :

— Mam'selle Girardot !... Ah ! ben, en voilà d'un autre !...

Mais Camille l'abordait :

— Je voudrais parler à M. Boissier.

— Vous... à M. Boissier... au père !

— Mon Dieu, oui. S'il est ici.

— Il y est... Oh ! il y est.

— Dans sa maison ?

— Non... là-bas du côté des magnaux.

— C'est vrai, ils sont à la troisième rue. Je sais cela. Seulement je ne sais pas aller aux magnaneries... Voulez-vous, je vous prie, lui dire que Mlle Camille Girardot vient le voir pour causer d'affaires avec lui ?

La fille de ferme hésita...

— Mais alors... parce que je vais être, des fois, un bon moment avant de le trouver... Alors... il faudrait peut-être entrer là, dans la salle... pour vous asseoir.

— Je ne demande pas mieux, montrez-moi le chemin.

Et suivant cette fille, — souriante, à son aise comme dans son hôtel du boulevard Pereire, — elle entra dans cette vieille salle à manger plus grande et plus nue que celle de la Buissonnière. Elle prit une chaise.

— Je vais être très bien. Dites à M. Boissier que, s'il a quelque chose à terminer, j'ai tout le temps d'attendre.

La servante courait déjà — tout ébahie — du côté de la magnanerie.

— Monsieur... monsieur... une dame qui veut vous parler.

— Quelle dame ? grogna-t-il

— La fille à M. Girardot.

— Tu dis ?...

— Oui, sa fille la peintre... celle qui demeure à Paris et qui gagne des mille et des cent... celle qui est ici depuis trois semaines.

— Elle vient... chez moi !

— Elle est dans la salle à manger.

— Tu l'as fait entrer !

— Eh bien donc, je n'ai pas osé la laisser sur ses pieds à attendre dans la cour.

Mais Tony Boissier fronçant le sourcil :

— J'ai dans l'idée qu'elle ne va pas tarder à y repasser, dans la cour... et par le portail aussi... Qu'est-ce qu'elle me veut, cette poupée-là !...

Et laissant ses magnaux, tout estomaqué de l'audace de cette Girardot, curieux cependant de savoir ce qu'elle lui voulait, — il arriva à son tour dans la salle à manger.

— La Française me dit que vous demandez à me parler, madame. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

Tout en parlant, il la dévisageait de ses petits yeux gris enfoncés sous leurs sourcils broussailleux ; — et, positivement, tout le charme, toute la beauté de cette exquise créature, qui s'était levée et qui le saluait de son plus aimable sourire, ne semblait lui produire d'autre effet que de le mettre un peu plus en méfiance et en méchante humeur.

De son côté, Camille avait compris. Ça ne se passerait pas en douceur avec ce farouche bonhomme. Aussi, changeant brusquement de tactique :

— Je viens savoir, monsieur Boissier, si vous avez envie d'être maire de Saint-

Romain.

Ah ! non, il s'attendait à tout, mais pas à ça. Il en resta un moment interloqué.

Mais on ne l'interloquait pas longtemps, Tony Boissier.

— Et moi, répondit-il, je voudrais savoir ce que ça peut vous faire, que j'aie cette envie, ou que je ne l'aie pas.

— Je vais vous l'apprendre : c'est parce que j'agirais alors en conséquence, mon cher monsieur.

Il avait une insolence aux lèvres... la curiosité le retint.

— Vous agirez... Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela veut dire, monsieur Boissier, que, — la chose peut vous paraître étonnante, absurde, mais je vous mettrai à même de la vérifier, — cela veut dire que, si je veux, dimanche, votre liste passera avec cinquante voix de majorité.

— Vous vous trompez, fit-il en la regardant bien en face, je n'en aurai que quarante-neuf. Vous n'êtes pas mal renseignée je le suis mieux que vous. Mais ces quarante-neuf voix là, elles ne dépendent pas de vous, ma petite dame. Je les tiens déjà, je les tiens bien et, par conséquent, si vous n'avez pas autre chose à me dire... comme j'ai affaire.

Il faisait, du côté de la porte, un geste significatif.

— Ah ! mais si, j'ai autre chose, répondit-elle tranquillement, autre chose sur quoi vous ne me paraissez pas aussi bien renseigné que sur le reste.

— C'est...

— C'est que, si je lève ce petit doigt que vous voyez, vos quarante-neuf voix de majorité vont devenir... Attendez que je compte.

Et elle se mit à compter :

— Borel dispose de vingt-sept voix. S'il passe du côté de M. de la Rochère, il les lui ajoute en vous les enlevant. Vingt-sept et vingt-sept, ça fait cinquante-

te-quatre. Vous voilà en minorité, mon pauvre monsieur, au moins de cinq voix à votre compte, de quatre au mien.

L'assurance de cette Parisienne qui parlait le sourire aux lèvres lui fit, quoi qu'il en eût, passer dans le dos un petit frisson d'inquiétude.

Mais haussant les épaules :

— Ceux de la rivière ? Allons donc ! Voilà douze ans qu'ils sont avec moi. Dimanche ils feront comme ils ont toujours fait.

— Dimanche, nous verrons. Seulement, il y a huit jours, ils marchaient contre vous comme un seul homme. Je m'étonne que vous ne l'avez pas même entendu dire.

C'est que justement, on le lui avait dit et il n'en avait pas cru le premier mot, pas plus qu'il n'y croyait encore à présent.

Lorsque, à sa stupéfaction profonde, il entendit la jeune femme ajouter :

— Je comprends, d'ailleurs, très bien que vous vous assuriez de la chose avant de vous en préoccuper. Je ne veux donc ni abuser de votre temps, qui est précieux ni vous obliger à me dire que ma visite se prolonge trop. Je reviendrai demain, monsieur Boissier, à la même heure. D'ici là vous vous serez certainement renseigné et vous verrez que nous finirons par nous entendre. Au revoir, monsieur Boissier, et n'oubliez pas que vous serez maire... si je lève ce doigt là. Sinon, non.

Elle le salua de toute sa grâce et elle s'en alla avec ses façons de reine en promenade, pendant que, bouche bée, il la regardait s'éloigner, sans avoir trouvé un mot à lui répondre, sans avoir fait un mouvement.

Et, quand elle eut disparu au tournant du grand portail d'entrée :

— C'est une folle... elle est folle, grommelait-il, ou bien elle s'imagine que c'est moi, le fou...

Mais il restait toujours là, les mains ballantes, les yeux attachés au sol, — dans un trouble plein, à présent, d'incertitude...

Où, ce qu'elle venait de lui dire, il en avait eu vent. — Car on peut croire qu'il s'occupait de ces élections — surtout depuis que, par un revirement qui le surprenait lui-même, il voyait les choses tourner de son côté.

C'est vrai, depuis douze ans, depuis que ce jésuite de Girardot avait passé du côté du baron, jamais aussi bien que cette fois, la chance, n'avait paru revenir.

Qu'était-il arrivé ? Il se le demandait encore. Mais de tous les côtés se ralliaient à la liste rouge — à la sienne — des gens qu'on aurait juré, la veille, appartenir pieds et poings liés au baron.

Jusqu'à ce Gourju et ce petit Rousset ! Si jamais on se serait douté !

Et alors il avait, lui aussi, fait feu des quatre pieds, promis... tout ce qu'on promet en pareille occurrence, tiré de sa poche, — eh ! qui veut la fin veut les moyens, — et laissé tomber dans les mains qu'il fallait les pièces de quarante sous et de cinq francs qui raffermissent les résolutions et déterminent les volte-faces.

Et, dans cette petite commune où il n'y avait jamais plus de deux cents votants, où l'on finissait par savoir, à un bulletin près, comment se partageaient les suffrages, il était arrivé, tout stupéfait d'abord, tout fiévreux ensuite, à établir, qu'à quarante-neuf voix de majorité il allait battre Girardot et le baron.

Mais il avait d'abord compté ceux de la rivière : les socialistes, les révolutionnaires, ceux à qui Borel chantait "l'Internationale" après boire. Ils ne pouvaient aller aux réactionnaires, ceux-là. Inutile de s'occuper d'eux. Ils étaient à lui.

Et voilà que cette folle venait lui dire. Mais c'est positif qu'on lui avait déjà

chuchoté quelque chose comme ça... que la petite-fille à Girardot était toujours fourrée chez Borel... qu'elle bourrait la vieille de remèdes, de cadeaux et d'argent...

Et puis l'autre, la Parisienne, qui revenait à présent là-dessus.

Oh ! il fallait tirer au clair toutes ces manigances de femmes...

Et, au lieu de retourner vers ses "magnaux" ah ! il ne s'en préoccupait guère, à cette heure, de leur troisième mue, — il prit sa canne dans un coin, sa grosse canne à corbin ferrée en pique, — et il devala tout droit du côté de l'Épinouse.

La porte des Borel était ouverte. Tony Boissier tendit la tête à l'intérieur. La vieille était seule.

— Bonjour, la mère ! Comment ça va-t-il ?

— Bien doucement, monsieur Boissier... je deviens toujours plus usée... comme notre bicoque... Vous devez trouver du changement, depuis quatre ans que vous n'y êtes pas entré...

C'était vrai. Depuis les dernières élections, il n'y avait pas mis les pieds. Mais sans répondre, à la sournoise allusion de la vieille :

— Où est le fils ?

— Il est bien par là...

Et elle l'appelait :

— Philippe ! Philippe ! C'est M. Boissier qui te demande.

Le marinier se montrait presque aussitôt.

— Votre serviteur, monsieur Boissier. Mais si c'est pour une embauche de journées que vous venez, je repars sur l'eau dans la quinzaine. Nous ne pourrions pas faire accord.

— Mais non... je passais. Alors, je suis venu parler avec vous... pour dimanche.

Et, comme l'autre ne bronchait pas :

— Enfin... nous comptons bien toujours sur vous et sur vos hommes ?...

— Pour ?

— Mais pour les élections, sacredieu ! on dirait que vous ne vous doutez pas qu'on vote après-demain.

— Pour sûr que si, monsieur Boissier.

— Eh bien... Ceux d'en bas... ils marchent toujours avec vous ?...

— Pour sûr.

— Vous avez convenu avec eux...

— Non, pas encore.

— Vous ne les voyez donc pas ?

— Si, tous les jours je les vois.

Et il ajouta en le regardant en dessous :

— Seulement, je ne sais pas encore ce que je ferai, moi. Alors, eux non plus.

— Vous ne savez pas pour qui vous voterez ?

— Non.

Tony Boissier jugea l'heure venue des grandes résolutions. Il fallait jeter du lest à la mer si l'on voulait sauver la cargaison.

— Alors, Borel, je vois bien... Vous avez de l'ennui en ce moment... des embarras d'argent, peut-être...

— Pour sûr qu'un pauvre diable comme moi a toujours des embêtements que vous n'aurez jamais, vous, monsieur Boissier.

— Eh bien... On est sur cette terre pour s'aider les uns les autres. C'est la solidarité démocratique, ça. Si une pièce de cinquante...

L'autre ne sourcillait pas.

— ... Mettons une pièce de cent francs, vous faisiez besoin, je vous prêtais bien, sans intérêt... et sans billet... Vous me rendriez ça quand vous pourriez...

“Le Philippe” avait bien envie de lui répondre :

— “Cent francs, tu ne te ruines pas, vieux grigou. Je m'imaginai que tu offrirais plus que ça. J'en aurais même été embarrassé... parce qu'enfin un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras... Mais cent francs ! Ah ! non, pour sûr, ce n'est pas

à ce prix-là que je lâcherai Mlle Camille. Il y en aura dix fois autant avec elle.”

Et sans plus sourciller que tout à l'heure :

— Et puis, si on me demande où j'ai volé ces cent francs, — parce qu'on sait bien que je n'ai pas le sou en ce moment, — il faudra que je dise que ça vient de vous et que vous me l'avez donné l'avant-veille des élections. Merci. Je n'ai pas envie de voir arriver ici les gendarmes.

— Oui, des singeries, fit Boissier les dents serrées. Je comprends, vous me lâchez. Les Girardot vous ont mieux payé que moi...

— Ne dites pas ça, monsieur Boissier !

— De ce pas, je descends le dire à ceux d'en bas... Et quand ils sauront...

— ... Que vous vouliez nous payer nos voix cent francs, ça ne les fera pas mal rigoler. On ne nous achète pas, monsieur Boissier, nous votons à notre idée.

— Mais dites-la donc, votre idée !

— Je voudrais, je ne peux pas.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'il faut, avant, que je m'entende avec une personne.

— Nommez-la donc, au moins ?

— Pourquoi faire ? Vous verrez bien dimanche. Possible que je vote pour vous, possible que ce soit pour un autre... possible que je ne vote pas... J'attends encore, que je vous dis.

— Oui, fit-il en éclatant, qu'elle ait levé le petit doigt !

— On verra, répondit “le Philippe” sans s'émouvoir.

Et sous prétexte, sans doute, de calmer le vieux Tony :

— Dimanche, c'est après-demain, nous y serons bientôt. En attendant, vous prendrez bien un verre de vin, monsieur Boissier. On garde sa liberté, on n'est pas des ennemis pour tout ça. Mère, apporte donc la bouteille.

— Merci, je n'ai pas soif.

Et il sortit furieux, épouvanté.

Au moment où il tendait déjà la main pour ressaisir son écharpe, allait-elle lui échapper... comme la dernière fois?... Plus ironiquement encore : parce que, cette fois, il croyait déjà si bien la tenir !

Et il ne tenait rien du tout. L'autre, la Parisienne, avait compté juste. Sans les hommes de cette canaille de Borel, il n'avait plus la majorité, il ne pouvait plus l'avoir.

N'y eût-il chez les autres aucune défection du dernier moment... n'en manqua-t-il pas un seul de ceux qui faisaient mine de revenir à lui, il était battu quand même... à cinq voix !

Mais que voulait-elle donc?... Que prétendait-elle, cette Girardot ? Quel marché allait-elle lui proposer, si c'est vrai qu'elle tenait Borel, qu'elle tenait les élections, qu'elle tenait tout ?

Non, il fallait voir une chose pareille pour croire qu'elle pût arriver ! C'est une femme qui allait faire tourner ça à son gré et qui, demain matin, pour commencer, viendrait lui mettre le marché à la main !

Car il n'en était déjà plus, le vieux Boissier, à se demander si, demain, il lui ouvrirait ou non la porte de sa maison. Sans s'en douter, il se débattait, dès à présent, pris dans l'engrenage. L'amour-propre ulcéré, le désir exaspéré jusqu'au paroxysme, l'attirait affolant de ce qui semble s'échapper, — tout cela le maîtrisait déjà en le tenaillant.

Sa frayeur, maintenant, c'était qu'elle changeât d'idée, qu'elle ne vint pas !

Il passa une nuit sans sommeil, une nuit hantée de suppositions, d'imaginaires, d'anxiété surtout. Et, chose bizarre, il ne lui vint pas à l'esprit que la fille de Girardot travaillait peut-être pour sa nièce et que le mariage de Pierre avec cette petite serait le dénouement de cette intrigue aux allures de casse-tête. Il

n'y songea pas, d'abord, parce que, depuis un mois, il n'entendait plus parler ni de l'un ni de l'autre et qu'il savait Pierre aux eaux d'Aix, où le médecin l'avait envoyé, et cette petite retournée à Lyon chez son père, d'où jamais elle n'aurait dû sortir. Il n'y songea pas surtout, parce qu'il sentait les Girardot aussi hostiles que lui-même à tout rapprochement, aussi rancuniers, aussi entêtés. Et puis, quoi ! Si cette idée lui était venue il aurait peut-être, à la ruminer, envisagé la chose autrement. Mais il ne l'avait pas eue, voilà. D'autant qu'il avait presque fini par se figurer qu'il y avait là une façon de chantage pour obtenir de lui l'abandon de quelque droit vexatoire auquel on le savait d'avance inexorablement résolu : peut-être le droit de passage sur un point où, depuis leur brouille, il le leur avait formellement interdit... comme, ailleurs, ils avaient fait eux-mêmes. Oui, ce devait être quelque chose dans ce genre : un coup monté par ce vieux Tartufe de Girardot qui avait trouvé en son effrontée de fille un porte-parole plus hardi que lui. Mais, en fin de compte, il se débattait dans le noir. Il fallait attendre à demain. Seulement alors il saurait. Dieu qu'il trouva la nuit longue à entendre la vieille horloge sonner tous les quarts d'heure, après le déclenchement de crécelle qui les annonçait en grinçant !

Mais enfin arriva l'aube qui le vit les yeux ouverts.

Il sauta du lit et, d'humeur plus féroce encore que d'habitude, il se mit, au sortir de sa chambre, à bousculer valets et servantes.

Cette feuille de mûrier pour les vers à soie était trop humide, celle-là trop sèche, la magnanerie n'avait pas assez d'air, on voulait faire crever tous ces "magnaux". Il n'y avait là que des gens pour le ruiner !...

Aux étables, on gaspillait le fourrage et

on gâchait le fumier. Là aussi, on lui prenait son argent dans sa poche !

Et il fit de cette façon le tour de la ferme, semant autour de lui la terreur : — distraction, en somme, qui l'amena jusqu'à l'heure où la fille à Girardot avait annoncé sa visite.

Alors, il alla se mettre à la fenêtre de sa salle à manger, et, par derrière le rideau de vitrage en mousseline de Tarare, il attendit, anxieux, en regardant le portail.

Il n'attendit guère.

Camille arriva presque aussitôt. Souriante, aisée comme la veille, elle fit une caresse au dogue, qui l'avait tout de suite reconnue, et elle s'adressa à la même servante pour lui demander :

— Monsieur Boissier ?

Mais il n'avait pas eu patience. Il avait quitté brusquement sa fenêtre :

— Oui, fit-il en ouvrant la porte de la maison, j'y suis.

Elle eut pour lui un sourire encore plus aimable. Elle entra, referma sur elle la porte de la salle à manger :

— Je vois fit-elle, vous hésitez à m'offrir une chaise, monsieur Boissier. Mais oui, je l'accepterai, parce que, aujourd'hui ça va être plus long qu'hier.

Avec un grognement d'ours, il avait déplacé une des chaises rangées autour de la grande table ovale.

— Merci mille fois, fit-elle en la prenant. Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc aussi.

Et c'est seulement quand il fut assis en face d'elle, dans cette salle à manger, dans ce donjon de la forteresse à réduire, c'est seulement alors qu'elle commença :

— Vous avez vu Borel. Je le sais. Il me l'a dit. Et vous croyez un peu mieux, maintenant, au pouvoir de ce petit doigt-là.

Sans répondre, il la regardait fixement, les sourcils froncés, avec un frémissement de ses lourds maxillaires, — là-haut, vers

l'oreille, — un frémissement qui en disait long sur son impatience éternelle.

Elle eut alors la sensation qu'ils en étaient arrivés au moment psychologique et qu'elle pouvait aller de l'avant.

— Eh bien, monsieur Boissier, vous avez tort de me regarder en ennemie, comme vous le faites. Je ne viens ici ni pour abuser de la situation en vous causant le moindre préjudice, ni pour m'amuser à vous irriter, ce qui serait un jeu assez sot et tout à fait indigne de moi. Je sais que vous tenez beaucoup à redevenir maire de Saint-Romain. Je comprends cette ambition. C'est une magistrature de confiance et d'estime conférée au plus digne par la voix du pays. Je n'en connais pas de plus flatteuse... Je trouve même qu'à l'époque où nous sommes cette marque de sympathie de toute une population va mieux à un homme de souche populaire, comme nous sommes tous, qu'à un représentant des régimes dont la France s'est délivrée.

Il eut dans ses yeux durement fixés sur elle un visible étonnement.

Elle parlait très sérieusement. Elle disait des choses, ma foi, très sensées ; elle les disait d'une jolie voix, un peu grave, dont, sans s'en douter, il commençait à subir l'influence musicale.

— Vous voyez, continua-t-elle, que je n'ai pas pour vous les sentiments d'une adversaire. J'ajoute que, pour ma part les affaires d'administration de Saint-Romain m'intéressent peu. Je ne serai jamais ici qu'une étrangère, tout au plus une amie à qui appartiendra un jour la Buissonnière.

Et comme l'étonnement grandissait dans le regard de Tony Boissier :

— Mais oui. Je vis à Paris. C'est là, vous le savez peut-être, que je me suis fait une situation qui passe pour assez belle. J'y gagne, c'est la vérité, beaucoup d'argent par mon art que je ne puis exercer que là. J'y ai mes habitudes, mes

amis et ma clientèle. Je me suis donc arrangée avec mes parents pour que leur beau domaine revienne tout entier, après eux, à ma chère petite nièce que j'aime beaucoup et que vous connaissez.

Grogna-t-il ?.. Répondit-il oui ou non ? Elle eût été en peine de le dire. Aussi, ajouta-t-elle bravement :

— ...Celle, enfin, qui a eu l'honneur d'être recherchée par monsieur votre fils.

Tony Boissier avait dressé l'oreille. Où voulait-elle en venir ?

Et, plus encore pour savoir que pour protester, il grommela.

— Mon fils n'a rien à voir avec l'affaire dont nous parlons.

— Vous vous trompez, monsieur Boissier, je ne pense, en ce moment, qu'à lui et à ma nièce. Ces enfants s'aiment. Ils sont dignes l'un de l'autre...

— Jamais !

— Ah ! laissez-moi au moins achever.

— Dites ce que vous voudrez. Moi je répons: Jamais ! jamais !.

Et comme, est-ce hasard, est-ce préméditation, Camille qui avait les mains appuyées sur sa grande ombrelle rouge, faisait, un mouvement de son petit doigt ganté de clair.

— Jamais, répéta-t-il encore, mais d'un ton qui, au lieu de s'élever, s'était abaissé d'un degré et avait semblé à la jeune femme peut-être un peu moins convaincu.

De sorte que, paisiblement :

— Votre fils est un jeune homme de la plus haute valeur — et un beau garçon. Je le connais un peu et je me doute que vous devez être très fier de lui. Mais ma nièce est charmante et elle a tout pour rendre heureux celui à qui elle aura donné son affection. Ajoutez qu'elle est riche et qu'elle le sera plus encore un jour. La Buissonnière lui appartiendra. Et, jointe, à Buissonrond, la Buissonnière formerait un admirable domaine. Actuellement, Gratiennne possède la dot de sa mère, qui est belle. Elle aura, un jour aussi la for-

tune de son père à qui sa seconde femme n'a pas donné d'enfant... Tout cela semble disposé à souhait pour le bonheur de deux enfants qui s'aiment, ah ! courageusement, je vous assure, et qui seraient déjà mariés sans le vieux différend qui divise leurs parents.

Il avait eu un geste de menace, comme pour protester : "Oui, nous sommes bien divisés, et pas encore près de nous rapprocher"

— Eh bien, fit-elle, ces dissiments vous trouvez donc qu'ils n'ont pas assez duré ? Allons, convenez-en, monsieur Boissier, vous avez été dur pour votre voisin.

— J'ai usé de mon droit. C'est lui qui m'avait fait perdre mon procès.

— Soit ! votre droit, vous l'avez exercé... durement. Lui alors, il s'est vengé... d'une façon dure aussi.

— Voilà ce que je ne pardonne pas !

— Mais j'apporte, moi, de quoi panser la blessure qu'il a faite à votre amour-propre. Je vous la rends, moi, cette écharpe... et j'ai eu du mal à la ravoir. Ah ! vous pouvez m'en croire ! Il a fallu que j'aieille prendre... voler... cinquante voix qui appartenaient à M. de la Rochère. Je l'ai fait par des moyens... que je vous raconterai peut-être un jour...

— C'est vous ! ne pût-il s'empêcher de s'écrier dans la stupeur un peu admirative, vraiment, où le mettait cette femme qui en avait plus fait en un mois que lui en douze ans...

— Mon Dieu, oui, Gourju, Rousset... tous ceux dont le retour a bien dû vous surprendre... Avouez-le...

— C'est vous !

— C'est moi. Et maintenant que je vous les ai donnés, tous ces gens-là, qu'ils vous appartiennent, je suis bien excusable, avouez-le aussi, d'avoir gardé ma dernière carte, — celle qui décidera de la partie...

Et avec son plus beau sourire dont elle sembla illuminer la vieille salle triste et

sombre :

— C'était ma réserve, Borel et ses marinières, ma vieille garde. Et je n'ai pas eu tort de la ménager, puisque voilà maintenant que je suis obligée de la faire donner... Allons, de quel côté faut-il le faire lever ce petit doigt ?

Elle lui demandait cela d'une voix si jolie, si preneuse, elle avait tant d'éclat, tant de beauté, — il fut ébloui.

Et puis, pendant qu'il la laissait parler de tout cela, de Pierre, de l'autre, de la fortune qu'avait cette petite, de celle qu'elle aurait un jour, — toutes choses dont il ne perdait rien, assurément, — il n'avait pourtant devant les yeux que l'écharpe... l'écharpe qu'elle agitait comme un appât... l'écharpe qu'il n'avait qu'à prendre avec la main, cette fois...

Et allongeant ses lèvres en une moue de méfiance :

— Vous dites tout ça... Mais est-ce Girardot qui vous envoie ? Est-ce lui qui fait les avances ? Parce que, moi, y aller le premier, ah ! n'y comptez pas, j'aimerais mieux...

Elle l'arrêta avant qu'il eût trouvé un serment suffisamment solennel.

— C'est lui qui vous fera la demande, monsieur Boissier.

— Eh bien... Alors comme alors, on verra.

— Ah ! non, s'écria-t-elle en riant, je suis méfiante aussi, moi. Il fera la demande, mais à la condition que vous l'accepterez.

— Eh ! il le saura bien si je l'accepte.

— Mais moi je veux le savoir tout de suite.

Et l'enveloppant de tout ce qu'elle avait de persuasion et de charme :

— Je vous tiens aujourd'hui, par hasard. Mais après-demain vous m'aurez échappé. Vous aurez obtenu ce que vous désirez. Vous pourrez à votre gré repousser ce que je n'aurai plus le pouvoir de vous imposer. Vous serez maire, monsieur

Boissier.

Il ne put s'empêcher d'ouvrir les narines pour savourer une bouffée d'orgueil.

Et Camille :

— Alors, moi je profite de mes avantages d'aujourd'hui. Je veux le bonheur de ces deux enfants, je vous l'achète... au prix que vous savez. Allons... est-ce que je lève ce petit doigt pour vous rendre Borel et ses hommes ?

— Encore de jolies canailles que ces oiseaux-là ! grommelait-il, heureux vraiment de trouver sur qui faire retomber sa mauvaise humeur, son irritation d'entêtement... sa honte de céder.

Mais quand il eut grogné, toussé, soupiré, invectivé encore ce Borel et toute sa clique de la rivière :

— C'est Girardot qui viendrait faire la demande ?

— Oui.

— Mais... une demande polie, honnête... comme un homme qui met les pouces ?

— Assurément.

— C'est ici que le mariage se ferait ?.. A la mairie de Saint-Romain ?

— C'est vous qui le célébrerez, monsieur le maire.

— Oh ! pas encore... pas encore...

Et redevenant le paysan avisé et âpre qui prend tous ses avantages :

— La Buissonnière serait garantie par contrat à la mariée ?

— Par mes parents et par moi.

— Alors... alors...

Il laissa tomber son poing sur la table.

— Alors... C'est à une condition.

— Dites.

— Mon garçon donnera sa démission d'officier et reviendra ici. Sans ça, rien de fait.

— Vous le laisserez habiter la Buissonnière où il sera plus facile qu'ici d'installer les nouveaux mariés d'une façon agréable et indépendante ?

— A la Buissonnière ou à Buissonrond

ça m'est égal, pourvu qu'il soit dans le domaine et qu'il y apprenne son métier de cultivateur.

— Alors, ça va tout seul. Il donnera sa démission, je m'y engage pour lui.

Elle avait mis tant d'élan à faire cette promesse :

— Ça vous effrayait donc bien, grognait-il, que votre nièce vint behe-fille chez moi ? Je ne l'aurais pas assassinée, peut-être.

— Allons, fit-elle gentiment, vous n'y tenez pas tant que ça vous-même. Vous avez vos habitudes. Forcément il aurait fallu un peu les changer.

— Pourquoi ? C'est donc aux parents à se gêner pour les enfants ?

— Vous voyez bien : vous auriez voulu que tout marchât absolument à votre guise. Les jeunes gens n'ont pas les mêmes goûts, les mêmes idées que ceux d'une autre génération... Laissez-les à quelques pas de vous : aussi près de votre maison que s'ils y étaient tout à fait, mais chez eux. Cela évite bien des froissements et des mauvaises humeurs.'

Il n'insista pas. Peut-être se rendit-il compte qu'en effet les choses seraient mieux ainsi pour la bonne harmonie future. Et revenant au présent :

— Mais si, dimanche, il y a un accroc, rien de fait, vous entendez... et jamais plus rien à faire... Quand vous devriez tous venir vous mettre à genoux...

— C'est bien simple alors. Prenons un engagement, un engagement écrit. Ce sera notre sûreté à tous les deux.

— Mais il n'y a pas de conventions possibles pour des affaires comme celle-là.

— Vous allez voir que si. Avez-vous du papier, une plume...

— Il y a tout ça, là, sur le bureau.

Il montrait le grand meuble à cylindre ouvert dans le coin de la salle à manger.

Elle y alla délibérément, s'installa, songea un moment, — et elle écrivit de son écriture aux jambes allongées :

“Mon cher fils,

“Après avoir réfléchi, je réponds favorablement à la demande que tu m'as faite. M. Girardot, revenu à des procédés qui m'ont touché, vient de faciliter mon retour à la municipalité de Saint-Romain. La liste où je suis en tête est élue. Je t'annonce cette bonne nouvelle ; et en signe de satisfaction et de réconciliation je t'engage à revenir immédiatement ici où M. Girardot m'a demandé, pour sa petite-fille, ta main que je lui ai accordée.”

Camille relut à haute voix.

— Ecrivez cette lettre que je vais emporter et que votre fils recevra dimanche soir. Que risquez-vous ? Si vous n'êtes pas élu, elle n'a pas plus de raison d'être, elle ne sert plus à rien...

— Mais... la démission...

— Alors ajoutons une phrase.

Et elle écrivit :

“Je donne mon consentement à ton mariage, mais à condition bien entendu, que tu donneras, toi, ta démission pour revenir à Saint-Romain où tu pourras, si tu veux, habiter chez les parents de ta femme, mais où j'ai besoin de toi pour l'exploitation de Buissonrond et où tu auras aussi à t'intéresser au domaine de la Buissonnière qui doit vous revenir un jour, tout entier, comme c'est convenu entre M. Girardot et moi.”

Avec ses yeux de presbyte qui y voyaient de loin, Tony Boissier avait lu par-dessus l'épaule de Camille.

— Comme ça, oui, fit-il, je peux écrire cette lettre.

Elle lui tendit la plume :

— Alors, à vous, mon cher monsieur.

— Celui qui m'aurait dit ça, hier, grommela-t-il, ce qu'il m'aurait fait rire !

Il s'installa à son tour, prit ses lunettes et, de sa grosse écriture rageuse, copia



Camille relut à haute voix.

le texte que Camille lui dictait à mi-voix.

Et quand il eut fini :

— La signature et la date, fit-elle.

Il eut encore une hésitation. C'était le pas, cela, le pas définitif.

— Faites-le donc gentiment pour que leur reconnaissance soit plus grande.

Il haussa les épaules :

— La reconnaissance... Vous croyez à ça, vous ?

Et son gros paraphe s'écrasa au bas de la page.

— Merci, monsieur le maire ! s'écria-t-elle toute radieuse, en prenant lestement le papier.

— Pas encore ! répéta-t-il à nouveau.

— Si. Le petit doigt est levé maintenant de votre côté et Borel est à vous avec ses vingt-sept voix. Ça vous en fera cinquante de majorité.

— Non, quarante-neuf.

— Je vous parie pour les cinquante, moi.

— Ce serait vous voler. Je les ai assez comptés et recomptés. Je vous les nommerai tous si vous le voulez. Il y en a quarante-neuf, pas un de plus.

— Je parie quand même. Que parions-nous ?

— Oh ! ce que vous voudrez, vous avez

perdu..

— Eh bien, s'il y en a cinquante, au lieu d'attendre papa chez vous quand il viendra vous parler, consentez-vous à venir à sa rencontre jusqu'à la limite du Buissonronde et de la Buissonnière ?

Il eut comme un éclair de bonne humeur :

— Capon qui s'en dédit. Je veux bien. Mais s'il n'y en a que quarante-neuf, il viendra... ici... avec sa femme.. et vous.

— Topé, monsieur le maire !

C'est ainsi qu'une première poignée de mains réunit le père Montaigu avec la plus séduisante, la plus audacieuse aussi des demoiselles Capulet.

—

Ce n'était qu'une première victoire.

Mais Camille revint le cœur léger à la maison. Là, c'était plus facile.

Ah ! à la Buissonnière M. Girardot poussa aussi les hauts cris... Jamais !.. Jamais !.. Et quand tout le monde abandonnait ce pauvre baron, eh bien, s'il n'en restait qu'un à lui être fidèle, ce serait lui... jusqu'au bout !..

Mais la maman avait déjà passé à l'ennemi. Il ne se sentait pas soutenu par elle... Et puis, avec lui, Camille s'y était prise d'une autre façon :

Elle l'avait enveloppé de ses bras, elle lui avait parlé un langage qui eût laissé bien insensible Tony Boissier, mais qui avait mis des larmes aux yeux du bonhomme.

Et puis, avec quel empressement — un peu téméraire peut-être, — ne lui avait-elle pas dit :

— Qui donc te demande de rien faire contre ton ami ? Tu voteras pour le baron, c'est entendu. Mais tu ne peux pas nous empêcher d'agir. Tu ne te mêles pas de nos ténébreuses machinations, voilà tout. Et ta conscience reste en repos...

Et puis, après les élections... Eh bien, il y aura l'entrevue du Camp du drap d'or, sur vos limites respectives... On se rencontrera comme par hasard... Personne ne fera le premier pas... Et nous serons tous si parfaitement heureux... et tu auras tant de joie de garder toujours auprès de toi ta Gratienne et son mari...

— Qui est un si brave garçon, ajoutait la bonne-maman en sanglotant...

Alors le père Girardot pleura, lui aussi, pour tout de bon ; ils s'embrassèrent tous les trois ; — le Bacchus, sous son globe, prit, en inclinant son thyrses, des allures sournoisement réjouies...

Et le bonhomme ne trouva que ceci à répondre :

— Mais... nous faisons des projets, nous décidons les choses... et Delestang ?

— Je m'en charge papa. J'ai toute la journée de demain.

— Quelle expédition va-t-elle encore entreprendre !...

XII

Et dans un élan de sincère admiration :

— Henriette ! Dire que c'est à nous deux cette fille-là... qui est déjà devenue le grand électeur de Saint-Romain !

— Mais papa, je vais tout simplement partir pour Lyon par le premier train.

— Et tu seras de retour ?

— Demain soir. Vous viendrez me chercher à la gare. Maintenant, j'ai à écrire, ah ! Dieu, oui, j'ai à écrire...

Et elle se sauva dans sa chambre.

.....

Et puis, comme elle avait tout son après-midi à elle, Camille alla rendre une visite à Mme de la Rochère.

Ah ! les gens du château étaient aussi en ébullition. La visiteuse tomba en plein conseil de guerre.

Il y avait, au salon, l'abbé Gaindroz qui se livrait avec le baron à des pointages frénétiques.

— Et celui-là ? faisait M. de la Rochère après un nom douteux.

— Heu ! répondait prudemment le curé.

— Enfin... votre idée ?

— J'ai vu sa femme... Elle ne m'a rien dit... Mais elle avait un air... Après ça, je peux me tromper... je me trompe sans doute...

Et Daniel qui accourait, attiré par la présence de sa nouvelle, de son exquise amie :

— Mais oui, vous vous trompez, curé. Ça marchera très bien... puisqu'il suffit des vingt-sept voix de...

— Daniel !... j'ai promis le secret.

— Je le tiens... je le tiens. Tout ce que je peux te dire, papa, c'est que, si tu as ces vingt-sept voix-là, tu es sûr de ton affaire. Seulement, je n'en sais, moi, que ce que tu m'en as dit... Mais si tes tuyaux sont bons...

— Mon renseignement est certain.

— Alors assurément vous triompherez, monsieur le baron, affirma le curé.

— Et attendons les événements, conclut Daniel, sans ennuyer Mme Camille Girot de nos élections qui l'intéressent si peu.

Sur quoi, le curé prit congé ; ils parlèrent d'autre chose, — avec cette charmante femme la causerie pétillait et tout naturellement on avait de l'esprit et de la bonne humeur, et quand elle se leva pour partir :

— Me permettrez-vous de vous accompagner, madame Camille Girot ? lui demanda Daniel, moitié galamment, moitié en riant.

— Trop heureuse.

— Allez... allez... jeunesse, belle jeunesse, fit le baron avec un soupir de regret à l'adresse de sa jeunesse à lui, hélas ! depuis longtemps défunte.

Et, en les voyant s'éloigner, il disait à

la baronne :

— Vous voyez, ma chère, comme insensiblement tout s'arrange à souhait. Ces deux-là s'entendent déjà comme neveu et tante.

Pendant ce temps, ils descendaient par les allées du parc, et dès qu'ils furent à l'abri de toute oreille indiscreète :

— Eh bien ? demanda Daniel.

— C'est fait, j'ai enlevé l'affaire.

— Vous avez vu ce vieux crocodile ?

— Je l'ai dompté.

— Ah ! tous... vous les dompteriez, vous... tous !... Mais racontez-moi vite alors.

Et quand elle eut fini :

— Pauvre père, fit-il en hochant assez mélancoliquement la tête, voilà maintenant que je me demande si je n'ai pas du remords.

— Allons ! vous savez bien que nous lui rendons un service... un réel service...

— Comme quand on arrache une dent, n'est-ce pas ? une dent qui tient... qui tient très fort.

— Il y aura le miel après l'absinthe. Vous, c'est entendu, je vous marie, je sais déjà avec qui... avec une jeune fille dont votre père raffolera encore plus que de Gratienne... Et vous, mon ami Daniel, quand vous l'aurez vue... un ange, vous savez.

— Oui... oui, je sais : ce sont toujours des anges, les demoiselles qu'on présente au bon jeune homme à marier.

Mais j'y mets plus de scrupule, moi. Je vous dois une compensation, et vous l'aurez... et complète...

— Comment est-elle donc ?

— Blonde, un peu petite, mince, rose et blanche. Des cheveux qui frisent et qui lui mettent une poussière d'or autour de la tête. Riche et me demandant qu'à vivre à la campagne. Oui, à Paris, je connais ce phénomène-là. Et jolie...

— Si jolie que ça ?...

— Vous l'aimerez trop.

— Jamais assez. Vous aussi, je vous adore. Mais, vous savez : le sacrifice, je le veux jusqu'au bout.

— Je n'ai donc pas encore assez trahi mon roy et mon père ?

— Non. Il me faut plus. Il me faut votre vote à vous.

— Pourquoi faire ? Puisque Tony est déjà vainqueur.

— Il me le faut.

— Dites pourquoi, au moins ?

— Je vous le dirai le soir du vote, quand vous aurez accompli le sacrifice.

— Comment le saurez-vous ?

— Tout se sait, mon bel ami. Et je veux votre promesse... allons..

— Ah ! le joli métier que je fais !... Ah ! le bon fils que je suis !... Ah ! la belle madame que vous êtes !... Eh bien, ça va, c'est juré !

— Alors, c'est moi qui vous adore. Et à après-demain.

— Pourquoi pas à demain ?

— Parce que je n'y serai pas. Je vais à Lyon.

— Quoi faire, bon Dieu ?

— Vous n'avez déjà pas compris ? Mais chercher Gratiemme... et la ramener en triomphe !

÷

Ramener Gratiemme ! Eh ! oui, ce n'est plus qu'à cela que pensait Camille.

Voilà un mois que la pauvre petite était recluse dans ce couvent de la Ferrandiè-re... qu'elle y mourait d'impatience et d'ennui...

Très soumise, d'ailleurs, très maîtresse d'elle-même et fidèle à la promesse qu'elle avait faite à Camille : Jusqu'au dernier moment, là-bas, elle serait une pensionnaire modèle, exemplaire, édifiante.

Pour la réconforter, pour lui donner du courage, Camille lui écrivait souvent. Mais

que pouvait-elle lui dire, dans ces lettres qu'une religieuse lisait, ligne par ligne, avant de les remettre à leur destinataire ?

Tout au plus — entre les lignes — lui donnait-elle la bienheureuse assurance qu'à la Buissonnière tout allait bien, qu'on l'y attendait, qu'on serait si heureux — tous — quand elle y reviendrait bientôt...

A quoi Gratiemme, de son côté, me pouvait répondre que des banalités semblables, lorsqu'elle confiait à une maîtresse d'études la lettre qu'on lirait d'un bout à l'autre avant de la mettre à la poste.

Si, au moins elle avait pu tromper son ennui en racontant à sa tante la menue chronique du couvent. Mais non. Ces papotages étaient aussi bien interdits que le reste. Leur "mauvais esprit" n'aurait pas trouvé grâce devant la censure de Mme la supérieure. Il fallait se borner à regretter la Buissonnière... et pas trop, encore !

Camille avait donc hâte d'arriver, autant pour délivrer Gratiemme que pour la ramener bien vite à la maison d'où elle était si mal volontiers partie.

Et — comme avait fait le baron de la Rochère — c'est au bureau du banquier qu'elle alla tout droit.

Sur la présentation de sa carte, on l'avait immédiatement introduite. Et pendant que M. Delestang, très étonné, très empressé, s'avancait au-devant de la célèbre artiste avec qui, vraiment, il ne s'attendait pas à refaire connaissance de cette façon-là :

— Touchons-nous la main, monsieur mon beau-frère.

— Ah ! madame, avec quel plaisir... avec quel honneur... et combien je désirais l'heureuse rencontre qui me permettrait de me rappeler à votre souvenir car enfin, nous avons été des amis, autrefois... quand vous étiez une fillette...

— J'espère bien que nous le sommes



Sur la limite de leurs domaines, Tony Boissiet et Louis Girardot se rencontrent.

toujours. Et puisque nous voilà en famille, causons affaires de famille, voulez-vous ?

Et elle lui avait alors raconté tout ce qu'elle désirait qu'il sût de l'aventure dont il devait encore ignorer le premier épisode, — l'épisode parisien, — et puis, en achevant, elle avait ajouté :

— Le baron de la Rochère ne sera pas content... d'abord. Mais je lui ménage une jolie compensation. Je marierai son fils à une jeune fille de ma connaissance

avec laquelle il sera aussi heureux qu'il peut l'être en ménage : une jeune fille presque aussi charmante que Gratiemme — car elle est charmante, ma nièce, je vous en fais mon compliment.

— Vous l'avez cependant bien peu vue.

— Ce peu a suffi, répondit-elle sans se troubler le moins du monde. J'ai passé, avec elle, près de deux jours à la Buissonnière. En quelques heures, les femmes, entre elles, se laissent lire jusqu'au fond du cœur. Le sien est exquis. Et il est bien

excusable, allez, ce brave, ce loyal garçon qui n'a pu la voir sans l'aimer et qui n'a guère eu de peine, non plus, à se faire aimer d'elle. Il est mille fois supérieur à Daniel de la Rochère. Il apportera à Gratiennne des garanties de bonheur qu'elle n'aurait pas trouvées, je vous assure, auprès de cet aimable garçon, charmant aussi, — mais un peu léger, un peu inconstant, un peu atteint de cette "papillonne" qui, en un mois, à ma connaissance, l'a rendu successivement amoureux, fou de trois femmes — dont une qu'il n'a encore jamais vue.

— Oh ! tant que ça !

— Mon Dieu, oui. Gratiennne d'abord, moi ensuite...

— Vous, madame... vous serez la seule à vous en étonner.

— Merci, monsieur mon beau-frère, pour ce superbe compliment.

— Ce n'en est pas un, je vous jure. Et la troisième ?

— La jeune fille que je lui ai promise pour le consoler...

—... De votre perte à vous.

— Peut-être. Eh bien, Pierre Boissier est un tout autre homme. Il aimera Gratiennne avec toute la belle ténacité, toute la belle vaillance qu'il a mise à la vouloir sienne. Et quand je dis "vaillance", oui, il en a eu, le pauvre garçon, à engager contre son père la lutte que Gratiennne affrontait contre vous tous... Je ne vous parle pas de la fortune qu'il apportera, au moins égale à celle de sa femme à qui, par contrat, j'abandonnerai tous mes droits sur la Buissonnière.

— Ah ! madame... un tel présent...

— Ce sera mon cadeau de noce.

— Que répondre à de tels arguments ? Il faut faire ce que vous désirez. Eh bien, c'est fait... si Gratiennne y consent, ajouta-t-il en riant.

— Voulez-vous que nous allions le lui demander ?

— Et vous, chère madame, croyez-vous

ma présence bien nécessaire ? J'aurais peur de lui gâter son plaisir. Je suis un peu en froid avec mademoiselle ma fille, et, quand bien même ce serait pour lui ouvrir les portes de sa prison, j'aime mieux ne pas la revoir d'abord en faisant fonction de geôlier. Allez donc la chercher, je vais vous donner un mot pour la supérieure.

— C'est toujours la même que de mon temps ?

— Non, c'est une autre.

— Tant mieux. Elle m'aurait reconnue. Et j'ai été si mauvaise élève... Et depuis...

— Laissez donc, vous êtes une gloire. C'est ça qui arrange les choses !

En causant, il avait écrit quelques lignes.

— Voilà sa levée d'écrrou... Vous partez ce soir avec elle ?

— Si vous nous le permettez.

— Mais vous l'amènerez bien... demander pardon à son père désarmé ?

— Sur vos deux joues. Ici ou chez vous ?

— Elle aimera mieux ici. Je vous y attendrai.

— Vous êtes délicieux. Comment vous dire... comment vous prouver surtout ma joyeuse reconnaissance ?

— En me permettant d'aller quelquefois vous présenter mes hommages à Paris.

— Mais ce n'est pas une faveur, cela. C'est un droit.

— C'est un inestimable privilège.

Et, toutes ces amabilités échangées, Camille s'en alla bien vite. Elle monta dans la première voiture de place rencontrée sur son chemin :

— Au Sacré-Coeur de la Ferrandièrre !

Une demi-heure après, elle arrivait devant la grille du vieux château devenu un couvent, dont la rébarbative enceinte de hautes murailles défie toute invasion,

— toute évasion aussi.

C'est là qu'elle avait passé, — voilà longtemps déjà, — quelques années de sa première jeunesse. Jamais, depuis, elle n'y était revenue. Mais elle y retrouvait tout comme lorsqu'elle l'avait quitté.

Après la grille, c'était toujours la même allée longeant la cour d'honneur du château qu'ombragent de vieux marronniers et où l'on ne pénètre pas. En face, verdoyait la quadruple avenue qui s'étend jusqu'à l'extrémité du clos. La-bas, au fond, la porterie avec ses parloirs.

Elle ne s'étonna pas de cette impassible perennité. Les choses d'Eglise sont immuables.

Et pendant qu'elle se dirigeait vers les parloirs :

— Que de joie j'apporte avec moi ! se disait-elle en sentant son cœur battre à la pensée qu'elle en aurait aussi sa part.

Mais on ne donne pas si vite que cela l'exéat d'une pensionnaire. La négociation n'alla pas sans pourparlers et explications un peu minutieuses. Il fallut, en effet, aller jusqu'à Mme la supérieure. Mais la lettre de M. Delestang était formelle et précise à souhait. — on envoya enfin chercher Gratiennne.

Elle s'ennuyait de son mieux et de tout son cœur, dans la salle d'étude de la division supérieure, — bâillant sur un livre que ses yeux lisaient, mais dont son esprit était bien loin.

— On vous demande au parloir, mon enfant.

— Moi !... Qui donc ?

— Une parente à vous.

— Ma tante peut-être... ma tante Camille !...

— Oui, mon enfant.

— Oh !

Elle était sortie comme un ouragan. Elle s'était mise à courir, pendant que

la religieuse lui criait vainement :

* — Gratiennne.. vos gants !...

C'est vrai, elle oubliait de les mettre... Ce n'était pas régulier, ce n'était pas correct. Ah ! Dieu, comme elle s'en moquait, à cette heure, de la correction et de la règle !

Sa tante Camille... ici !... Il s'était sûrement passé quelque chose.. quelque chose de grave... d'heureux peut-être !..

Et quand elle arriva au parloir, dans ce parloir glacial où les tableaux d'honneur s'alignent sur la froide tapisserie, pendant que les sièges rébarbatifs s'alignent sur le parquet d'une netteté plus froide encore...

— Ma tante... ma chère tante !...

Elle tombait dans ses bras ; — et Camille, tout de suite, ah ! sans retarder son bonheur :

— Je t'emmène, tu sais.

— Elle crut que Gratiennne allait défaillir. Elle était devenue toute pâle.

— Ah ! non, faisait le jeune femme en riant, ce n'est pas le moment de s'évanouir. Nous ne pourrions plus nous en aller. Oui, je t'emmène.

Mais l'heureuse fille s'était déjà ressaisie :

— Papa a donc voulu...

— Ton père est charmant.

— Alors... Dites-moi vite... mon pauvre cher Pierre...

— Non, ma mignonne, il n'est pas à plaindre non plus, ton pauvre cher Pierre. Il a reçu une lettre... il doit être infiniment heureux, à cette heure, ton pauvre cher Pierre... et je m'imagine qu'il roule en wagon.

— Pour aller où ?

— Où nous devons tout à l'heure aller nous-mêmes : à la Buissonnière, Gratiennne !

— Mais alors... Oh ! ma tante... ma tante chérie...

Et elle se mit à pleurer comme une folle, en se cachant dans ces bras qui l'a-

vaient doucement attirée, — pendant qu'une voix de délice murmurait à son oreille :

— La partie est gagnée, ma mignonne.

Mais elle avait beau sangloter, l'adorable angoisse de curiosité était trop grande ; et, tout en pleurant bienheureusement, elle balbutiait :

— Grand-père veut donc aussi ?

— Papa ? Il veut tout ce qu'on veut, le cher homme.

— Et... le père de Pierre ?

— Il t'attend pour te donner sa bénédiction. C'est une façon de parler... mais enfin elle traduit presque exactement la réalité.

Et voilà que, toujours pleurant, riant, embrassant follement la messagère de sa joie, Gratiennne s'écriait :

— Eh bien, allons-nous-en ! vite... vite !

— Ah ! non. Pas dans cette toilette.

C'est vrai. En revenant à la Ferrandiè-re, elle avait dû endosser l'uniforme de la maison, la robe noire... la robe d'une simplicité redoutable... la robe sous laquelle il est si difficile, même aux plus jolies, de se paraître encore un peu.

Mais, elle, sautant de joyeuse impatience :

— Ah ! je ne vous ferai pas attendre longtemps ma tante chérie !

Et la religieuse qui était enfin arrivée :

— Je pars, ma soeur, je pars immédiatement, mon père a écrit.

— Je sais, je sais.

— Alors... je monte vite m'habiller.

Bientôt après, — non la toilette n'avait pas été longue, — elle reparaisait dans son costume de voyage : celui qui était allé à Paris.

— Qu'elle est enfant ! faisait la soeur en la voyant si follement heureuse.

Une enfant, non. La bonne soeur ne prenait pas garde à l'éclat de ces yeux, à la floraison de ces lèvres, à l'ardeur passionnée de cette voix... Une enfant,

non. Mais une victorieuse, une amoureuse, — une femme.

Camille aussitôt l'avait emmenée.

Et il y eut dans le bureau du banquier de longues, de bonnes étreintes, très tendres, très sincères.

Gratiennne, elle aussi, pardonnait tout, oubliait tout et c'est un peu après qu'elles arrivèrent, pour partir, à la gare de Perrache.

Ah ! le joli, ah ! l'exquis voyage !

Ce merveilleux dauphiné, elle ne l'avait jamais vu si riant, si vert ; elle n'en avait jamais, comme ce jour-là, respiré le parfum.

Et quand, enfin, — à la nuit tombée, — elles descendirent sur le quai de la gare de saint Romain où le groupe qui attendait, là-bas, ne formait, dans l'obscurité qu'une masse confuse...

Quand elles en furent plus près... Dieu à côté du grand-père et de la bonne-maman, il y avait une autre personne, un homme... un jeune homme...

Et l'heureuse fille se sentit attirée, prise par deux bras éperdus...

— Pierre !...

— Gratiennne !...

Sur la place de Saint-Romain, — la petite place limitée par l'église, la mairie et le cabaret qui se pare de cette téméraire enseigne "Grand Café" — il y eut, ce dimanche-là, un inusité tapage.

Depuis le matin, les citoyens électeurs entraient gravement, les uns après les autres, dans la salle de la maison commune.

Ils y trouvaient M. le baron de la Rochère appuyé à la boîte carrée qui se nomme "l'urne" et qu'on avait placée sur la table du conseil dont MM. les assesseurs occupaient les bas bouts.

Ils présentaient à M. le maire leur carte électorale ouverte et leur bulletin de

vote plié à la dauphinoise, c'est-à-dire de façon à défier toute tentative d'indiscrétion.

M. le maire prenait la carte d'une main, le bulletin de l'autre. Il insinuait le bulletin, — sans le lâcher encore, dans la fente de "l'urne" ; et il énonçait à haute voix le numéro de la carte et le nom de l'électeur.

L'assesseur chargé de la vérification cherchait sur la liste, répétait le nom et le numéro, pointait d'une croix en regard, — et le baron ouvrant le pouce et l'index, laissait tomber le bulletin qui disparaissait aussitôt à l'état de mystérieuse unité électorale.

Alors il écomait la carte, la rendait avec un bienveillant sourire à son propriétaire, celui-ci saluait M. le baron — et c'était au tour d'un autre.

Jusqu'à six heures du soir, — l'heure constitutionnelle, — cette cérémonie civile recommença deux cent fois..

Quand arrivait un fidèle, un ami sûr, le sourire de M. le maire s'accroissait en cordialité. Quand c'était un adversaire déclamé, un peu de raideur, — juste ce qu'il fallait, — se mêlait au salut courtois : le salut des armes.

Avec le père Girardot, ça alla jusqu'à la poignée de mains.

— Bonne chance, monsieur le maire ! fit à mi-voix le bonhomme qui ne put s'empêcher de sourire.

— Merci, répondit M. de la Rochère sur un ton plus guilleret. En effet, tous ces petits carrés de papier, dix fois repliés sur eux-mêmes, qu'il enfouait tour à tour dans le mystère de l'urne fatidique lui paraissaient d'aussi honnête aspect qu'autrefois. Sur les visages qui défilaient, il retrouvait le même débonnaire sourire de jadis, — à Dauphinois Dauphinois et demi, — et le baron avait confiance.

Et quand apparut Philippe Borel avec son pantalon et sa veste de velours noir à côtes, Borel arrivant en compagnie de

quelques "socialistes" de la rivière...

— Bonjour Borel, fit-il, en répondant au salut du marinier.

— Pour vous servir, monsieur le maire.

Et tout tranquillement "le Philippe" exhiba carte et bulletin, pendant que le baron se disait à part soi :

— Monsieur le maire, c'est délicat de la part de ce garçon. C'est une façon discrète de me rappeler qu'il vient loyalement à moi. Il y a du bon dans ces natures frustes.

Et il était encore sous cette agréable impression, lorsque entra Tony Boissier saluant avec une raideur solennelle et s'en allant, sans piper mot, après avoir voté. Monsieur de la Rochère lui rendit son salut avec une courtoisie presque attendrie. Pour un peu de plus il aurait dit oh ! sans persiflage : "Honneur au courage malheureux !"

Et quand, sur le tard, il vit apparaître son fils :

— Je croyais que tu ne viendrais plus, fit-il en souriant.

— Ah ! tu peux croire que j'aurais mieux aimé aller ailleurs... D'autant que ce n'est pas ma voix qui fera pencher la balance, pas vrai ?

— Mauvais citoyen !

Et, toujours en souriant, il donna le bulletin de Daniel en pâture à l'urne.

C'est ainsi qu'on atteignit six heures du soir.

Il y eut alors, dans la salle du conseil, un refoulement, une bousculade de tous les électeurs qui attendaient sur la place et au cabaret.

Ceux-là aussi étaient curieux, très curieux de savoir. Il courait des bruits... on sentait quelque chose dans l'air... Et puis, à Saint-Romain, les spectacles sont rares. C'était palpitant, cela, comme le dernier acte d'un drame. Et le dépouillement commença.

C'était un peu long. Dix conseillers à nommer. Dix noms sur chaque bulletin.

Dix noms à pointer sur les feuilles, d'un chiffre toujours grossissant.

Cela venait renforcer, tantôt la liste de M. de la Rochère, tantôt celle de Tony Boissier. Et d'abord le hasard favorisa la première et la mit un peu en avance sur la liste adverse..

“Ce sera un triomphe” pensait le baron.

Mais voici que les autres prenaient l'avantage.

Les deux listes arrivaient à égalité. Et, puis pendant que l'une s'arrêtait sur soixante suffrages, l'autre se mettait à monter : soixante-un, soixante-deux, soixante-trois...

Le baron avait eu un petit frisson.

Mais non c'était à son tour. Voilà qu'à présent il regagnait du terrain.

Il y eut alors, dans le groupe entassé à gauche (car les avancés se mettent toujours à gauche), un murmure, non pas de protestation, mais de déception.

Il allait bientôt se changer en soupir d'allègement. Boissier prenait décidément le dessus.

Pendant que le baron arrivait péniblement à soixante-dix voix, l'autre liste atteignait quatre-vingt, quatre-vingt-dix... cent...

Il y eut alors un silence plein de frémissement.

Encore une voix, Boissier était en majorité.

Et l'on parle des émotions au théâtre ! Mais c'étaient celles du cirque, celles-là... du cirque où les gladiateurs saluent avant de mourir...

M. de la Rochère ouvrit le bulletin suivant... il pâlit... toussa pour raffermir sa voix ; et, avec un héroïsme qui valait bien celui de ses aïeux chargeant dans la bataille :

— Tony Boissier, lut-il, sans que sa voix tremblât.

Il y eut un brouhaha... presque une clameur...

— Du silence, messieurs, je vous prie, pour ne pas troubler MM. les assesseurs.

Et il continua le dépouillement, vaincu déjà sans rémission et voyant, peu à peu, la majorité de son adversaire devenir formidable.

La liste de Boissier l'emporta de cinquante voix. C'était pour lui un triomphe, pour le baron, une déroute.

Et quand tout fut terminé, quand — dernière station de son calvaire, — il eut signé et certifié régulières les feuilles de récapitulation, M. de la Rochère sortit au milieu des chuchotements, des saluts, déjà moins empressés...

Et ! on allait à la nouvelle idole ; et, sur la place, les jeunes gens, mêlés aux mariniers de l'Epimouse, venaient d'arborer le drapeau des conscrits et se formaient en cortège, aux cris de : “Vive la République ! Vive Boissier !”

Le curé Gaindron avait accouru pour accompagner le baron au château.

Et celui-ci, montrant mélancoliquement la manifestation qui se mettait en marche :

— Vous auriez cru cela, l'abbé ?

— Non, je n'y croyais pas... Quoique j'eusse vu... Quoique j'eusse entendu chuchoter... Mais... vos vingt-sept recrues, monsieur le baron ?

— Tenez... elles sont là-bas qui crient encore plus fort que les autres : “Vive Boissier !” Ah ! quand Girardot saura cela...

— Il se figurait donc aussi ?

— Il avait cru comme moi, à la reconnaissance des hommes. Ah ! l'abbé, comme on devient philosophe à regarder certains spectacles ! Pourtant je n'aurais pas supposé qu'en si peu de temps — quatre ans, pas plus, — les idées subversives eussent fait autant de progrès. Où allons-nous, mon pauvre abbé, où allons-nous ?

Après avoir accompli ce qu'il appelait, sans broncher, son devoir de citoyen, To-

ny Boissier était rentré chez lui. D'ailleurs, — comme il avait dit, sur la place, à ceux qui venaient, même avant l'aube, adorer le soleil levant, — chez lui, il avait de la compagnie.

Son fils, en effet, était arrivé, la veille, assez tard dans la nuit.

Boissier, de son lit, avait demandé en entendant un remue-ménage inaccoutumé :

— Qui est là ?

— C'est moi, père.

— Ah ! bien. Va te coucher alors, mon garçon. Ou aura demain tout le temps de se parler.

Mais à cette conversation-là, toute la journée, le vieux Tony s'était dérobé :

— Oui... on causera plus tard... ce soir...

Et comme Pierre savait bien ce que son père attendait, comme il attendait, lui aussi, dans un énervement d'impatience, ce serutin d'où allait sortir, — était-ce bien sûr ? — son bonheur à lui, — comme il en devenait malade d'anxiété... comme il n'osait pas même aller du côté de la Buissonnière où le portait tout l'élan de son coeur, — il avait pris le parti de se sauver dans sa chambre... et, tout le jour, il avait rongé son frein en maudissant la longueur des heures.

Mais enfin voici que le crépuscule tombait... Depuis longtemps déjà six heures avaient sonné. Le dépouillement s'avancait certainement... on devait déjà savoir quelque chose...

Y aller voir ! — mais non, il ne pouvait pas courir là-bas sur la place du village... Il lui semblait que tout le monde devinerait ce qui l'y attirait... Et puis son père allait être informé... tout de suite... le premier...

Et il était descendu dans la salle à manger où Tony Boissier attendait en se promenant de long en large, — plus bourru que jamais, mais terriblement anxieux, lui aussi.

Lorsqu'une rumeur lointaine sembla grossir en se rapprochant.

— On crie, fit Pierre d'une voix altérée.

— Comprends-tu ce qu'ils disent ?

Il écouta mieux.

— Oui... je crois... Ils crient : "Vive la République !"

— Père, ils crient : "Vive Boissier !"

— Alors, ça y est.

Et appelant :

— Catherine, apporte des bouteilles et des verres. Il faut bien les faire trinquer ces gars-là.

— Mais alors, suppliait Pierre... mais alors, tu sais bien ce que j'attends, moi... père, tu le sais bien...

Tony haussa les épaules.

— Eh bien, si Girardot vient demain, on pourra causer avec lui.

— Oh !...

Il lui avait sauté au cou. Et Boissier abrégeant l'accolade :

— Mais... ils crient encore autre chose...

— Oui... ils disent : "Cinquante voix !"

— Ah ! la madrée commère, fit Tony, moitié dépit, moitié riant, elle a gagné ! Le vieux jésuite n'aura pas besoin de venir jusque ici. Pour une fois, je perds ce plaisir-là !

Ce fut, en effet, sur la limite de leurs domaines, qu'à la façon des rois qui s'avancent jusqu'aux confins de leurs royaumes, Tony Boissier et Louis Girardot se rencontrèrent, le lendemain matin, — par hasard.

Mais, par hasard aussi, Tony avait son fils auprès de lui et le père Girardot était accompagné de sa fille et de Gratienne.

De sorte que, dans le grand transport de joie triomphante qui s'éleva alors, dans le bienheureux pêle-mêle de ce bonheur enfin conquis, on ne sut jamais lequel des deux avait, le premier, adressé la parole

à l'autre, et — comme disait le vieux Tony — mis les pouces.

A quoi bon s'en enquérir ? Les deux ennemis s'étaient touché la main, froidement, c'est vrai, — mais cette froideur avait suffi pour faire éclore autour d'eux un merveilleux paradis d'amour.

Et puis cela se passe comme il sied que cela se passe dans ces bons coins perdus de la province, où l'on retrouve encore toutes les traditions de simplicité de bonhomie et de faste hospitalier... et où ce serait bien malheureux qu'on ne les retrouvât plus.

Le mariage de Gratiennne et de Pierre fut célébré avec toutes les pompes, toutes les profusions, toutes les cérémonies surannées et charmantes qui protestent encore, dans le pays des grands noyers, contre la mode, l'abominable mode qui envahit, qui nivelle tout, pour faire tout ressembler à de la banlieue parisienne qui n'aurait plus même ni son élégance ni son attrait pimpant.

On y vit les deux familles au grand complet, depuis la jeune Mme Delestang qui n'avait plus désormais, à jalouser sa belle-fille, — jusqu'aux petits-cousins les plus éloignés et les plus étonnés d'y être

On y vit comme garçon d'honneur, Daniel de la Rochère qui, plus assidu que jamais autour de sa belle amie Mme Camille Giroit, ne parlait cependant que d'une blonde... adorable... à laquelle il allait être présenté dès le prochain retour de la célèbre artiste à Paris...

On y vit comme célébrant, le curé Gaidron qui déclarait bien haut, depuis les élections, que l'Eglise plane au-dessus des querelles de la politique des hommes, et qui jamais, depuis son arrivée à Saint-Romain, n'y avait eu le casuel d'un aussi superbe mariage.

Mais on n'y vit ni le baron, ni la baronne de la Rochère qui avaient prétexté un petit voyage ne souffrant aucun retard,

pour éviter — c'eût été trop cruel — de rompre le pain et le sel avec ce jacobin, ce victorieux, cet usurpateur, qui occuperait, ce jour-là, le haut bout à la table de noces et qui se carrerait dans le fauteuil de la mairie.

Car il avait voulu officier lui-même, le vieux Tony. C'était sa triomphale revanche de douze ans d'ostracisme.

Et quand il passa la plume à M. Girardot en lui disant, les narines gonflées d'orgueil :

— Au grand-père de la mairie, à présent.

— Mais... après vous, monsieur Boissier, répondit civilement le bonhomme.

— Non. Moi, je signerai ensuite, comme maire.

A la Buissonnière, quand tombe le soir, le soleil couchant verse toujours des traînées d'or à travers les branches des platanes, pendant que les boeufs, revenus du labour, vont boire lentement dans l'auge de pierre de la vieille pompe et que la montagne, là-bas, incendie aussi ses bois de chênes qui semblent croquer dans la crevasse profonde où l'Isère roule ses flots d'étain noirci.

Dans la salle à manger où l'on met le couvert pour le souper, il y a, autour de la table ovale qui attend beaucoup de monde en vérité, — car c'est tout autour que la vieille Mariette dispose ses assiettes, — il y a deux de ces chaises à bras et à marchepied, beaucoup plus hautes que les autres, et qu'on a installées de chaque côté de celle que Mariette appelle "la chaise de madame".

Le Bacchus est toujours là, inclinant son thyrsos d'un air de divinité souriante qui commanderait aux heures de s'écouler plus lentes, puisque ce sont des heures de joie.

Ne troublons donc pas la félicité de ces gens-là—et disons leur adieu.

— F I N —

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le **Réformateur** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant dépuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

L'ALMANACH DU SAMEDI

POUR 1916

EST MAINTENANT EN VENTE.

C'est un livre appelé à rendre de grands services dans toutes les familles et que l'on peut se procurer pour

10 CENTS

chez tous les Dépositaires ou chez les Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 200 St-Laurent, Montréal.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

LE SOUFRE

D'où il vient -- Quelques-uns de ses usages

Le soufre est un élément fort répandu dans la Nature. Non seulement on le rencontre, comme le fer, à l'état natif dans des roches diverses et dans les volcans à demi éteints, passés à l'état de "soufrières" ou "solfatares" (comme par exemple, la fameuse soufrière Saint-Vincent, de la Martinique, qui a rendu des flots de soufre lors du mémorable cataclysme de 1902), mais on le trouve aussi sous forme de "sulfures", combiné avec des métaux tels le cuivre, le fer, l'argent, le plomb, etc. On connaît aussi les "eaux sulfureuses" dont l'odeur d'oeufs pourris est si désagréable, mais qui sont bienfaisantes et jouent un rôle considérable dans la médecine.

Leurs propriétés spéciales leur viennent des roches chargées de soufre à travers lesquelles elles circulent dans les terrains. Enfin le soufre existe à des degrés divers dans les tissus des végétaux et des animaux. Le raifort, le chou en contiennent sensiblement, de même que les oeufs, la laine et le corps humain.

Mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est l'existence du soufre natif en gisements, et à ce point de vue, la Sicile tient le premier rang en Europe. Ses terrains en exploitation sont tellement riches en soufre qu'ils en contiennent jusqu'à 50 pour 100, et l'extraction de ce minerai constitue pour le pays un trafic très important.

Dans les profondeurs des galeries de mines où l'on recueille le soufre, la chaleur est énorme (plus de 100 degrés) et l'air vicié par les émanations délétères. En outre, ces galeries sont si basses qu'il faut souvent y marcher à quatre pattes et s'accroupir pour travailler.

Il est vrai que beaucoup de ces ouvriers, et surtout les "carusi", ou jeunes porteurs, ne tiennent pas beaucoup de place, car ce sont des enfants, de frêles garçons âgés de moins de 15 ans, pauvres petits êtres au dos voûté, amaigris, faute d'une nourriture suffisante, harassés par la fatigue, et les privations, empoisonnés par l'action des vapeurs sulfureuses.

Vingt fois par jour, et plus, ils vont prendre au fond de la mine des sacs pleins de soufre, pesant une cinquantaine de livres, qu'ils remontent douloureusement par des escaliers inégaux, à pente rapide. A ce rude labeur, ils s'épuisent vite. Ils sont vieux, usés avant de devenir réellement des hommes. A 40 ans, ce sont des vieillards au teint blême et aux cheveux gris.

S'ils ne succombent pas avant l'âge adulte à porter quotidiennement leurs lourds fardeaux de minerai, ils deviennent généralement plus tard des "picconieri", et passent le reste de leurs jours à arracher des blocs avec le pic.

Ils travaillent durement pour un mai-

ABONNEZ-VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2, A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

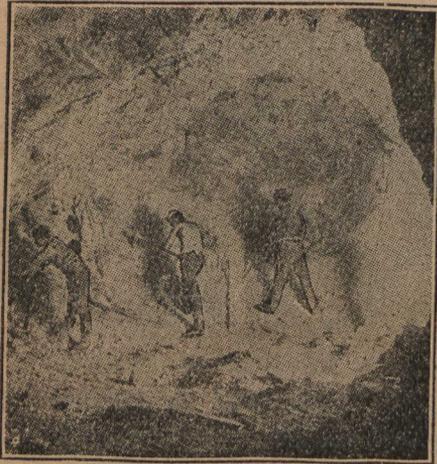
Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

gre salaire: les petits, au-dessous de 15 ans, gagnent 20 cents pour une journée de labeur de 8 heures (de 7 heures du matin à 3 heures de l'après-midi). Les grands, âgés de 17 ans, reçoivent 30 cents par jour et les adultes de 40 à 60 cents.

Dans ses caves naturelles, la Sicile possède un réel trésor, car le soufre trouve son emploi en de multiples applications: à la fabrication de l'acide sulfurique, à la fois dangereux et précieux; de la poudre



Une carrière de soufre.

à canon, également dangereuse et précieuse; dans l'art du moulage et du modelage, et dans l'industrie actuellement si prospère du froid artificiel. Il sert aussi pour blanchir les laines et les étoffes, et les vigneronns l'utilisent pour aseptiser leurs tonneaux et transformer leurs vins rouges en vins blancs.

Enfin le soufre, éminemment inflammable, perd, sous une forme spéciale, ses propriétés incendiaires et devient au contraire, un excellent "pompiers", lorsqu'il se transforme en gaz sulfureux résultant de la combustion de la fleur de soufre

jetée en quantité suffisante sur le feu. Il se produit ainsi des torrents d'anhydride sulfureux qui montent dans la cheminée embrasée et étouffent immédiatement l'incendie, ce gaz étant tout à fait impropre à entretenir la combustion.

Mais en dehors de ses usages industriels fort utiles, le soufre possède de curieuses propriétés chimiques et chimiques.

C'est ce que l'on pourrait appeler un métalloïde "caméléon". Il change de couleur et d'aspect suivant la température. Solide et jaune clair à la température ordinaire, il fond lorsqu'on le chauffe à 114° centigrades au-dessus de zéro et entre en ébullition à 447°. Mais entre ces deux points, il subit graduellement de curieuses métamorphoses. Il devient jaune foncé entre 140° et 150° et orangé à 190° en même temps qu'il prend une consistance visqueuse. A 230° il se montre brunâtre et épais comme de la bouillie; puis il redevient liquide vers 440°. Quand il est à 250°, si on le plonge brusquement dans l'eau froide, il reste d'abord mou et brun, transparent et élastique. Mais au bout de quelques jours, il est de nouveau dur et cassant.

Le fait le plus curieux peut-être est qu'après avoir subi toutes ces transformations, si on l'abandonne à lui-même au moment où il bout, il se refroidit progressivement et repasse successivement par tous les états qu'il présentait en traversant les températures correspondantes auxquelles on l'avait amené, comme un acteur qui change de masques et finit par reprendre son aspect naturel.

Ces modifications connues sous le nom "d'allotropiques" sont fort curieuses et très importantes en chimie. C'est par des variations de ce genre que le vulgaire charbon de bois, le graphite ou mine de



EXAMEN DES YEUX

"Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

Le Spécialiste **BEAUMIER**



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

VOULEZ-VOUS MAIGRIR?

— LES —

Tablettes LeRoy

SONT EFFICACES

Pour combattre l'Obésité ou l'excès d'Embonpoint et tous les Maux qui accompagnent l'Obésité

TELS QUE :

MALADIES DU FOIE, CALCULS, GRAVELLE, DIABETE, RHUMATISME ET TROUBLES DE L'ACIDE URIQUE.

RESULTATS CERTAINS; JAMAIS D'INSUCCES! Quantités de Médecins de divers pays, entre autres un de Montréal, recommandent ce Traitement.

Les femmes et les hommes de tout âge, souffrant d'obésité, ont un remède sûr contre l'excès de graisse avec les célèbres TABLETTES LEROY qui ont obtenu des milliers et des milliers de guérisons, souvent dans les cas les plus désespérés.

CE TONIQUE MERVEILLEUX EST EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Les Tablettes LeRoy sont vendues en bouteilles. Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé Gratis, contre 4 cents pour frais postaux, par

M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, Montreal, Que.

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964c NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.

Téléphone Lasalle 1186



VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI CHARMEURS QUE LES MIENS ?

LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. Absolument inoffensif. Envoyé par la maille sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.



M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, MONTREAL, Can.

Distributeur: Pharmacie Delisle, 3964c, Notre-Dame Est, (Mercier) Montréal, Qué. Téléphone Lasalle 1186.

plomb des crayons sont devenus du diamant, la pierre précieuse par excellence.

Enfin il faut savoir qu'avant l'entrée de l'Italie dans le conflit européen, l'Allemagne utilisait d'énormes quantités de soufre pour la production de ses vapeurs asphyxiantes. Elle en emploie sûrement moins maintenant.

— o —

GRANDEUR MILITAIRE

Le journal russe "Sviet" rapporte que le colonel Lopoukhine, commandant du régiment de la garde à cheval se fit lire le rapport, après la première grande bataille en Galicie :

— Nous avons perdu 200 tués ou blessés.

— Combien de soldats tués ? demanda le colonel Lopoukhine.

— Tant . . .

— Combien d'officiers tués ?

— Un seul.

— Quel est le nom de cet officier ?

— Le lieutenant Lopoukhine.

Pas un muscle du visage du colonel Lopoukhine ne tressaille.

— Où se trouve l'officier tué ? interroge-t-il simplement.

On lui indique l'endroit où est le cadavre. Quand il arrive près du corps de son fils unique il descend de cheval, baise le front et les lèvres de son enfant, fait sur lui le signe de la croix, puis remonte à cheval et continue de donner ses ordres.

N'est-ce pas là un noble exemple de grandeur militaire ?

— o —

La France élève plus qu'un quart de million de pigeons-voyageurs pour être employés en temps de guerre.

LES GAMINS BELGES

Les petits Belges se vengent en riant des Boches dont ils ont, pour le moment, à subir la brutalité. Et voici une de leurs dernières plaisanteries.

Dans les environs de Bruges, les Allemands ont posé à tous les passages à niveau des pancartes munies de cette inscription flamande : "Gerboden over den yseren weg to gaan". Cela veut dire : "Il est interdit de passer sur la voie ferrée."

L'autre jour, quelques écoliers de bonne humeur ont effacé les deux lettres "en" qui terminent le mot "Yseren" (de fer) et l'inscription se présenta alors sous cette forme : "Gerboden over den yser weg to gaan", ce qui veut dire : "Il est interdit de passer l'Yser".

O s'imagine la rage des Allemands, en voyant l'inscription ainsi modifiée ! Ils ont fait rétablir les lettres effacées et ont placé un factionnaire à côté de chaque pancarte. Alors, les petits Belges s'assemblent autour du soldat et le regardent avec des airs innocents qui le font fumer de colère.

— o —

LES VETEMENTS DES ESQUIMAUX

Les femmes des Esquimaux portent les plus curieuses sortes de vêtements, leur particularité est qu'ils sont faits de peaux d'oiseaux. Ces peaux avant d'être cousues sont très bien mâchées par les femmes afin de les rendre plus molles. Environ cent peaux sont requises pour confectionner une jupe, et le travail requis pour mâcher ces peaux qui forment leurs vêtements est tout-à-fait suffisant pour juger des mâchoires si bien développées et si solides des femmes des Esquimaux.

L'INUTILE BOUCLIER

Les Allemands qui ne sont jamais en retard pour lancer une nouvelle machine de guerre, emploient maintenant, çà et là, d'énormes boucliers. C'est là une idée évidemment inspirée des boucliers dont étaient, jadis, pourvus les Carthaginois, quand ils attaquaient les forts romains.

Les nouveaux boucliers allemands sont faits d'une immense plaque de tôle d'acier, de forme concave. Ils abritent quatre hommes qui marchent derrière, à l'assaut d'une tranchée.

Deux soldats, placés à chacune des extrémités du bouclier, sont simplement chargés de le porter. Un troisième, armé d'un fusil, tire à travers une meurtrière pratiquée au milieu du bouclier. Le quatrième enfin, se tient un peu en arrière et lance des bombes.

Cette invention n'a pas, jusqu'à présent, été couronnée d'un grand succès. Nous avons des tireurs si habiles qu'ils arrivent à canarder leur boche à travers la petite ouverture de la meurtrière. D'autres, "poivent" de bonnes balles les jambes des ennemis qui dépassent en dessous du bouclier. On voit alors la plaque d'acier chanceler, puis tomber, tandis que les Allemands, démoralisés et blessés, lèvent les bras en l'air. Cela veut dire qu'ils demandent à être faits prisonniers.

— o —

UNE VERGE PRECIEUSE

Le modèle de la verge, qui est conservé avec le plus grand soin parmi les autres modèles, fut fait en 1760. Il consiste en une baguette en cuivre avec des épingles d'or marquant la mesure.

RUSE DE GUERRE

Les turcos français qui se battent comme des lions ont aussi parfois le sourire, et ce sourire, un jour, a pris la forme d'une amusante plaisanterie.

Vous savez, sans doute, que quelques-uns des uniformes ont subi, depuis le commencement de la campagne, pas mal de modifications. Quelques régiments de turcos notamment, ont reçu une vareuse et des culottes de nuance kaki. Quand les nouveaux uniformes arrivèrent au bataillon, nos braves turcos eurent une idée géniale. Entre les lignes allemandes et françaises se trouvait une tranchée très disputée, tour à tour occupée par les uns ou par les autres et que, finalement, Français et Allemands avaient abandonnée comme intenable.

A la nuit, nos turcos bourrèrent de paille leurs vieux uniformes, les convertissant en mannequins. Et ils allèrent, sans bruit, les placer dans la tranchée. Au jour levé, les boches s'aperçurent avec colère que les "Français" avaient réoccupé la tranchée. Leurs canons aussitôt grondèrent et se mirent à "cracher". Et, douze heures durant, tandis que nos turcos se tordaient de rire, plus de 800 obus furent gaspillés sur ces épouvantails.

— o —

UNE ECRITURE DIFFICILE

L'écriture de Charles Dickens était très petite, et son habitude d'écrire avec de l'encre bleue sur du papier bleu avec de fréquentes interlinéations et des lignes de travers, rendait sa copie si incompréhensible qu'elle était une vraie charge à tous ses compositeurs et correcteurs.

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront**
AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM
(Crème de Beauté)



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre
 cts pour frais de poste et emballage et vous en re
 avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son
 digieuse.

En vente chez tous les pharm
 pouvez pas vous la pro

Myrriam



La Garantie d'une plus Grande Satisfaction

**EXIGEZ-LA SUR TOUTES LES MARCHANDISES
EN CUIR.**

Malles - Valises - Harnais - Etc.

QUE VOUS ACHETEREZ.



C'EST LA MARQUE DE COMMERCE DE LA MAISON

Saumontagne Limitée.

LES PLUS GRANDS FABRICANTS AU CANADA DE

**MALLES, SUIT CASES,
SACS DE VOYAGES, VALISES,
SACS A MAIN,
ARTICLES DE VOYAGES, ETC**



Allen...
les bras en... **TOUJOURS EN MAIN ASSORTIMENTS COMPLETS** d'articles en cuir
mandent à être faits pris... sortes, porte-monnaie, portefeuilles, porte-musique, bourses,
voyages, insignes militaires, etc.

NOUS TROIS MAGASINS

BAZAR DU VOYAGE

UNE VERGE PRECIEUSE

Le modèle de la verge, qui est conservé avec le plus grand soin parmi les autres modèles, fut fait en 1760. Il consiste en une baguette en cuivre avec des épingles d'or marquant la mesure.

L'écriture...-CATHERINE EST
petite, et son habit... 338 —
l'encre bleue sur du papier... QUEST
fréquentes interlinéations et de
travers, rendait sa copie si incompréhensible qu'elle était une vraie charge à tous ses compositeurs et correcteurs.